This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Joseph Granville Stuart Goff.

Hale Park.

Vat. Fr. II A. 139

LES

DELASSEMENS *CHAMPÊTRES*,

OU

MÊLANGES

D'UN PHILOSOPHE

Sérieux à Paris, & badin à la Campagne.

TOME SECOND.

A LA HAYE.

M. DCC. LXVII.

INSTITUTE
OF UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

EPITRE DÉDICATOIRE,

A M. B. F. G.

Cher & aimable ami,

IL y a plus de trente ans que je vous ai conſacré les affections de mon cœur, ainſi l'on ne doit pas être ſurpris que je vous dédie aujourd'hui quelques opérations de mon eſprit. Les premières ſont les plus ſolides & les plus ſenſées, mais vous êtes capable d'apprécier les unes & les autres. Quoique je vous regarde comme un homme unique, je découvre en vous de quoi appanager honnêtement dix ou douze particuliers. L'activité de votre ame, de votre corps & de votre eſprit ſont en raiſon égale, & ne ſe trouvent jamais au deſſous de ce que vous avez à exécuter; vous avez ſouvent excité l'amour, l'amitié, la curioſité, la reconnoiſſance, & plus ſou-

vent encore, l'ennui & l'ingratitude, mais c'eſt le ſort des hommes bienfaiſans, & de tous ceux qui ne déſirent des richeſſes que pour les répandre ſur les autres. Sujet fidèle, Citoyen généreux, Ami eſſentiel, Parent admirable, comment ne ſeriez-vous pas aimé des hommes & encore plus des femmes. J'avoue que les inconſtances ou les coquettes, & je mets la fortune à la tête, ont pu vous faire quelques infidélités, mais ſubjuguées par vos qualités, par vos agrémens, elles ont dû rougir de leur aveuglement, & vous en dédommager par un retour favorable. Je ſais que la jalouſie vous a peu menagé, mais ſait-elle reſpecter tout ce qui s'élève au deſſus d'elle: vous êtes cher à tous ceux qui vous connoiſſent, laiſſez babiller ceux qui vous déchirent ou vous ridiculiſſent ſans vous connoître, & continuez à faire le bien, dont le principe eſt dans votre cœur. Que les déclamateurs s'expliquent en votre préſence, ils ſeront ſouvent confondus, honteux & déſarmés. Vous avez trop d'affaires pour parler jamais des autres, & vous faites trop de choſes pour que les déſœuvrés ne s'occupent pas de vous; mais

ſi l'on ſe plaiſoit autant à dire le bien que le mal, que ne publieroit-on pas ſur votre compte. Quelle multitude de ſervices n'avez-vous pas rendus ? Combien n'avez-vous pas aſſiſté de miſérables en tout genre ? Quelle quantité de familles n'avez-vous pas ſecourues ? Quelle foule d'ouvriers & de pauvres n'avez-vous pas fait vivre ? Enfin, quels ſervices n'avez-vous pas rendu à l'humanité en partageant avec elle des reſſources qui auroient procuré la miſère d'une foule de mortels, ſi vous les aviez baſſement amoncelées pour votre propre compte. Les hommes ſont injuſtes, intéreſſés, & ſouvent raiſonnent mal : hé bien ! il faut dédaigner leurs clameurs, quand ils n'ont à nous reprocher que d'avoir fait du bien. C'eſt un excès peu commun, & dont on n'a point à rougir auprès de ceux à qui l'on ne doit rien. Oui, je dirai hautement que je n'ai point vu de malheureux, à l'aſpect duquel votre cœur & votre bourſe ne s'ouvriſſent tendrement, & ſi la bienfaiſance eſt un crime, vous êtes un des premiers coupables de notre ſiècle. Souhaitons qu'il y en ait beaucoup de votre eſpèce. Vous ne trouvez jamais

d'obſtacle, lorſqu'il s'agit de rendre ſervice, & vous mettez autant d'eſprit à vaincre les difficultés, que les autres en emploient à les faire naître. Je conviens que volant par nature au devant de tout ce qui peut obliger, vous avez ſouvent fait des ingrats, mais c'eſt un rôle ſi ordinaire, qu'on ne doit pas s'en affliger: les gens reconnoiſſans ſuſcitent plus d'ennemis que les ingrats. Les premiers publient les bienfaits qu'ils ont reçus, ils en parlent toute leur vie, & ils ſoulèvent par là tous ceux qui croient avoir à ſe plaindre de n'avoir pas été également favoriſés. Ce ſont réellement eux qui font naître l'envie & la tracaſſerie. Ils embarraſſent ſouvent le bienfaiteur par des viſites, par des préſens, par des remercimens & des éloges; la plupart des Auditeurs ſe croient humiliés par le récit des choſes qu'ils ne ſont pas capables de faire. Les ingrats au contraire vous laiſſent tout-à fait à votre aiſe, ils ne vous fatiguent point, ils vous oublient, ils ne diſent rien de ce que vous avez fait pour eux, ils ne font point votre éloge, & par leur ſilence ils empêchent la jalouſie des compétiteurs de ſe réveiller & de

ſi venger ; diſons donc qu'un ingrat a ſa commodité, & qu'on ne diroit pas beaucoup de mal de vous, s'il n'y avoit pas beaucoup de bien à en dire. La vie humaine eſt un théatre où tous les caractères ſe trouvent raſſemblés. Beaucoup de gens y font de mauvais rôles, & ils les jouent mal. Cependant, nous ne devons pas abandonner le ſpectacle. Contentons-nous de ne pas l'applaudir. Défiez-vous de ces idées philoſophiques, qui vous éloigneroient du commerce des humains, pour chercher dans la retraite des douceurs ſombres & idéales : j'ai ſouvent éprouvé que votre ſéjour champêtre eſt le charme de la nature, que l'air qu'on y reſpire fait naître des idées ſéduiſantes & badines ; mais il en faut uſer avec ſobriété, vous êtes fait pour vivre avec les hommes, & pour les obliger encore ; la nature & l'habitude vous le commandent, duſſiez-vous voir encore votre diſcernement trompé. Vous êtes humain, & vous devez ſervir vos ſemblables ſans en attendre de reconnoiſſance. Vous ne devez pas avoir un ſeul ennemi, mais vous avez des jaloux ; eh bien ! il vaut mieux en faire

que de l'être ; l'on médit de vous, l'on vous calomnie, réjouiſſez-vous d'être aſſez heureuſement né pour ne faire jamais ni l'un ni l'autre, & pour n'aſpirer en aucun cas à vous venger. Vous feriez moins d'envieux & de bavards, ſi vous n'aviez pas des amis puiſſans, de l'eſprit, des talens, une ame bienfaiſante, & d'autres avantages qui vous diſtinguent du vulgaire. Loin donc de vous affecter en mal, applaudiſſez-vous de l'amitié de ceux qui connoiſſent votre valeur, & qui ſavent vous rendre juſtice. Je fais gloire d'être du nombre, & j'atteſte comme témoin oculaire, que vous ſavez faire le bien, dire le bien, & le bien dire ſans motifs d'oſtentation. Vous n'avez vécu que pour les autres, ſongez à vivre pour vous-même & pour vos amis, dont vous embéliſſez la ſociété. Votre bonheur eſt l'objet de mes déſirs, & l'hommage public que je vous rends ſans vous en avoir prévenu, eſt un tribut que je paie à la vérité & à l'inaliénable attachement avec lequel je ſuis,

Mon délicieux ami,

Votre, &c.

L'ESPRIT
ET
LA CHOSE.

CHAPITRE I.

Ma vocation. J'écris à mon oncle le Curé qui me répond.

JE ſuis né dans ce ſiècle-ci, à Leyden, ville des Provinces-Unies. Mon père y exerçoit la Médecine, & il avoit acquis dans cette profeſſion une fortune égale à ſa réputation. Il me deſtinoit à ſuivre la même carrière, mais le commerce des malades & des morts me parut inſupportable. Je craignis le reproche des familles déſolées. Je redoutai les acci-

dens de la nature, dont je craignois de me rendre garant. Enfin, je me méfiai de la capacité & de l'expérience que je pourrois acquérir; en sorte que par crainte & par délicatesse de conscience, je me fortifiai dans des dispositions diamétralement contraires à celles de ma famille. Mes premières études étoient finies. M. Vanterdouk, mon père, pressoit ma détermination sur le choix d'un état. C'étoit un petit homme bourru, contrariant & absolu. Le parti de la guerre me paroissoit le plus beau, & celui de ne rien faire me sembloit le plus commode. Ma mère, par de tendres insinuations, m'invitoit aussi à choisir un point de direction, mais la paresse étoit mon péché mignon ou ma vertu favorite. J'avois un oncle maternel qui possédoit une Cure assez considérable dans le Diocèse de Tréves. Il soutenoit commodément les infirmités de la vieillesse, & paroissoit devoir me désirer pour son successeur. Ma mère m'invitoit à mettre sa prétendue bonne volonté à profit, en me destinant à l'état Ecclésiastique. J'étois assez porté par mon goût à profiter sans peine de la

graisse de la terre, mais la dépendance des supérieurs m'effrayoit. Il falloit renoncer à l'amour, & les plaisirs qu'il me promettoit me paroissoient aussi flatteurs que ceux de la table. La nature m'avoit appanagé de façon à les partager également : ainsi, dans ma perplexité, je prie le parti d'écrire à mon oncle, & de le consulter amicalement sur les faveurs & les disgraces de son état. Je le priois de m'éclairer avec sincérité, & de me guider dans ma vocation. Il parut flatté de ma confiance, & il me révéla bonnement les mystères cachés de son ordre. Sa réponse est une espéce de sermon que je soumets avec plaisir à l'instruction de la jeunesse.

Mon cher Samuel, je dois vous parler avec franchise ; écoutez-moi pour le bien de votre corps & le salut de votre ame.

S'il est un état qui exige plus particuliérement l'éminence des vertus, c'est sur tout, celui d'un Ecclésiastique, & notamment dans la personne d'un Curé. Placé à la tête d'une Paroisse, comme une bannière à la procession, chacun a les yeux sur lui, & sa fonction est de

alors qu'on ſent que l'eſprit eſt prompt & que la chair eſt fragile. On interroge à tort & à travers, & la tête s'enflamme. Les Evêques ne confeſſent point, & c'eſt ce qui les rend ſi ſévères ſur cet article. Le même emploi les rendroit plus indulgens, mais des exemples frappans, des affaires, & le poids de leur dignité les diſpenſent de s'en mêler. Ils devroient du moins ne confier le dépôt de la pénitence, qu'à des miniſtres qui euſſent paſſé l'âge de cinquante ans. Il arriveroit plus rarement qu'en s'occupant du ſoin de ſauver une ame étrangère, l'on riſque de perdre la ſienne propre. Meſſieurs les Prélats ont encore ſur nous l'avantage de la variété des courſes, des objets, des occupations, & des devoirs qu'ils peuvent remplir à leur aiſe.

Nous ſommes ſédentaires, peu diſſipés, & le cercle de nos occupations eſt très-circonſcrit. Les jours ſont courts en hiver. Le temps & les chemins nous condamnent à la ſolitude. Les livres ſont rares parmi nous, parce qu'ils ſont chers & que nous ſommes pauvres. Une domeſtique eſt la ſeule machine organiſée

qui nous réponde. Elle eſt vieille, elle eſt laide, mais c'eſt le ſeul animal que nous voyons de notre eſpéce. Elle repréſente ſeul la nature entière, & occupe une ame dans l'oiſiveté. Que faire alors ? On ſe croit tête à tête, mais le diable ſe met ſourdement de la partie. Il eſt fort, il eſt malin ; il s'érige en maître, & nous fait tomber dans un précipice, qui de ſens froid ne paroîtroit ſéduiſant ni par les fleurs, ni par les parfums.

J'ajoute à ces diſgraces, celles de vivre perpétuellement avec des mortels ſans frein, ſans politeſſe, & toujours de ſubjuguer par la brutalité de leurs paſſions. Les vices nous tyranniſent à la Campagne auſſi fortement qu'au ſein des Villes, mais ſous d'autres formes. Ils ne ſont que changer d'objets & ſavent moins ſe déguiſer. L'ivreſſe, la vangeance, la calomnie, la jalouſie n'exercent qu'un empire plus fort ſur un peuple groſſier & ſans éducation. L'on ne pardonne rien à ceux que par état on doit reſpecter & craindre ; ainſi, croyez que j'ai été plus qu'un autre, expoſé à l'envie, tout eſt ici bas dans

l'ordre des proportions. L'on ſe diviſe autant pour des petits intérêts que pour des grands, & tout genre de rivalité engendre des quérelles. Croyez-donc que ce n'eſt pas une occupation médiocre que d'établir l'ordre, de maintenir la paix, de reconcilier les ennemis, de ſoigner les malades, d'aſſiſter les pauvres, de veiller ſur les mœurs, & de donner toujours un bon exemple. Depuis quarante ans je combats pour le faire, & je me ſuis vu forcé à me donner des parens plus proches que vous. Je m'en repens, & je n'ai jamais mieux ſervi, que depuis que j'ai acquis les invalides; mes travaux & ma gloire ne doivent pas vous encourager à entrer dans mon Régiment, & je crois en bon oncle, devoir vous en diſſuader, d'après ma propre expérience. Une femme vous amuſera plus qu'un bréviaire. Le ſervice en eſt plus actif & moins journalier : d'ailleurs, il n'eſt pas obligatoire. Samuel, votre patron, étoit un grand Prêtre, & vous ne ſeriez qu'un pauvre & petit Prêtre; ainſi, pour votre propre avantage, je ne compte pas vous réſigner, & je mourrai où j'ai vécu:

adieu, mon neveu, pourvoyez-vous ailleurs.

Cette lettre me fit faire de ſérieuſes réflexions, & j'en conclus qu'il falloit prendre d'autres arrangemens, mais j'héſitois ſur le choix d'une détermination fixe.

CHAPITRE II.

Je me décide & je quitte mes parens.

MOn père fatigué de mes remiſes, me ſignifia à la fin, que pendant le cours de mon indéciſion, il me réduiroit au néceſſaire le plus exigu. Je ſoutins pendant quelque mois l'effet de ſa menace avec aſſez de conſtance; mais l'exemple de mes camarades, qui jouiſſoient d'un agréable ſuperflu, m'entraîna à la fin à ſortir de ma léthargie, & je me déterminai à l'étude des loix, qui eſt en vénération dans le pays où je me trouvois. Je m'y livrai avec aſſez d'aſſiduité, & comme on ſe forme l'habitude de ſe recueillir, auſſi facilement que celle de ſe diſſiper, après

m'être combattu moi-même, je triomphai de mes premiers dégoûts, & je parvins à me faire un plaisir de la vie sédentaire qui m'avoit alarmé dans le principe. J'étudiai avec exactitude les Loix Romaines, le Droit public de l'Allemagne, & je me livrai successivement à la connoissance particulière des Loix des différens peuples de l'Europe.

La collection qui m'effraya le plus, fut celle des loix Françoises. On me présenta dix volumes d'Ordonnances des Rois de France, en m'assurant que cette réunion ne contenoit pas la dixième partie des Loix que la Monarchie avoit enfantées. Je tremblai au premier aspect; cependant j'eus le courage d'entreprendre cette lecture formidable; & après un travail infatigable, je me trouvai borné au quatorzième siècle. Je suivis mon étude, en lisant les principales Ordonnances intervenues depuis, & je trouvai qu'il m'étoit facile de composer une bibliothèque assez nombreuse, en n'y insérant que les Loix de la France. Le Libraire avec qui j'entretenois correspondance à Paris, m'as-

ſura qu'il me faiſoit grace de pluſieurs millions d'Arrêts du Conſeil qui n'avoient jugé que des cas particuliers, & qui n'étoient dûs qu'aux circonſtances.

Cette lecture inſtructive, mais peu amuſante, me fit préſumer que les François doux, polis, aimables, étoient le peuple chez qui la manie de plaider étoit le moins en vogue. Je n'imaginois aucun cas que je ne viſſe prévu & décidé. Les Réglemens de Police avoient pourvu à tout. Je trouvois la tranquillité aſſurée de tous côtés. Tous les réglemens ſur les ſucceſſions, ſur les mariages, ſur l'état des enfans, me paroiſſoient dictés par la ſageſſe même. Chaque citoyen me paroiſſoit en ſûreté à l'abri des Loix. La commodité, l'agrément, ſembloient avoir été auſſi l'objet des Légiſlateurs, & je ne rencontrois par-tout que juſtice & prévoyance. Hélas! diſois-je, que ce peuple eſt heureux! Tandis qu'il dort, la Loi veille pour lui. Tout eſt fixe, tout eſt décidé pour ſon bonheur. Tout ſe rapporte chez lui à la paix & à l'abondance. S'il s'élève une difficulté, elle doit être vuidée à l'inſtant. Tout four-

mille de Juges ; & il ſuffit de les aborder le texte à la main. Pourvu qu'ils ſachent lire, les voilà Juriſconſultes ; rien ne leur laiſſe matière à doute. Plein de ces idées flatteuſes, je me pénétrai du déſir d'aller reſpirer l'air d'un climat où devoit régner l'harmonie. Je preſſentis mes parens ; mais je trouvai mon père armé de l'oppoſition la plus vive. J'employai des raiſons ſéduiſantes pour vaincre ſa répugnance ; & mes efforts furent inutiles. Il m'objecta qu'il y avoit en France près d'un million d'hommes qui exerçoient ou pouvoient exercer la fonction de Juges. Il me repréſenta que le Droit étoit diviſé en 200 Coutumes différentes, & que ſouvent de poſte en poſte on y changeoit d'uſage. Il m'aſſura qu'il y avoit des procès qui, pendant vingt ans entiers s'engraiſſoient de la ſubſtance de leurs maîtres, & qui devenoient ſouvent ſi gros, qu'on ne pouvoit plus les porter ni les rapporter. Il me ſoutint que, tandis que les propriétaires plaidans maigriſſoient à vue d'œil, les pères nourriciers de leurs conteſtations ſe gonfloient d'un embonpoint ſuffoquant, & que

trois générations mouroient ſouvent à la ſuite infructueuſe d'une inſtance. Toutes ces raiſons ne me touchèrent point. Je les attribuai à la crainte qu'un vieux père avoit de perdre de vue ſon fils unique. Ma curioſité étoit plus forte que ſa logique, & je me confirmai dans mon projet. Mais, pour ne point l'effaroucher, & m'interdire les ſecours que j'attendois de lui, je me décidai à temporiſer & à me faire un pécule qui me conſtitua moins dans la dépendance de ſa ſuprême économie.

J'étois voiſin d'un Répétiteur de Droit qui avoit une fille aſſez jolie, âgée d'environ ſeize ans. Elle avoit les pâles couleurs, & ſouvent elle venoit au logis chercher des ordonnances pour opérer ſa guériſon. Je l'obſervai de plus près, & je la diſpoſai en ma faveur par l'intérêt vif que je parus prendre à ſa ſanté. Le genre d'étude auquel je m'étois conſacré, me donna des facilités pour lier connoiſſance avec ſon père; nous en vinmes bientôt à l'intimité, & je me propoſai de faire une cour aſſidue à Mademoiſelle Olinde, ſa fille, qui apprenoit à faire des modes. Je lui rendois

de fréquentes visites, & j'en recevois d'elle toutes les fois que le prétexte de sa maladie l'attiroit chez mon père. La familiarité s'établit entre nous ; & pendant que M. de Vanterdouk lui faisoit faire un cours de Médecine expérimentale, je lui en faisois faire un de Droit ; mais fort différent de ceux que son père exerçoit ailleurs. Un témoin indiscret vint inopinément déranger l'harmonie où nous vivions, & Mademoiselle Olinde vint en pleurant m'en faire la confidence. Je cherchai à la rassurer, quoique je fusse moi-même dans le plus grand embarras. Je l'assurai au moins que j'avois plus de talent que mon père pour la guérir de ses pâles couleurs ; mais je ne pus l'arracher au plus violent désespoir ; elle exhala en reproches, en menaces, & me signifia que le mariage seul pouvoit me soustraire à la fureur dont sa famille alloit être transportée.

Je fus alarmé de ses projets, & après m'être épuisé pour tempérer l'aigreur de sa bile, je me déterminai à prendre mon père pour premier confident, dans l'espérance que l'aveu de ma position serviroit de véhicule au voyage que j'avois projetté. Mon

Mon père écouta ma confeſſion ſans colère, mais avec émotion. Il me fit un long ſermon ſur la continence pratiquée par Hypocrate & preſcrite par Gallien. Je lui repréſentai que la foibleſſe humaine étoit chez moi dans toute ſa force : & nous conclûmes enfin, que le ſeul moyen d'échapper aux pourſuites qu'on alloit diriger contre moi, étoit de me dépayſer, & d'aller reſpirer l'air de France.

Ma mère pleura, & mon père tira avec peine, de ſon coffre fort, deux cens Louis, qu'il y auroit impitoyablement laiſſé moiſir, ſi je n'avois pas fait une ſottiſe.

Je ſortis de Leyden avec le moins d'éclat qu'il me fut poſſible, & je me rendis à Strasbourg, où je crus pouvoir impunément donner de mes nouvelles à Mademoiſelle Olinde.

Ma lettre étoit raiſonnée, & je l'avois compoſée en légiſte, par la certitude où j'étois qu'elle ſeroit communiquée à ſon père. » Le prétendu crime, » Mademoiſelle, dont je me ſuis noirci » envers vous, ne bleſſe ni le droit na» turel, ni le droit des gens. C'eſt ſim-

dis doucement que je lui donnois cinq sols, conformément aux réglemens du Royaume. *Au diable les réglemens*, reprit-il, en jurant pontificalement, *je m'en soucie comme du prône ; fouillez, fouillez dans votre poche.* Je l'assurai tranquillement que j'étois en règle, & lui présentai un petit recueil où j'avois puisé mes instructions, mais il me l'arracha brusquement des mains & le jetta à terre avec indignation. Cette brusquerie me fis monter le feu au visage, & je m'avançai vers lui avec colère. Alors il s'arma de son fouet & se mit en devoir de m'imprimer des stigmates sur le visage. Je tirai mon couteau de chasse, & je me vis dans l'instant environné d'une foule de valets d'écurie, qui, munis de fourches & de bâtons, se disposoient à me disséquer. Je pris une contenance plus tempérée, & je demandai s'il n'y avoit pas dans le lieu un habitant principal chargé de rendre la justice aux étrangers. L'on me dit qu'il ne se mêloit pas de ces sortes de contestations, & la multitude qui s'étoit assemblée prononça hautement ma condamnation. J'insistai

pour voir le Juge ; mais il nous prévint. C'étoit un Charron du lieu, qui, allant à ſon travail, & voyant du monde amaſſé dans la cour, étoit entré volontairement pour apprendre le ſujet de la rumeur. Cinquante perſonnes prirent la parole à la fois, pour lui dire la cauſe du tumulte. Je voulus parler auſſi, mais ma voix étoit étouffée. Cependant il devina ce dont il étoit queſtion, & me condamna à doubler la ſomme que j'avois propoſée. Je lui montrai le texte qui m'avoit ſervi de guide ; & il me dit gravement qu'il falloit diſtinguer l'Eſprit de la Choſe ; qu'à la vérité l'Eſprit étoit à cinq ſols, mais que la Choſe alloit couramment à dix, & noblement à douze. Je fus obligé de me ſoumettre à ſa déciſion, & je promis de retenir la diſtinction de l'Eſprit à la Choſe quelqu'incertitude qui put en réſulter. Je demandai d'autres chevaux ; & un nouveau poſtillon, en me regardant de travers, me fit continuer ma route. Je ſentis bien que cette dépenſe inattendue augmenteroit mes frais de voyage ; mais je m'en conſolai par la modicité de l'objet.

CHAPITRE IV.

J'arrive à Paris

J'Admirai la magnificence des routes qui conduiſent à la Capitale, & l'intelligence avec laquelle cette partie avoit été adminiſtrée. C'eſt une ſource de commodités & de richeſſes pour l'intérieur du Royaume. C'eſt auſſi un attrait pour attirer les étrangers, & les inviter à venir répandre de l'argent dans le Royaume : mais je fus choqué en arrivant à la porte de la Ville, de me heurter le nez contre une barrière de bois groſſier & à moitié pourri. L'on me dit que la dépenſe qu'il faudroit faire pour réformer cette diſſonnité, retomberoit ſur des Fermiers qui rendoient à l'Etat plus du 120 millions par année, & je fus étonné qu'une Ferme qui avoit déja produit pluſieurs milliards, n'eut pas encore ſupporté une modique dépenſe, néceſſaire à l'embéliſſement des avenues de la Ville du monde la plus vantée.

L'idée que je m'étois faite de ſa ma-

gnificence, ne fut pas moins combattue à l'aſpect des gardes qui ſe préſentèrent pour viſiter mon bagage. Je n'avois jamais vu de Régiment ſi mal équipé & ſi peu uniforme. Je fus tenté de croire que la Ville choiſiſſoit & habilloit mal ſes troupes, mais je fus tiré de mon erreur par un des prépoſés qui m'apprit que les Fermiers généraux lui donnoient environ cent écus pour fouiller poliment tous les paſſans, tandis que mille gens lui donneroient ſix fois autant pour être diſpenſés de cette cérémonie.

J'allai loger au fauxbourg St. Germain, dans un hôtel garni, qui m'avoit été indiqué par un jeune Officier avec qui j'avois fait connoiſſance à Strasbourg. Il m'avoit promis de me joindre inceſſamment, & m'avoit chargé de retenir, en l'attendant, deux appartemens qui nous miſſent à portée de vivre enſemble.

CHAPITRE V.

Ma Promenade.

LE lendemain de mon arrivée, je ſortis de bon matin, & j'allai promener ma curioſité par la Ville. Elle n'eut pas lieu d'être ſatisfaite. J'entrai dans une Egliſe, j'y fus auſſi-tôt aſſailli de tous côtés par une multitude de mendians chargés de vermines & plus dégoutans les uns que les autres. J'aurois voulu inutilement me recueillir & & me livrer à la prière.

Ils m'interrompoient perpétuellement par une monotonie inſoutenable, & me forçoient à me déranger de ma place. L'un me mettoit ſous le nez un bras pourri, l'autre me tourmentoit pour conſidérer une jambe ulcérée. Le cœur me bondiſſoit à chaque inſtant, & je crus être dans la réceptable des infirmes de la Capitale. Je me retirai avec dégoût, & fus dans une Egliſe voiſine. Le même ſpectacle choqua ma vue, & il ſe préſenta encore à moi dans cinq ou ſix

temples différens que je parcourus. Je ne doutai plus que la mendicité ne fut tolérée, lorsque je vis les rues jonchées de pauvres, qui fatiguoient ouvertement les passans. Les uns faisoient retentir l'air de leurs cris plaintifs; d'autres chantoient ou jouoient du violon; ceux-ci étaloient aux yeux du public & des femmes grosses, des nudités affreuses & indécentes; ceux-là étoient environnés de leur famille entière, & représentoient une crèche, en montrant sur de la paille une fourmilière d'enfans, auxquels ils apprenoient leur métier. Je ne pus m'empêcher de me révolter contre ce désordre. A quoi donc, disois-je, servent les bonnes loix, & à quel propos en fait-on pour ne les pas exécuter? Je me souviens d'avoir lu dans les ordonnances de ce peuple, que la mendicité publique a été proscrite sous des peines très-grièves.

Il y a eu, à ce sujet, des réglemens & des peines prononcées en 1532, 1538, 1541, 1543, 1544, 1547, 1570, 1590, 1596, 1606, 1619, 1625, 1628, 1629, 1632, 1657, 1724, & enfin en 1765; or, tous ces

réglemens n'ont point été révoqués. Ils paroiſſoient ſages & utiles aux citoyens: par quelle fatalité donc en néglige-t-on l'uſage ? Je m'approchai, pour être éclairci, d'un Eccléſiaſtique, dont l'extérieur annonçoit la vertu. Je lui dis que j'étois étrangers, & que je le priois de m'inſtruire des cauſes de ce déſordre. Vous avez raiſon, dit-il, d'en paroître choqué. Il ne faut l'imputer en particulier, ni au Souverain, ni à ceux qui ſont chargés du ſoin de veiller à l'exécution de ſes ordres. Le défaut de fonds, le partage de l'autorité, & nombre de cauſes générales occaſionent ces abus. D'ailleurs il faut vous obſerver que chez un peuple léger, l'eſprit & la choſe concourent rarement enſemble. Faire des loix, c'eſt l'eſprit, les obſerver, c'eſt la choſe; or, tant de gens s'intéreſſent à laiſſer la loi ſans effet, qu'elle tombe en deſſuétude. Il faudroit que ceux qui doivent la maintenir, euſſent autant de courage, que ceux qui l'enfraignent ont d'obſtination; or, l'homme ſe laſſe plutôt de bien faire, que de faire mal; & voilà la véritable cauſe des inconvéniens qui nous pour-

suivent. Je quittai mon homme & suivis au hasard la première rue qui se présenta à moi.

Je rencontrai des marchés, dont l'odeur étoit insupportable & auxquels il n'étoit pas possible d'aborder sans courir risque de la vie. Les hommes se heurtoient l'un l'autre, & risquoient d'être accablez sous le poids des fardeaux dont ils étoient chargés. Les charetres se croisoient mutuellement, & formoient un embarras qui sembloit ne devoir jamais cesser. Les charretiers se battoient en jurant, les femmes s'injurioient pour ou contre, & une douzaine de carrosses attendoient impatiemment que la fusée fut démêlée. Je m'échappai de la bagarre, au risque d'être cent fois estropié, & je gagnai une petite rue où je comptois trouver mon salut, mais je me vis arrêté dans le milieu par une charette & un carrosse de place, qui barroient la totalité de la rue, & disputoient chaudement pour savoir lequel des deux reculeroit. L'on fut obligé d'appeller un Ministre de la Police, accompagné de la garde. Le tumulte augmenta encore, & pour ne point attendre

jusqu'à la nuit la fin du spectacle, je me retirai de la foule, en me disant à moi-même, mais il me semble avoir lu que les rues devroient offrir un passage libre à ceux qui les fréquentent. Les loix ordonnent qu'elles soient nettoyées & propres pour entretenir la salubrité. Elles défendent aussi d'appliquer des échoppes aux maisons, tant pour ne point gêner la liberté publique, que pour ne point déshonorer l'aspect des Palais magnifiques. Cependant, l'on voit ici autant de baraques que d'hôtels; l'on y voit plus de pierres éparses dans les rues, qu'on ne croit en voir dans la construction des bâtimens même. Tout paroît dans une confusion dégoûtante. Plein de mauvaise humeur, je me précipitai dans une maison que j'augurai être un caffé. Je me fis servir du thé, & je liai, en le prenant, conversation avec un homme âgé, dont la figure me parut assez revenante. Je lui témoignai ma surprise sur tous les objets qui avoient frappé ma vue. Je vois bien, me dit-il, que vous êtes étranger. Ecoutez-moi, & votre étonnement cessera. Il y a long-temps que nos Rois ont donné des Ordonnances

pour que les rues s'élargiſſent lors des nouvelles conſtructions, de manière que deux voitures puiſſent paſſer par-tout de front, mais ces loix ſont journellement éludées. Les Maſſons pour s'y ſouſtraire, conſervent les fondations à un pied ou deux hors de terre, & bâtiſſent ſur cet ancien fonds, qu'ils réparent enſuite; ainſi, ſous prétexte de ne point faire un nouvel œuvre, on garde l'ancien alignement, & l'on oppoſe un obſtacle qui peut encore durer 200 ans. Si l'homme public s'oppoſe à cet abus, le propriétaire de la maiſon fait agir tout ſon crédit pour qu'on ne lui enléve pas quelques pieds de terrein. C'eſt ſouvent un homme en place, un Magiſtrat, ou un homme riche qu'on craint de déſobliger. Sa prétention trouve des protecteurs qui s'oppoſent aux efforts des premiers contradicteurs, & les choſes reſtent dans le dérangement où elles étoient. Ne remarquez-vous pas des rues où certaines maiſons débordent de quatre pieds, tandis que d'autres ſont renfoncées de ſix: eh bien, c'eſt une enſeigne qui affiche le crédit des propriétaires. Les premiers en ont trouvé, les autres

n'en ont point eu, & la chose publique souffre de cette bigarure. A l'égard de la propreté des rues, nos ordonnances renferment à ce sujet les dispositions les plus sages. Il y a des entrepreneurs publics, qui par un Edit de 1706, sont chargés du nettoiement des rues & des places publiques, & qui sont payés sur les ordonnances du Juge de Police.

1.° Il est défendu à chaque habitant de jetter par les portes ou les fenêtres des eaux infectées ou des immondices; les artisans doivent même réserver les ordures que leur profession occasione, pour être portées dans des tomberaux.

2.° Chaque propriétaire est tenu de faire journellement balayer devant sa porte aux heures marquées.

3.° Il doit y avoir dans toutes les maisons des fosses qu'il n'est point permis de curer sans le congé de la Justice.

4.° Il n'est permis ni de laisser séjourner des fumiers dans ses cours, ni d'en faire des amas le long des murs.

5.° Les Charretiers qui les enlevent, sont astraints à se servir de voitures

closes, pour que rien ne s'en échappe.

6.° Il eſt défendu de nourrir dans l'enceinte de la ville des porcs, des lapins, des oyes, des canards ou des pigeons.

7.° Ceux qui font bâtir doivent faire enlever journellement les terres & décombremens qui proviennent des démolitions, ou ils ſont enlevés à leurs dépends.

8.° Les jardiniers & autres, qui expoſent des marchandiſes en vente, ne doivent point laiſſer les ſuperfluités de leurs denrées, mais ils ſont obligés de les amaſſer dans des paniers, & de rendre leurs places nettes.

Enfin, les voyeries doivent être éloignées de la ville, & les vuidangeurs doivent avoir des tonneaux exactement clos, & ne paroître que dans la nuit. Ils doivent balayer le terrein qu'ils ont occupé dans la rue, & ne jamais s'arrêter en chemin ſous quelque prétexte que ce ſoit.

Je connoiſſois, lui dis-je ces ſages ordonnances, & je ſuis étonné qu'avec tant de précautions vous nagiez dans la fange, qu'on trouve dans vos rues

des places vuides, & qu'aux risques de se tuer cent fois par jour, on rencontre à chaque minute des amas de pierres immenses, des trains de voiture & mille autres matériaux monstrueux. Je me rappelle qu'une ordonnance du mois de Juillet 1609, enjoint à tout propriétaire des places vuides, de bâtir dans six mois, sous peine de voir adjuger son terrein à un autre. Il est également prescrit aux entrepreneurs de ne point faire venir de matériaux en plus grande quantité qu'il n'est besoin pour leur travail actuel. Il est défendu aux épiciers & autres marchands, de laisser sur le pavé leurs tonnes & leurs balots; l'exécution de ces loix seroit utile aux citoyens.

J'en conviens, reprit-il, mais il est une multitude de choses admirables dans la spéculation, & impossibles dans la pratique. Chacun est tenu de balayer devant sa porte, mais peut-on mettre à l'amende le Suisse d'un Duc & Pair, d'un Maréchal de France, d'un homme en place, aussi aisément qu'une Fruitière? Le maître se passionne, il imagine, il se remue, & souvent le

ſubalterne n'en eſt que pour ſa peine & la haine qu'il a encourue. Perſonne ne ſe rend juſtice. Tous les habitans de la ville veulent trouver les néceſſités & les agrémens de la vie, comme s'ils croiſſoient dans la ville même. Ils déclament ſi quelque choſe leur manque ſur la commodité; ils font plus, ils s'irritent, s'il leur en coute quelque choſe pour payer leurs aiſes, mais les trois quarts n'ont jamais refléchi que pendant qu'ils dorment, trente perſonnes qui valent mieux qu'eux, veillent, ſe tourmentent & ſont agitées pour leur faire trouver à point & à bon compte le pain, la viande, le poiſſon, & les autres denrées deſtinées à leur ſubſiſtance. Il eſt une foule d'inconvéniens inévitables dans une grande ville, & c'eſt l'ignorance qui les ſupporte le plus impatiemment.

Il eſt vrai que la ville eſt ſurchargée de pierres, & qu'elle reſſemble à une carrière, mais attribuez en la cauſe aux temples, aux édifices publics qu'on eſt forcé de conſtruire. L'éloignement des matériaux doubleroit la dépenſe des propriétaires; la raiſon veut donc

qu'on uſe de condeſcendance à cet égard, & ſouvent elle eſt due à la dignité de ceux qui font bâtir.

Je trouvai que mon homme avoit du bon ſens, & je m'en ſéparai avec peine pour regagner mon logis. Comme j'ignorois la route que je devois prendre, j'engageai le garçon du caffé à m'arrêter un caroſſe de place, il m'en amena un dont le conducteur avoit douze ans au plus : je ne lui trouvai pas l'âge preſcrit par l'ordonnance, & j'aimai mieux m'informer aux paſſans de la route que j'avois à tenir. Je ſuivis, donc à pied, le chemin qu'on m'indiqua, mais au tournant d'une rue, je me trouvai renverſé dans les boues par un cheval qu'un charretier conduiſoit au trot. Cet accident excita une rumeur, & je vis un des ſpectateurs mettre la main ſur le collet du charretier. Je ſoutins qu'il étoit ſujet à l'amende. 1.° Parce que contre les défenſes portées aux réglemens, il n'étoit pas à pied dans la ville. 2°. Parce qu'il avoit fait troter ſes chevaux. 3.° Parce qu'il avoit cinq chevaux ſur ſa voiture. Il objecta pour ſa défenſe qu'il venoit d'amener ſept poinçons de vin

pesant plus de quatre milliers, & j'en conclus qu'il étoit en contravention à l'ordonnance du 23 Mai 1718, & à une déclaration du 14 Novembre 1724, suivant lesquelles, il devoit avoir une voiture à quatre roues, ne conduire que trois chevaux, marcher à pied & n'aller que le pas. Les spectateurs rirent de mon érudition, & après quelques pourparlers, on laissa le charretier continuer son chemin, sous prétexte que je n'avois éprouvé aucun mal. Je continuai donc ma route & j'arrivai à mon hôtel, accablé de lassitude & couvert de crottes.

CHAPITRE VI.

Je me promene encore.

LE lendemain je me fis enseigner le chemin de la Cathédrale, & je m'y rendis par un abord indigne de la magnificence d'une grande ville. C'étoit un Dimanche & l'affluence y étoit nombreuse. Je n'y remarquai pas la décence prescrite par l'article 39 de l'ordonnance de Blois, & par l'ordonnance de Louis

XIV du 13 May 1650. Les uns ſe promenoient, d'autres cauſoient, & des aveugles en dérangeant tout le monde, parloient auſſi haut qu'un prédicateur, tandis que des loueuſes de chaiſes crioient à tue tête & diſputoient aigrement pour obtenir la récolte de leur rétribution. J'entrai en ſortant dans un hôpital, où je vis tous les maux raſſemblés. Les morts & les mourans étoient confondus ſur le même grabat, & quatre perſonnes attendant le trépas dans un même lit, me préſenterent le plus triſte tableau de la miſère humaine. Un autre Hôpital attira auſſi ma curioſité. J'y remarquai l'utilité d'une adminiſtration attentive, mais j'en conclus que l'entrée & la ſortie de la vie, étoient deux époques funeſtes pour ceux que la pauvreté pourſuivoit.

Je retournai dîner à mon Auberge, & je fus ſurpris de n'y pas trouver un domeſtique que j'avois pris à mon ſervice en arrivant, ſur la recommandation d'une fille de la maiſon. Je l'attendis avec impatience & ne le voyant pas revenir je conçus des allarmes ſur ſa fidélité. Ce ſoupçon me porta à aller

faire l'inventaire de mes hardes & je vis avec douleur qu'il me manquoit un habit complet, une redingote, ſix chemiſes fines & deux paires de bas de ſoie. Je fis monter la répondante & je l'interrogeai ſur les connoiſſances qu'elle pouvoit avoir au ſujet de cet homme. Elle m'avoua ingénuement que la charité ſeul l'avoit porté à me le préſenter, qu'elle l'avoit vu une ſeule fois cauſant familiérement avec une de ſes amies & qu'elle l'avoit jugé uniquement ſur ſa figure. Je la blamai de ſon imprudence & je fus faire ma déclaration chez un Commiſſaire. Il me reprocha la légéreté avec laquelle j'avois pris un pareil ſujet à mon ſervice, mais je lui objectai que je m'étois fondé ſur la police publique qui étoit cenſée veiller pour l'intérêt des citoyens. Je lui rappellai une ordonnance de François I. du mois de Décembre 1540, & deux reglemens faits par Charles IX & Henri III. en 1567 & 1577, par leſquelles les domeſtiques doivent rapporter un certificat écrit de leur maître, pour conſtater les raiſons qui les ont fait congédier. Je convins que je m'étois décidé

témérairement ſur la foi d'une ſimple ſervante ; mais je remarquai auſſi que le laquais n'avoit obſervé aucun des points preſcrit par l'ordonnance de Police du 16 Octobre 1720. J'avouai encore que je ne l'avois pas diſcuté aſſez attentivement. En effet, je me ſouvins qu'il portoit du linge beaucoup plus beau que le mien, & que vrai ſemblablement il ne l'avoit pas acheté. Sa friſure élégante étoit ſurmontée d'un chapeau dont le bord couvroit l'étoffe entière. Il étoit relevé d'une gance d'argent des plus amples. Une culotte de velours, des bas de ſoie, & un habit à boutonnières d'argent, annonçoient plutôt la repréſentation d'un Seigneur petit maître, que celle d'un domeſtique. J'aurois dû augurer que la garderobbe de ſes maîtres étoit devenue la ſienne, mais ces réflexions ne s'étoient pas préſentées à moi. Je m'en étois tenu à l'eſprit de la loi, & mon laquais avoit emporté la choſe : ainſi, je me retirai confus de mon peu de prévoyance.

Pour me diſſiper, je me mis à réver à ma fenêtre en voyant paſſer le public. La diverſité des habits, des mines, des

états, me fourniſſoit un ſpectacle amuſant; mais je fus choqué de voir ſous mes yeux cinq enterremens de gens qu'on alloit dépoſer à leur Paroiſſe. Mon hôte monta pour cauſer avec moi, & je lui fis mes repréſentations à ce ſujet. Je lui contai que la loi des douze tables avoit ſagement ordonné que la ſépulture des hommes ſe fit hors des villes : *hominem mortuum in urbe ne ſepelito, neve urito.* Je lui dis même qu'on m'avoit parlé d'une ordonnance rendue en 1765, & dont l'objet paroiſſoit utile, ainſi que j'étois étonné qu'on l'eut oubliée dès ſa naiſſance. Il convint que l'intention avoit été jugée ſalutaire, mais que la forme dérangeoit preſque toujours les bonnes opérations du fonds. Ma réponſe fut qu'avant de promulguer une loi, il falloit conſulter les gens au fait de la matière, rapprocher les Juriſconſultes & les formaliſtes, & ne publier de réglémens qu'avec leur concours unanime; enfin, qu'il étoit plus à propos de prévoir les inconvéniens avant la loi, que de la réformer après qu'elle avoit été rendue. Il convient de mes principes, mais il m'obſerva que l'orgueil humain

mettoit toujours des entraves aux meilleurs établiſſemens. La ſalubrité, ajouta-t-il, reclame en vain ; la vanité encore plus forte la combattra ſans ceſſe, & ſi l'intérêt s'en mêle, malgré le vœu des gens bien intentionnés, le réglement tombera dans la multitude de ceux qu'on admire, qu'on invoque & qu'on n'exécute pas. L'eſprit eſt d'un côté, la choſe reſte de l'autre.

Je paſſai la ſoirée à la maiſon, & j'eus la ſatisfaction d'y voir arriver l'Officier avec qui je m'étois lié à Strasbourg. Il ſe nommoit Valmeck, & avoit ſervi dans cinq ou ſix Régimens. Il étoit brave juſqu'à en être quérelleur, vif juſqu'à la brutalité, voluptueux juſqu'au libertinage, buveur juſqu'à l'ivrognerie, franc juſqu'à la médiſance, joueur juſqu'à l'excès, généreux juſqu'a la prodigalité, au reſte gai, aimable, obligeant, & d'une facilité ſans égale, pour entreprendre toutes les choſes extraordinaires.

Nous nous retrouvâmes avec une joie mutuelle, & après avoir ſoupé enſemble, nous nous retirâmes dans deux chambres voiſines l'une de l'autre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Nous allons au Spectacle.

VAlmek ſe rendit dans ma chambre de bon matin. Il me parla des connoiſſances qu'il avoit à Paris, & ne me nomma que des Marquiſes ou des Comteſſes dont je n'avois jamais lu les noms. Quelques hiſtoires qu'il m'en conta me les rendirent ſuſpectes, & j'augurai qu'il n'étoit lié qu'avec des avanturieres, à qui il aſſignoit gratuitement des dignités impoſantes. Il prétendit qu'il étoit forcé de ſortir pour des affaires relatives à ſon Régiment, & il s'engagea à venir me reprendre le ſoir ſur les cinq heures, pour nous rendre à l'Opéra, que la capitation des Acteurs faiſoit repréſenter extraordinairement.

Il fut exact à ſa promeſſe, & nous partîmes pour un ſpectacle qui m'avoit prévenu d'avance par toutes les merveilles que j'en avois entendu dire.

La Salle étoit pleine, & je fus ébloui par l'immenſité des diamans qui frappèrent ma vue. Je crus voir raſſemblées

toutes les richeſſes du Mogol & de Golconde. Je fus tenté de connoître les femmes qui formoient un ſi brillant ſpectacle, & je m'approchai d'un grouppe où je vis trois ou quatre rieurs qui promenoient leurs regards ſur l'aſſemblée. J'écoutai attentivement leur propos, & je m'attachai ſur-tout à ſuivre un gros garçon, qui paroiſſoit avoir copieuſement dîné, & qui faiſoit joyeuſement la parodie du cercle dont nous étions environnez. Vois-tu, diſoit-il à un autre, cette groſſe effrontée dont la gorge nage dans la graiſſe ! Eh bien elle eſt à louer. Son Financier l'a quittée, parce qu'il l'a trouvée en rapport avec un petit Officier qu'elle entretenoit de ſes bienfaits. Dans ſa mauvaiſe humeur il a battu la femme de chambre & congédié le cuiſinier; mais elle s'en conſole, parce qu'elle lui a eſcamoté un écrain de diamans, qu'elle proteſte de ne pas lui rendre. Celle qui eſt avec elle, ſubſiſte des libéralités d'un Robin épaulé, qui ſe ruine à compte ſur la ſucceſſion future de ſon père; & la troiſième eſt une jeune novice qui ne fait pas encore les grands rôles, & qui ſe borne à gra-

piller, en attendant que ſon tempérament ſoit formé. Dans la loge à côté, ſont trois bourgeoiſes décraſſées, qui tirent avantage de leur qualité, pour ſe faire payer plus cher. On les ſoupçonneroit de courir après le plaiſir, mais elles courent après l'argent, pour obtenir le ſuperflu que leurs maris prodiguent ailleurs. Elles ſont réduites au plus exigu néceſſaire; elles font des baſſeſſes pour figurer, & leur état les chagrine, mais elle ont des titres, & la vanité les conſole. Au deſſus eſt la petite V. qu'on prendroit pour une Déeſſe du Carême. Elle a ruiné en ſix mois un Américain qui s'étoit lié à ſon char, mais il ne lui a malheureuſement pas repris tout ce qu'il lui avoit apporté du nouveau monde. Il lui a donné en gros, un fonds qu'elle détaille, & depuis huit jours elle a loué un appartement ſur la Paroiſſe de Saint Coſme. En allant le viſiter elle en a déja payé le denier à Dieu au fils du propriétaire, qui lui donnera la main lorſqu'elle quêtera.

La loge ſuivante eſt occupée par quatre filles qui ne ſe quittent point & qui ſe déteſtent. La première eſt la fille

d'une blanchiſſeuſe, qui a ſali plus de linge que ſa mère n'en a lavé. Elle ſe nomme Gogo. La ſuivante demeuroit chez une marchande de modes, d'où un Abbé l'a retirée pour chiffonner & repaſſer ſes rabats. La troiſième a débuté par figurer dans les couliſſes de l'Opéra Comique. Elle a voyagé en Angleterre avec un fils de famille qui avoit volé ſes parens. A l'exemple de Theſée il l'a abandonnée. Elle eſt revenue ici avec le poſtillon d'un milord, & après avoir trafiqué quelque temps ſur le pavé de Paris, elle a été ramaſſée par un Caiſſier, qui aime toutes les femmes excepté la ſienne. La dernière a été fille lingère, mais ennuyée de faire des chauſſons, elle a voulu gagner des bas de ſoie dans un hoſpice dont elle connoiſſoit l'Abbeſſe. Son père qui étoit froteur, l'a différentes fois frottée d'importance, & elle s'eſt retirée de chez lui pour s'attacher à la fortune d'un vieil employé, qui s'engraiſſoit dans les vivres, pendant que les autres mouroient de faim. Derrière ces Nimphes eſt un Auteur, ſec, affamé & glorieux. Il eſt leur commenſal, & ſe charge de

leur fournir de l'eſprit en échange du corps. Elle le maltraitent, mais il ne laiſſe pas de leur rendre de petits ſervices, & c'eſt le parrain bannal des enfans qu'elles font. L'homme qui eſt à côté de lui eſt un militaire, qui s'eſt retiré il y a vingt ans. Sa fortune eſt modique, & il occupe ſon déſœuvrement aux promenades, au caffé, & dans tous les endroits où il n'en coûte rien pour vivre. Une Croix eſt ſon paſſe partout, & il s'en fait un titre pour ennuyer tout le monde.

Mon homme analiſa toute l'aſſemblée dans le même goût, & j'eus lieu d'en conclure qu'il y avoit au ſpectacle peu de femmes de qualité, & encore moins de femmes ſages.

La piéce ſe jouoit & je n'en avois pas encore entendu un mot, lorſque nous fûmes joints par un autre évaporé qui ſe mit à nous raconter toutes les intrigues des couliſſes. Il nous dit combien chaque Actrice gagnoit par mois, ſans compter la petite oye & les parties de rencontre. Il nous nomma les titulaires, les deſſervans & les paſſevolans. Je connus que l'Opéra étoit une caiſſe où

l'on verſoit beaucoup de fonds, pour n'en retirer que de la duperie & des douceurs ſouvent cuiſantes.

Je me rappellai que l'ordonnance d'Orléans & une déclaration de 1641, avoient ſoumis les ſpectacles à la décence la plus régulière, auſſi je n'entendis rien qui ne fut conforme à l'honnêteté publique; mais je fus frappé de certaines danſes licentieuſes, ou la lubricité déployoit tous ſes charmes. J'en fus moi-même ému & je penſai qu'une pareille école pouvoit devenir dangéreuſe dans l'âge des paſſions. Tous les ſens ſont attaqués à la fois, & il eſt difficile avec des organes tout neuf, de réſiſter à une volupté qui s'inſinue avec des déhors ſéduiſans. La repréſentation n'eſt pas pernicieuſe en elle-même, mais l'effet en peut être funeſte. Elle conduit la jeuneſſe à une diſſipation qui lui fait perdre le goût d'un état ſérieux. Elle lui inſpire le goût de la dépenſe, & pour y ſatisfaire, l'on a recours à des moyens deshonnêtes & ruineux. L'Opéra ne devroit être que le ſpectacle de la vieilleſſe. C'eſt le temple de l'illuſion & l'écueil du tempérament &

de l'inexpérience. C'eſt un danger néceſſaire dans une grande ville, mais je ne ſuis point ſurpris que les Directeurs ſpirituels les condamnent; ils ont pour eux l'eſprit, & la politique a dû ſe reſerver la choſe.

Lorſque la ſéance fut finie, nous nous retirâmes à notre hôtel, & nous nous mîmes à philoſopher, mon camarade & moi. Mes yeux étoient encore éblouis de ces figures brillantées que j'avois vues. Mais comment, dis-je, une fille qui n'a que cent piſtoles d'appointement peut-elle acquérir pour 40000liv. de diamans? C'eſt, me répondoit Valmeck, que le libertinage eſt une mine intariſſable de richeſſes. La vertu eſt ménagère, & le vice eſt prodigue. D'ailleurs, vous avez cru voir les Cieux ouverts & une foule de Déeſſes, ſi vous les revoyiez demain matin, les yeux & l'odorat vous détromperoient. Au lieu de figures maſquées de paquets de rouge, vous ne trouveriez que des viſages flétris, tannés & nuancés de jaune. De triſtes pets-en-l'air remplacent les étoffes éblouiſſantes; & les Nimphes du ſoir ne ſont plus au matin que des Bacchantes

échevelées. Il faut de la toilette, & c'eſt ainſi qu'on ſéduit les ſots. Telle Grace a fait impreſſion ſur vous au théatre, tâchez de la voir le lendemain à ſa garde-robe, vous vous en guérirez ſans doute, mais l'amour propre & l'art permettent rarement de ſe montrer en deshabillé ou ſans préparation. L'on ne ſe met à ſon aiſe que quand le charme a produit ſon effet, & alors la licence tient lieu de beauté.

Mais repliquai-je, il me ſemble que de tout temps on a fait en France des loix ſomptuaires pour reprimer les excès d'un luxe indécent. Je crois que la derniere eſt de 1700 & qu'elle forme un réglement ſur les meubles, habits, vaiſſelle, équipages & bâtimens. La Police eſt chargée de veiller ſur les abus qui ſe commettent à cet égard. Je l'ai entendu dire comme vous, reprit-il, mais cette loi eſt reléguée dans le magazin des antiques. Depuis long-temps l'on differte ſur la queſtion de ſavoir ſi le luxe eſt utile ou pernicieux dans un grand état; l'on a beaucoup écrit de part & d'autre. Le Gouvernement a laiſſé les Auteurs s'exercer & n'a point

décidé. Pour moi, dis-je, je ne prétends point confondre le luxe avec la magnificence qui convient aux Princes & aux grands Seigneurs ; l'on doit même des éloges à la somptuosité des particuliers lorsqu'elle est proportionnée à leur état & à leur fortune. En faisant circuler l'argent ils font vivre les malheureux, ils animent les arts & le commerce, mais si cette proportion se trouve violée dans un certain degré de généralité, ce n'est plus alors qu'un luxe condamnable dont les excès confondent les conditions, aviliſſent les mœurs, extenuent la substance des familles, provoquent immodérément les ressorts des gains illicites, & jettent le désordre & le discredit dans le commerce par les fallites multipliées. Ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front sont plus à ménager que celles qui la gagnent commodément à la sueur de leur corps. Lorsqu'une fille n'a point d'état, ou que notoirement elle en exerce un malhonnête, si elle prend un équipage, des diamans, des gens galonnés & des ameublemens superbes, si elle insulte par un faste outrageant

aux femmes honnêtes d'un état ſupérieur au ſien, je voudrois qu'on l'impoſât à mille écus de capitation à la décharge des ouvriers qu'elle ſcandaliſe. Elle les payeroit ou ſon amant les payeroit pour elle. La débauche eſt contagieuſe. Un mauvais exemple, le triomphe du vice ſéduit toutes les filles d'un état médiocre, le travail les effraie, elles trouvent plus commode d'aller à la fortune par le chemin de l'incontinence : ainſi, elles font autant de proſélytes qu'elles trouvent d'ouvrières. Une ſeule Laïs accréditée, attire ſur ces traces ſes parentes & les filles de ſon voiſinage qui la citent ; delà la multiplicité des filles perdues & la corruption dans les mœurs. Ces chanterelles égarent les filles, & les filles pervertiſſent les hommes au détriment d'un Etat. Les mêmes obſervations peuvent tomber ſur tous ceux qui en ſe ruinant par un luxe exhorbitant, finiſſent par entraîner les autres dans leur chûte. Valmeck goûta mes réflexions, & ſe perſuada que les loix qui preſcrivoient la modération, ne devoient pas être purement comminatoires, & qui falloit punir par la bourſe;

ceux qui ne gagnant d'argent que par la route du plaiſir, n'en connoiſſoient pas le prix, & ſe livroient à une profuſion ſcandaleuſe. Nous nous retirâmes, la tête remplie d'idées, de morale & de politique.

CHAPITRE VIII.

Promenade aux Boulevards.

VAlmeck entra le lendemain dans ma chambre de fort mauvaiſe humeur. Je lui en demandai la raiſon, & il me dit qu'il n'avoit pas fermé l'œil de la nuit. Tous les chats du quartier avoient tenu un chapitre amoureux ſur les toits, ſur l'eſcalier & dans la cour de la maiſon. Les uns avoient chanté leurs peines, les autres leur triomphe. Ils avoient fait un concert pire que celui du Sabbath, & tout l'hôtel avoit ſouffert de leur indiſcrétion ſur une matière, où communément les témoins ſont inutiles & indifférens.

Lorſque le vacarme avoit ceſſé, il avoit compté dormir, mais tous les cris

de Paris s'étoient succédés avec des sons aigus : un maréchal, un serrurier & un chaudronnier l'avoient continuellement régalé de leur musique. Enfin, des tambours étoient venus couronner l'œuvre. Une société de domestiques annonçoient au public qu'ils avoient gagné un lot à la loterie. Un homme des environ avoit fait l'acquisition d'une charge, & ce tintamare étoit accompagné du bruit sourd des carrosses & des charrettes, qui faisoient la basse continue.

J'avois entendu le même tapage, mais j'y étois moins sensible.

Je représentai à mon camarade que différentes ordonnances avoient pourvu au repos des citoyens. Je lui citai des loix qui vouloient que les annonces, pour le débit des denrées & l'exercice de certaines professions, ne se fissent qu'à des heures marquées & compatibles avec la tranquillité publique. Je lui observai encore qu'il étoit défendu aux artisans d'une profession bruyante, d'occuper plusieurs boutiques dans une même rue. Il admira l'économie qui présidoit à ces arrangemens ; mais il me fit une distinction de l'Esprit & de la

Chose, & craignit, malgré tant de précautions, de se voir réduit à mourir d'insomnie.

Nous dînâmes paisiblement, & après une couple d'heures de repos, nous nous acheminâmes au rempart, où l'on nous avoit promis de superbes monstruosités. L'affluence y étoit excessive, & les femmes y portoient un air de crainte. J'en vis trente animées de la peur d'être renversées ou de voir leurs carrosses réduits en morceaux. Les unes crioient, d'autres faisoient la grimace, & quelques-unes se ramassoient dans le fonds de leurs voitures. Cependant elles paroissoient toutes jolies & se ressembloient. L'œil n'avoit pas le temps de fixer leurs traits. On ne voyoit que des figures enluminées & des diamans. Elles avoient l'éclat d'un pastel sous une glace; & je conçus que la promenade devoit s'accréditer, parce qu'il y avoit beaucoup à gagner pour les laides.

Nous nous promenâmes dans la contr'allée, sans pouvoir un instant décrire une ligne directe. Nous étions à chaque minute coudoyez rudement, & j'apprêtai à rire en tombant deux

où trois fois dans le foſſé qui bordoit l'avenue. Je commençois une phraſe, & j'attendois un quart d'heure avant que mon camarade put me rejoindre pour la finir. Nous ne parlions qu'en mots coupés. Au bout de deux heures nous nous ſentîmes haraſſés, moulus de coups, & altérés par l'excès de la pouſſière que nous avions avalés. Nous déplorâmes l'empire de la mode qui l'emportoit ſur la raiſon & la commodité, & nous nous promîmes bien de ne plus venir reſpirer un air étouffant & chargé d'exhalaiſons peſtilentielles. Le bruit des batteleurs nous avoit aſſourdis, la poudre nous avoit aveuglés & déſſeché le palais : notre odorat étoit gonflé de vapeurs ſuffoquantes, & de tous nos ſens il ne nous reſtoit de libre que le toucher.

Nous fûmes bientôt à portée de le ſatisfaire ; la laſſitude nous invita à prendre des chaiſes, & nous attendîmes la nuit. Vingt filles vinrent l'une après l'autre nous faire des politeſſes & des agaceries. Quelques-unes injurierent notre inſenſibilité & notre peu de goût: mais nous n'eûmes point de

mérite à réſiſter à la tentation. Elles étoient pour la plupart déguenillées, mal-propres, & affichoient plus l'horreur que l'attrait du vice. Elles n'en avoient pris les livrées qu'à la fripperie.

Sur les dix heures nous nous mîmes en route pour regagner notre hôtel, & nous paſſâmes dans les environs du Palais Royal. Jamais nous n'avions trouvé un peuple auſſi poli que celui que nous rencontrâmes. On nous aſſailloit à chaque inſtant de complimens : *bon jour, mon beau Roi ; bon ſoir, mon bel Ange ; adieu, charmant homme, &c.* l'une nous propoſoit à ſouper, l'autre nous promettoit les faveurs d'une divinité accomplie. En vérité, dis-je à Valmeck, ſi j'étois plus ſenſible aux traits de l'amour-propre, je viendrois tous les jours ici me promener à pareille heure. Jamais pendant le jour on ne m'a dit que j'étois beau, je viens de l'entendre au moins vingt-fois, & nous devons nous en tenir glorieux. Je me félicitois de la ſorte, lorſqu'une grande créature vint me mettre la main ſous le menton & me régaler

d'une bouffée d'eau-de-vie qu'elle n'avoit pas encore digérée ; je reculai de saisissement & de dégoût ; mais alors j'entendis la rue retentir de juremens exécrables. Elle vomit contre moi mille imprécations, & flétrit durement les lauriers dont je m'applaudissois. Je pris le parti du silence. Mon camarade se mit à rire, & nous arrivâmes à notre hôtel après avoir été encore invité plus de trente fois, à souper & à coucher en route.

Je ne pus pas m'empêcher de témoigner à Valmeck la surprise où j'étois de voir régner un désordre si général dans la Ville du monde la mieux policée. Quel écueil, disois-je, pour les jeunes gens & les domestiques qui cherchent les plaisirs à bon marché, la moitié de la Ville doit être gangrénée. L'on devroit assurément proscrire l'affluence de ces Sirennes effrontées, qui tendent des pièges aux novices & étrangers. Valmeck me soutint que cette vermine étoit nécessaire dans une grande Ville, & que la Police même en autorisoit quelques-unes par les vues d'une sage politique.

Mais je me rappelle, lui dis-je, que St. Louis, en 1254, a rendu une ordonnance, portant que les femmes & filles qui se prostituent seront chassées tant des Villes que des Villages. Qu'après qu'elles auroient été averties & qu'on leur auroit fait défenses de continuer leur mauvais commerce, leurs biens seroient saisis de l'autorité du Juge, avec défenses à toutes personnes de leur louer aucuns lieux, à peine de confiscation des maisons.

Votre ordonnance, répliqua-t-il, prouve que St. Louis n'aimoit pas les filles; mais depuis ce temps-là, le peuple & la Ville sont bien changés. L'on aime mieux aller à Cithere que dans la Palestine, & les blessures que font nos créatures ne sont pas plus dangereuses que celles qu'on recevoit des Sarrasins. De plus l'abondance des coureuses dans les rues, fait la sauvegarde des honnêtes femmes dans leurs maisons.

Mais cette attention, repris-je, ne s'est pas borné à St. Louis. L'ordonnance d'Orléans, art. 10, défend absolument les lieux de débauches, à peine de punition exemplaire; & l'on

doit ſur-tout, réprimer par des exemples ſévères, le crime de ceux ou de celles qui négocient la ſéduction & la proſtitution des filles & des femmes.

Une déclaration du 26 Juillet 1713, permet aux voiſins de faire des preuves pour conſtater le ſcandale, & veut que les femmes ou filles de mauvaiſe vie, ſoient enfermées dans des maiſons de force. Le même réglement a été renouvellé le 6 Mai 1734, & l'on en trouve encore deux, revêtus de lettres patentes duement enrègiſtrées, pour réprimer les mêmes abus.

Mon camarade prétendit qu'on devoit avoir égard à la foibleſſe humaine & ne pas interdire abſolument un commerce, où tant de gens trouvoient leur ſubſiſtance. Je ſentis ces raiſons, & je convins, que défendre les filles étoit l'Eſprit, mais que les tolérer, étoit la Choſe, & la Choſe, qui renfermée dans ſes bornes, pouvoit avoir ſon objet d'utilité.

CHAPITRE IX.

L'on me mene en mauvaiſe Compagnie.

VAlmeck, m'entretenoit avec affectation des belles connoiſſances qu'il avoit à Paris, & il paroiſſoit ſurtout me citer avec complaiſance, une Marquiſe de Villebois, qui logeoit au Fauxbourg St. Germain, & dont le mari, diſoit-il, l'avoit abandonné par inconſtance & par libertinage. Cette femme m'avoit tout l'air d'une Marquiſe de rencontre, & j'augurai mal de ſa qualité quand j'appris qu'elle occupoit un ſecond appartement chez un Sellier. Mon officieux camarade m'offrit de me préſenter à elle, & je balançai, mais ayant beſoin d'acquérir des connoiſſances, j'acceptai le parti pour l'après-midi. Mon conducteur m'aſſura que le bon ton n'étoit pas de ſe préſenter de bonne heure dans les maiſons, & nous convinmes que notre viſite ne ſe feroit qu'à huit heures du ſoir. Je m'occupai avec mes livres pendant

la journée, & à l'heure convenue mon introducteur vint me chercher. Arrivez à la porte, Valmeck me prit par la main & me fit entrer dans une allée où régnoit l'obscurité la plus profonde. Il m'invita à saisir la basque de son habit, & dirigé comme un aveugle, je montai un escalier où je pensai vingt fois me rompre le cou. Il frappa doucement à une porte, & une voix sourde demanda qui c'étoit. Mon guide répondit, St. Christophe, & alors nous vîmes paroître une vieille duegne en casaquin de toile peinte, qui nous introduisit mystérieusement à l'aide d'une chandelle jaune qui lui degoûtoit sur les doigts. L'on nous fit entrer dans une chambre, où j'apperçus d'abord vingt figures hétéroclites rangées autour d'une table, & qui portoient toutes une physionomie passionnée. Mon protecteur s'approcha de la maîtresse de la maison, & lui dit, en me montrant, deux mots à l'oreille. Elle me regarda d'un air obligeant, & me fit signe avec la main de prendre séance avec le reste de la compagnie. Valmeck me fit asseoir auprès de lui, & l'on nous re-

mît à chacun un livre de cartes. J'étois peu familier avec ce genre d'exercice, cependant je démêlai qu'on jouoit au Pharaon, & je commençai à trembler pour ma poche. Je fis contre fortune bon cœur, & réſolus fermement de m'en tirer, en ne riſquant que deux ou trois Louis. Le banquier étoit un grand homme ſec, & qui paroiſſoit brutal de ſens froid. La maîtreſſe de la maiſon pouvoit avoir quarante ans, & étoit chargée de rouge juſqu'aux yeux & aux dents. Il y avoit auſſi trois vieilles figures enluminées, qui poſſédoient à peine une dent à elles trois, & deux jeunes proſélites qui graſſayoient, minaudoient & faiſoient les doux yeux à la ronde. Le reſte étoit compoſé de gens à plumets ſales & à longues épées, & toute l'aſſemblée priſe en gros, avoit l'air d'un ſynode d'excommuniés. Je n'avois jamais de ma vie entendu jurer avec tant d'éloquence, & Madame la Marquiſe étoit à chaque inſtant apoſtrophée comme la plus infame roturière. Je n'oſois lever les yeux & je rougiſſois intérieurement de me trouver à une repréſentation du ſabbat. Une

vieille femme ſe lamentoit de perdre juſqu'à ſa chemiſe, quoiqu'elle ne fut pas propre. Une figure de grenadier ſacroit, mordoit ſes levres, tordoit ſes doigts, cherchoit quérelle à tout le monde, & menacoit de jetter le tripot par la fenêtre, mais au milieu de ces déſolations, il ſurvint inopinément un nouveau coup de théatre. On entend du bruit, la porte s'enfonce, & nous voyons ſubitement entrer un homme en robe, ſuivi de douze ou quinze aguafils armés de mouſquetons. Au même inſtant toutes les lumières ſont ſouffléés, & les mains ſe jettent ſur la table, pour raffler l'argent qu'on avoit mis en évidence. Je voulus ſerrer auſſi un louis & demi que j'avois devant moi, mais on m'avoit prévenu. Le robin & ſon eſcorte barroient la porte, & crioient de la part du Roi, qu'on apportât de la lumière. Les femmes pouſſoient des cris aigus, & les ſpadiſſins en cherchant leurs armes, renverſoient la table, les chaiſes, & ſe culbutoient mutuellement. La ſurpriſe m'avoit retenu fixe dans ma place, & j'en fus bientôt renverſé avec violence.

Je ne doutois point que la ſcene ne ſe terminât par une boucherie, lorſqu'on entendit l'homme noir, nous crier à haute voix, de la part du Roi, Meſſieurs, point de violence, elle ſeroit inutile. J'ai trois eſcouades, & j'en aurois bientôt dix, s'il le faut. Mes braves parurent s'adoucir & demanderent de la lumière. Elle fut apportée, & le Commiſſaire fit ſa harangue à la maîtreſſe du logis, en la priant de trouver bon qu'il fit un procès-verbal de tout ce qu'il avoit vu. L'eſcalier étoit garni de gardes, & il n'y avoit aucun moyen de ſortir. Un des joueurs avoit voulu ſe refugier dans une garde-robe, & il avoit renverſé une chaiſe percée, garnie depuis long-temps, enſorte qu'on reſpiroit une exhalaiſon inſupportable. Cependant on fit apporter une table, & le Commiſſaire ſe mit à verbaliſer. Mais tandis qu'il étoit occupé à écrire, la vieille ſervante en l'éclairant trembloit ſi fort, qu'elle mit le feu à ſa perruque. Un étourdi trouva plaiſant pour l'éteindre, de ſaiſir un pot à l'eau qui étoit ſur la cheminée, & de le lui renverſer ſur la tête. L'Officier de Juſ-

tice prit l'affaire au grave & le fit arrêter par ſes records. On inſtrumenta pendant deux heures, au bruit des pleurs & des ſanglots. Tout le monde ſe plaignoit d'avoir été volé. Les ſommes redemandées montoient à dix mille louis, & perſonne ne s'accuſoit d'en avoir pris un ſeul. Enfin, l'on prit nos noms à tous, & l'on nous permit de nous retirer. Je maudiſſois Valmeck, ſa Marquiſe, & ſon ſiniſtre tripot. Il fallut pourtant ſortir. Nous nous rendîmes triſtement à notre auberge, où toutes les tables étoient levées. Il étoit près de minuit, & nous n'oſions pas dire Comment & pourquoi nous n'avions pas ſoupé; ainſi, modeſtement nous prîmes le parti de nous coucher avec appétit, & d'abandonner au ſommeil le ſoin de réparer nos forces. La faim m'empêcha de m'endormir, & je me rappellai toute la nuit la ſcene ſcandaleuſe dont j'avois été témoin, avec un ferme propos de me méfier des Marquiſes qui logent au ſecond étage.

Le lendemain j'allai de bonne heure voir Valmeck, pour lui reprocher ſon imprudence, mais il ne fit qu'en rire,

& me dit lestement qu'il avoit cherché à me guérir.

Comment, lui repliquai-je, trouve-t-on encore de ces tripots à Paris ? Je me rappelle avoir le nombre d'ordonnances qui défendent les jeux de hasard sous des peines très-grièves, tant contre ceux qui en tiennent des écoles, que contre les joueurs.

L'article 59 de l'ordonnance de Moulins, la déclaration du 30 Mai 1611, une autre déclaration du 20 Décembre 1612, renferment à cet égard les dispositions les plus sévères, & un arrêt du 23 Novembre 1680, les renouvelle encore de la manière la plus précise.

Toute la prudence humaine, me dit-il, ne sauroit empêcher qu'il n'y ait des réfractaires aux loix. La permission de tenir des jeux est une ressource que la protection à quelquefois fait accorder à des femmes de qualité réduites dans la misère. La faveur a même été plus loin dans certaines occasions. L'on a vu ici deux fameux hôtels où la fortune dispensoit ouvertement ses caresses ou ses disgraces. Les jeunes gens y faisoient les premiers cours de leurs désor-

dres. Les commis, les domeſtiques voloient leurs maîtres pour aller tenter la fortune, & l'on a vu que ces écoles étoient la ſource de tous les crimes & des plus honteux déréglemens ; la Police a proſcrit ces pernicieuſes retraites, mais quelques intrigantes ont encore trouvé le ſecret d'échapper à la régle générale, & l'on a eu l'indulgence de fermer quelque temps les yeux ſur ce déréglement, mais j'entends dire que ſous les yeux d'un miniſtre, auſſi ſage que vigilant, on trouve rarement de ces peſtes publiques dont l'état eſt de raſſembler les duppes & les frippons. Si le vice eſt le père des crimes, la fauſſe compaſſion en eſt la mère. J'avoue que ce ſentiment en lui même eſt naturel & noble, mais il a des bornes qu'on doit craindre d'excéder. Si la fauſſe piété n'étoit pas en uſage, un mauvais domeſtique ne voleroit jamais qu'un maître ; on l'abandonneroit à ſon triſte ſort, mais une pitié perfide engage à cacher ſes défauts ; les dévots même veulent en faire un devoir ſous le nom de charité, & de là naiſſent les meurtres, les rapines. La diſ-

ſimulation ſur des choſes eſſentielles eſt une cruauté dans la ſociété. Les femmes ſur-tout ont l'ame plus ſenſible. Elles ſe font un principe de Religion de protéger inconſidérément tous les malheureux, & leur zèle aveugle les entraîne dans des erreurs qu'elles doivent ſe reprocher toute la vie. Il n'eſt point d'homme noirci de forfaits qui ne trouve encore des protecteurs & des recommandans. Il en a ſouvent plus que la probité même, parce que l'intrigue ſait mettre en mouvement tous les reſſorts. D'ailleurs, il ſuffit de ſéduire un ſeul dévot, pour entraîner tout le parti auquel il tient. La clique entière ſe paſſionne ſur ſa parole. Chacun a ſon bord & l'on fait aſſaut de crédit contre ceux d'un parti oppoſé. Ce ſont ces efforts qui obtiennent quelquefois des exceptions à la régle générale, parce que l'autorité, toujours ſollicitée, s'eſt laſſée de réſiſter conſtamment. L'homme en place ſent le danger de ſa complaiſance, mais il eſt homme & la foibleſſe l'entraîne. Voilà d'où viennent les abus qui ſe gliſſent dans l'ordre général. L'on uſe de tolérance tant que

le mal n'eſt pas éclatant, mais il groſſit, il fait du bruit & l'on eſt forcé alors d'en arrêter les excès. Ne vous étonnez donc plus ſi de temps en temps il ſe gliſſe des contraventions dans une adminiſtration immenſe. C'eſt le fruit du jeu des paſſions. Prévenir ou réprimer les maux, c'eſt l'eſprit, les voir éclore & quelquefois les tolérer, c'eſt la choſe.

CHAPITRE X.

Souper périlleux.

CEtte converſation nous mena juſqu'au dîner, dont le tableau devint aſſez divertiſſant par le mêlange des étrangers qui venoient manger avec nous. Chacun y vantoit la prééminence de ſon pays, les autres dans l'inſtant en faiſoient la critique. On s'échauffoit, & chacun s'expliquant dans un idiôme différent, il en réſultoit une confuſion & un baragouin preſque toujours inintelligible. Valmek me propoſa après le repas de me conduire à la Co-

médie Italienne. J'acceptai ſa propoſition dans la certitude qu'il ne me conduiroit pas en mauvaiſe compagnie, & après une toilette recherchée, nous nous mîmes en route. Pendant que j'attendois mon tour pour prendre des billets, j'apperçus qu'il étoit entré tout bas en converſation avec une vieille femme dont la mine n'avoit rien de ſéduiſant. Il me fit ſigne qu'il alloit me rejoindre & revient en effet aſſez précipitamment pour me conduire dans la ſalle. Je retrouvai avec plaiſir l'aſpect qui m'avoit enchanté à l'opéra, & toutes les femmes qui ne ſe reſſemblent point dans une chambre ou dans une promenade, me parurent avoir un air de famille. La repréſentation fut compoſée de trois Opéras Comiques, dont j'eus le malheur de ne pas entendre un ſeul mot. Nous étions dans l'Orcheſtre, & ceux qui étoient plus éloignés, devoient entendre encore moins que moi, mais ils devinoient mieux apparemment, car à chaque inſtant la voûte retentiſſoit de battemens de mains, capables d'aſſourdir. Ce tapage étoit ſecondé par l'Orcheſtre le plus bruyant, & la plu-

part des voix étoient ſi foibles & ſi grêles, qu'elles auroient pu chanter indifféremment du latin, du françois ou de l'italien. Les piéces me parurent ingénieuſes, mais je n'en jugeai que par la vue, le défaut de prononciation rendit inutile l'uſage de mes oreilles, & je ne fus pleinement ſatisfait que d'un ſeul Acteur, qui m'avoit paru auſſi intelligible qu'agréable. L'enthouſiaſme dont le parterre étoit ſaiſi, me faiſoit faire des réflexions. J'avois aſſiſté à la Comédie Françoiſe à deux repréſentations de piéces de Racine & de Moliere. Je les avois admirées, mais la ſenſation publique avoit été des plus modérée; on n'avoit applaudi que froidement & par manière d'acquit; j'en conclus intérieurement, que la Comédie Françoiſe étoit l'eſprit, & que la Comédie Italienne étoit la choſe. Le François, me diſois-je, aime ſans doute mieux les convulſions du corps, que les émotions de l'ame.

Le lendemain mon camarade me dit qu'il me conduiroit à l'expoſition des Tableaux au Louvre, & qu'il avoit projetté de me mener dîner dans une

maiſon de ſa connoiſſance, où je trouverois une partie amuſante. Je me livrai encore à ſa bonne foi, & nous prîmes notre route vers la Butte St. Roch, en diſſertant ſur la néceſſité où étoient les étrangers, de connoître plus particuliérement les différentes façons de vivre, que chaque état avoit à Paris.

Nous nous arrêtâmes à une maiſon de la plus mince apparence, & mon camarade me fit enfiler à ſa ſuite une allée étroite & obſcure, dont l'odeur penſa me faire tomber à la renverſe. J'augurai mal de ce début, mais j'étois engagé & je n'oſai pas rétrograder. Autant avec le ſecours de nos mains que de nos pieds, nous parvinmes à un troiſième étage, & au premier ſignal, la femme que j'avois vue à la porte de la Comédie, & qui étoit prévenue, vint obligemment nous inviter à entrer. Je crus pénétrer dans l'antre d'une Sibile, & me ſentis révolté du tableau dégoûtant qui me frappoit la vue. Une ancienne bergame en lambeaux, couvroit à peine la moitié d'une muraille enfumée. L'appartement étoit garni d'un lit de ſerge verte à colonnes, & de

fix chaiſes de même étoffe. La bourre y tranſpiroit de tous les côtés, & les trous multipliés rendoient l'ameublement auſſi criblé qu'une dentelle. Un rideau déguenillé faiſoit un retranchement, derrière lequel on découvroit deux ſales chalits & un lit de repos, qui à l'exemple des chaiſes étoit hors d'état de ſe tenir ſur ſes pieds. Cet aſſortiment étoit galonné de craſſe, & chamaré d'inſectes de toutes les eſpèces. Entre les deux croiſées étoit une grande table vermoulue, ſur laquelle on avoit raſſemblé négligemment des meubles de femme, des broſſes, du pain, de la chandelle, de la poudre, des pommes, du rouge, des peignes, & mille autres ingrédiens dont le mêlange ſoulevoit le cœur. La ſupérieure & les novices étoient dignes du temple qu'elles habitoient. La mère de famille avoit le menton & le nez rapprochés par un double bec à corbin. Ses yeux rouges & chaſſieux diſtilloient ſans ceſſe une liqueur gluante, & elle portoit ſur la face trois ou quatre monſtrueux poreaux, d'où ſortoient des poils longs & épais, comme des chênes élevés ſur

une montagne. Elle avoit un pet-en-l'air de ſiamoiſe, gras, crotté & percé de tous les côtés. Sa garniture n'avoit pas été blanchie depuis le quinzième ſiécle, & avec cette figure de Mégère, elle affectoit la gaieté, & nous dit en riant, bon jour, mes enfans; j'aime la jeuneſſe, nous allons bien nous divertir; Meſdemoiſelles, ſecondez moi. Les nimphes s'approchèrent, & l'une d'elles, m'appliquant une main craſſeuſe ſous le menton, me gratifia d'un baiſer auſſi mal propre qu'indécent. Je remarquai qu'elles avoient du rouge & point de ſouliers, des rubans & point de chemiſes, des mouches, & point de bas ni de jarretières. Je répondis aſſez froidement aux invitations qu'on me faiſoit, & j'entrai dans une petite cuiſine à côté pour y chercher une chaiſe de paille, qui put me préſerver de la vermine menaçante. Je me mis à conſidérer la vaiſſelle de terre, dont aucune piéce n'étoit entière; mais je fus bientôt tiré de ma ſpéculation, par un bruit & un cliquetis que j'entendis dans la chambre d'où je venois de ſortir. Je courus précipitamment à la porte, & du premier coup d'œil,

je vis tomber lourdement à terre un grand homme, à qui Valmek venoit d'allonger un coup d'épée au travers du corps. Mes ſens ſe glacèrent d'effroi, & nos nymphes ſe livrèrent aux cris, aux ſanglots & aux contorſions. Je m'informai en balbutiant de ce qui avoit pu occaſioner ce déſordre, & Valmek me dit froidement qu'il avoit été forcé de ſe débarraſſer d'un eſcrot qui prétendoit nous mettre à contribution. Pour lui, il ne paroiſſoit nullement ému, & prenant un air d'autorité, gardez-vous, dit-il, en jurant, de faire aucun bruit, ou je paſſe mon épée au-travers du corps du premier qui remuera. Ce ton impoſant nous imprima le ſilence, & je m'y ſoumis comme les autres, par le défaut d'habitude de voir de pareilles ſcénes. Valmek continua à prendre un ton de maître. Il nous fit lever le cadavre pour le placer ſur le lit, après quoi il obligea les filles à ſe ſervir du peu de linge qu'il y avoit dans la maiſon, pour eſſuyer le plancher qui étoit imbibé de ſang. Le mort étoit un grand homme, vêtu d'un ſurtout bleu & d'une veſte rouge. Il avoit

une longue épée, des souliers plats & un petit chapeau. Sa mine étoit farouche, & l'on voyoit encore qu'il avoit été un très-mauvais sujet. Il étoit entré un instant après nous, & voyant Valmek, il l'avoit apostrophé, en lui disant, quoi, morbleu, viendrez-vous voir ma femme sans payer bouteille. Valmek peu endurant l'avoit envoyé faire faire, & tout de suite il l'avoit défait lui-même. Nous restâmes tristement à réver, mais au bout d'une demi-heure, Valmek se leva brusquement, & prenant un jeu de cartes bien gras, qu'il avoit apperçu au coin de la cheminée, il le jetta sur une table, en disant, jouez au piquet vous autres, je vais sortir & je reviendrai, mais sur-tout qu'on ne sourcille pas. En effet, il ouvrit la porte & la referma à double tour après être sorti. J'avoue que l'embarras de me voir entre trois guenons & un cadavre, m'avoit ôté l'esprit du jeu & tout autre sentiment. Je révois tristement, & mes compagnes faisoient des complaintes sur la destinée du mort, qui avoit pour elles une considération titrée. Le tableau que j'avois sous les

yeux, me rappelloit moins les graces de Cithère, que les horreurs du Sabbat, & je ne ſongeois nullement à faire ou à recevoir les careſſes que l'amour prodigue dans ces antres, où l'on profane ſes autels. Mes compagnes rebutantes étoient par bonheur de même auſſi chaſtes & auſſi inſenſibles que moi. Au bout d'une heure Valmek rentra, & tirant de ſa poche une bouteille de vin & un cervelas; mangez, dit-il, le courage eſt fait pour les grandes opérations. Sa préſence me rendit la vie. J'avois craint qu'il ne m'eut abandonné dans la mauvaiſe compagnie où il m'avoit mis, & je me ſerois trouvé dans l'état le plus violent. Raſſuré par ſon retour, j'eſſayai vainement de rappeller mon appétit. Valmek plus déterminé que moi, fit les honneurs du repas, & contraignit une des aſſiſtantes à jouer avec lui à la briſcambille. Jamais journée ne m'avoit paru ſi longue, mais enfin onze heures arrivèrent. Il eſt temps d'agir, dit Valmek. Il enjoignit aux trois filles de le ſuivre & deſcendit avec elles. Il en plaça une en ſentinelle ſur la porte de l'allée, &

lui recommanda d'appeller quelqu'un, ou de touſſer bien fort dès qu'elle verroit du monde aller & venir autour de la maiſon. Il plaça la ſeconde entre le premier & le ſecond étage, & la troiſième ſur le degré au deſſus de la chambre où nous étions, avec enjonctions à elles de feindre de ſe trouver mal, & de jetter des cris ſi quelqu'un ſe rencontroit ſur l'eſcalier. Lorſque ſes diſpoſitions furent faites, il ordonna à la vieille abbeſſe de marcher doucement devant nous avec une lanterne. Il prit le cadavre par la tête & me le fit prendre par les pieds. En cet état nous deſcendîmes doucement ſans être découverts par perſonne. Notre garde avancée n'ayant ni parlé ni touſſé, nous avançâmes ſix pas dans la rue, & jettâmes auprès d'une porte notre fardeau, dont le poïds phyſique & moral étoit très-lourd à ſoutenir. Valmek mit auprès du corps l'épée nue du défunt, & après avoir fait ſigne à la ſurveillante de fermer la porte du couvent, il me prit pardeſſous le bras & me conduiſit à notre hôtel, en jaſant indifféremment de tout ce qui s'étoit paſſé : pour moi j'avois

l'idée du mort toujours préſente ; je croyois voir la Juſtice entière à ma pourſuite, & chaque homme que je rencontrois me paroiſſoit un aguaſil, chargé du ſoin de m'arrêter. Nous arrivâmes cependant ſans mauvaiſe rencontre, & après nous être recommandé un ſilence éternel, nous allâmes réfléchir chacun de notre côté : mais le ſommeil s'obſtina à me fuir, & me laiſſa expoſé à l'horreur des plus ſiniſtres agitations.

CHAPITRE XI.

La Nobleſſe eſt belle, mais elle eſt trompeuſe.

LE lendemain ſur les huit heures, je me levai pour aller communiquer à mon camarade les inquiétudes dont j'avois été dévoré pendant la nuit. Je trouvai ſa chambre dégarnie de tous les meubles qui lui appartenoient. La ſurpriſe me fit deſcendre pour faire des informations, & j'appris du maître, que dès ſix heures du matin, M. de Valmel

avoit envoyé chercher un fiacre, qu'il y avoit entaſſé tous les uſtenſiles à ſon uſage, & qu'après avoir payé ce qu'il devoit, il étoit diſparu ſans rien dire de la retraite qu'il s'étoit choiſie. Je ne ſus ſi je devois m'affliger ou m'applaudir de cette ſéparation, & j'allai prendre du thé chez un Baron de Billeſtok, qui occupoit un appartement voiſin du mien.

Cet étranger étoit un Allemand, qui ſe prétendoit iſſu de Nabuchodonoſor, & effectivement il en avoit bien conſervé quelque reſſemblance. On ne trouvoit grace à ſes yeux, qu'avec les titres & les chapitres des meilleurs livres qui lui paroiſſoient mépriſables auprès des chapitres d'Allemagne. Pour me faire un accès auprès de lui, je me baroniſai auſſi, & ſous ce vernis je m'inſinuai dans ſa confiance, à l'aide de quelques menſonges généalogiques. Il me propoſa de me procurer des connoiſſances, & nous convinmes qu'il me préſenteroit dès le jour même chez une Chanoineſſe de ſes amis qui couroit le monde pour dépayſer ſes vapeurs. Sur les cinq heures nous montâmes en voi-

ture, & je fus introduit comme un Gentilhomme diſtingué, chez Madame la Comteſſe de Funderdinbrak, qui étoit une petite femme, groſſe, courte, louche & camuſe. Elle avoit les ſourcils noirs, les yeux verds, le teint jaune, le nez nakarat & la gorge écarlatte.

Je trouvai une aſſemblée nombreuſe, & le mêlange des idiômes produiſoit un barbouillage de converſation qui en faiſoit perdre plus de la moitié. J'entendis ſucceſſivement annoncer le Baron de Chaillot, le Vidame de Goneſſe, le Châtelain de Nanterre, le Sénéchal de Vaugirard, le Marquis de Poiſſy, le Comte de Charenton, le Chevalier de Pantin, & un tas de gens dont le nom ne pouvoit s'écrire ni ſe prononcer. Grand nombre de femmes étoient auſſi à Califourchon ſur des titres, & l'on prodiguoit les ſarcaſmes à la nobleſſe françoiſe. Au milieu de cette bilbaude, on propoſa des parties de jeu, & j'y fus admis dans la confiance que mon argent n'étoit pas roturier. Je n'avois jamais vu tant de qualités, je n'avois jamais reſpiré tant d'ennui. Un Alle-

mand & un François ſe piquèrent au jeu, & l'on craignit que l'affaire ne devint ſérieuſe. L'allemand aſſura qu'elle auroit des ſuites ſi ſon antagoniſte étoit ſon pair, mais la vérification pouvoit être longue & c'étoit autant de répit. Sur les dix heures on ſervit un ſoupet auquel je fus retenu, & je remarquai que la chère étoit analogue à la dignité des convives. On avoit mis ſur la table un quartier de Sanglier, un quartier de Chevreul, un quartier de Mouton, un quartier d'Agneau, & dans le milieu un ſplendide quartier de Veau. Je compris qu'on portoit juſqu'à table l'Idolâtrie des quartiers, & je me déclarai partiſan de ceux qui faiſoient vivre, préférablement à ceux qui laiſſoient mourir de faim.

Nous nous retirâmes : & le lendemain je fus m'entretenir avec mon Allemand de tout ce qui nous avoit occupé la veille. Notre converſation fut interrompue par un jeune Officier de ſa connoiſſance qu'on appelloit le Chevalier du Jardel, & que j'avois trouvé tout-à-fait aimable dans trois ou quatre entrevues. Je cherchai à me

lier avec lui & j'acquis des droits à ſon affection. L'Allemand ſortit, & il entra chez moi où nous cauſâmes deux heures. Je lui dis que j'avois été aſſommé la veille par une quantité de Nobleſſe, & qu'il me paroiſſoit qu'en France on prodiguoit les titres avec une légéreté infinie. Oui, me dit-il, le Gouvernement ſemble regarder avec indifférence l'uſurpation journalière des qualités; cependant, c'eſt un faux dans la ſociété, puiſque ſous des formes ſimulées on uſurpe des égards & des reſpects qui n'appartiennent qu'aux gens diſtingués. Si un homme porte un nom conſidéré depuis quatre cens ans à Paris dans la plus honnête bourgeoiſie, on dattera toujours de ſon origine, & on ne lui permettra pas d'aſpirer à la haute Nobleſſe; mais un homme arrive du fonds des Provinces, ſa ſource eſt ſi mince qu'elle a échappé aux yeux: fut-il fils d'un Payſan, d'un Ramoneur, s'il ſe décore d'un nom en *ic* ou en *ac*, s'il eſt impudent, ſi ſon fils eſt audacieux, ſon petit fils ſera qualifié Marquis ſans que perſonne le lui conteſte. S'il a de l'argent, il s'alliera à

des Familles qui auront intérêt à le faire valoir, & s'il peut acquérir la terre & le nom d'une maiſon diſtinguée, la poſſeſſion de ſa poſtérité eſt aſſurée. Tout paroit arbitraire ſur cette matière. Un Financier, un Bourgeois met ſon fils dans la Robe; ſes petits enfans s'intituleront Marquis & Chevalier. La génération ſuivante ſe qualifiera très-haut & puiſſant Seigneur. Faute de ſurveillant, le champ de la Nobleſſe eſt mal gardé & les Braconniers le mettent au pillage. Les étrangers ne montrent pas ſur cet article, plus de délicateſſe que nous. Tous les Marchands de Londres & de l'Allemagne envoient voyager leurs fils ſous la domination de Milord & de Baron. L'Irlande & l'Ecoſſe ne produiſent que des Gentilshommes, Prêtres ou autres. Il ne ſort pas un ſeul Roturier de l'Italie ni de la Pologne: de plus, le Roi annoblit par les charges près de 500 perſonnes par année; ainſi dans cent ans d'ici il n'y aura aucun mérite à être noble, & il y aura une eſpèce de déshonneur à ne pas l'être, car on trouve ici de la Nobleſſe à tout prix.

Je conçois, lui dis-je, que la Nobleſſe s'uſe; elle eſt quelquefois devenue ſi ancienne qu'elle ne peut plus ſervir, ainſi il eſt bon de la renouveller, mais on ne devroit pas permettre aux effrontés de la voler impunément. Un impudent ſe fait ridiculiſer de ſon vivant, mais ſa deſcendance recueille le fruit de ſon larcin, lorſque les contemporains du premier impoſteur ſont morts, & chaque Famille obſcure doit ſouhaiter de produire ſon avanturier.

Mais il me ſemble, continuai-je, que vos loix avoient tâché d'apporter un remede à ce brigandage. Le Roi avoit donné au mois de Février 1661, une déclaration contre les uſurpateurs de Nobleſſe; il y en a une autre de 1665. Enfin des Edits poſtérieurs prononcent des amendes ſévères contre les faux Nobles. Comment donc les hommes ne ſe guériſent-ils pas d'une vanité fade & dangereuſe? C'eſt repris-il, que perſonne ne veille à l'exécution des loix en ce genre. Quand on ſe livre aux recherches, il faut avoir le courage de ſurmonter la crainte de ſe faire des ennemis, & peu de gens

en ſont capables. Si les choſes continuent ſur le même pied, le Royaume ne ſera peuplé que de Nobles, & il faudra leur permettre alors de s'adonner aux Arts méchaniques. Défendre les malverſations à cet égard, c'eſt l'eſprit, mais fermer les yeux & les tolérer, c'eſt la choſe.

Je trouvai M. du Jardel un homme plein de ſens, & je fus jaloux de me lier avec lui. Il me dit qu'il alloit le lendemain à Verſailles, & je le priai de me permettre de l'accompagner, pour voir ce ſéjour délicieux, où je n'avois pas encore été. Il accueillit ma propoſition avec politeſſe, & nous nous aſſignâmes au lendemain huit heures du matin.

CHAPITRE XII.

Voyage à la Cour, où tout ce qui reluit n'eſt pas or.

JE fus exact au rendez-vous. Mon compagnon de voyage ne ſe fit pas attendre, & nous nous embarquâmes

moi ; mais qu'en même temps j'avois été eſtomaqué de l'exiguité de la plupart des courtiſans que j'avois vu à leur ſuite. Ce tableau eſt frappant, me dit-il : mais peut-on faire autrement ? La plupart de ces Meſſieurs ſe détruiſent avant que d'être formés. Leur éducation eſt très-ſouvent négligée, & ils ſe piquent d'être volontaires de très-bonne heure. On les marie au ſortir de l'enfance avec des filles auſſi peu formées qu'eux. Ils ont à peine la force de devenir pères & mères ; & ſi la vivacité leur tient lieu de virilité, ils produiſent des enfans minces, & qui manquent d'étoffes du côté du corps & de l'eſprit. Ont-ils un rejetton, les femmes craignent les inconvéniens d'une ſeconde groſſeſſe ; la néceſſité d'un régime, la privation des bals, des plaiſirs ; elles veulent monter à cheval, & l'amour ne les rapprochant pas de leur mari, toute l'eſpérance de la maiſon ne tient qu'à un ſimple filet. Quelquefois, cependant, le déſir de conſerver des biens qu'il faudroit rendre, engage par politique les époux à riſquer une ſeconde épreuve ; mais les ſeconds eſſais peuvent être plus malheureux

malheureux encore que les premiers. Les maris s'abandonnent au libertinage, les filles de théâtre les captivent, & ſouvent les ruinent. Les mœurs ſe détruiſent & l'élévation de l'ame diſparoît. La ſanté s'altère, & il ne reſte dans le ſang qu'un germe empoiſonné, qui abrège la carrière ou qui promet, dans la vieilleſſe, des infirmités douloureuſes. Ajoutez à ces maux, que dans le ſein de la Cour & des Villes, les nourrices ſont très-haſardées. Elles ſont environnées de grands laquais qui les ſéduiſent par des préſens, par leur parure, par les exemples. La débauche fait des proſélytes; les ſuites qu'elle entraîne ſe communiquent; & les races deviennent abatardies & rachitiques.

Mais, lui dis-je, j'ai traverſé toutes vos campagnes, & je n'y ai vu également que des hommes malfaits & de la petite eſpèce; j'avois conçu une idée toute différente des François.

Ne vous y trompez pas, reprit-il, notre nation, en général, n'eſt ni petite ni défigurée, mais c'eſt, pour ainſi dire, la lie des hommes qu'on laiſſe dans les Villages. Tous ceux qui ſont grands &

bienfaits ſont choiſis pour la Milice; ou ſont enlevés pour devenir laquais à Paris. Conſidérez les Soldats & les Domeſtiques, vous verrez plus de 400000 hommes des mieux bâtis, & l'on ne laiſſe dans les Villages pour peupler, que ceux qui ne ſont propres ni à la guerre, ni à figurer derrière un carroſſe.

Avec un pareil arrangement, lui dis-je, il eſt impoſſible qu'une nation ne dégénère, & il eſt flatteur pour un Prince d'être à la tête d'un peuple impoſant & bien conformé. Imaginons donc un remède pour réformer cet abus. J'en ſais un, dit-il, mais plus beau dans la ſpéculation qu'aiſé dans la pratique. Ce ſeroit d'empêcher tous ces petits Seigneurs, malfaits, malſains, malfamés d'habiter avec leurs femmes lorſqu'elles ne ſeroient point groſſes. Les Suiſſes ſont une nation franche, fidelle, & ils ſont communément bien bâtis. Les femmes feroient des enfans avec leurs Suiſſes, & lorſque leur état ſeroit décidé, il ſeroit permis aux maris, d'en approcher pour leurs menus plaiſirs. Par ce moyen l'eſpèce ſe re-

monteroit, & l'on ne verroit plus des pygmées, ſans mœurs & ſans figure. Le mêlange des eſpéces produit ſouvent de bons effets, & les graines tranſplantées veulent être de temps en temps renouvellées.

Ce ſyſtême, lui dis-je, n'eſt pas ſi ſauvage; le mariage a deux objets, la procréation des enfans & l'extinction de la concupiſcence. La première partie ne peut être confiée à de trop honnêtes gens. Il faut l'enlever aux maris qui n'en ſont pas dignes, par la diſgrace de la figure & la baſſeſſe des ſentimens; mais on peut leur réſerver l'autre ſans tirer à conſéquence pour l'Etat.

Je trouverois encore, continua-t-il, un autre moyen: ce ſeroit que le Roi créa à la Cour, à la Ville, dans les Campagnes, des Offices d'Etalon, qu'on feroit exercer par les hommes du Royaume les plus ſages & les mieux faits. L'autorité publique les inſtaleroit après une information de mœurs. Lorſqu'ils auroient aſſuré un citoyen à l'Etat, les époux auroient le droit de ſe rapprocher; & tout mari qui s'expoſeroit à devenir père, ſeroit condamné à des

peines très-sévères. Quoi, l'on prend des précautions infinies pour avoir de beaux chevaux, de beaux mulets, & des animaux distingués en tout genre, & l'on néglige la création des hommes, qui sont la portion la plus précieuse de la nature; c'est un aveuglement. C'est même la cause de la plupart des mauvais mariages. Une femme est instruite & humiliée des mauvaises inclinations de son mari. Elle tremble de devenir mère d'un ours, d'un sanglier, d'un singe, ou de tout autre animal monstrueux comme lui. Des pères dont la sagesse, dont la fidélité seroient reconnues, ne fourniroient à l'Etat que de bons citoyens. Des hommes d'une prestance agréable peupleroient la patrie de sujets beaux & vigoureux: ainsi, le Royaume en deviendroit plus florissant & plus respecté. Ces considérations négligées par nos spéculateurs sur le gouvernement, nous parurent dignes de la plus sérieuse attention; mais nous ne laissâmes pas d'y entrevoir quelques difficultés, qu'on leveroit aisément, si l'on vouloit être raisonnables.

Ces dissertations nous conduisirent

juſqu'à l'heure du départ. Nous montâmes dans un carroſſe à quatre ; dont le fonds étoit occupé par deux jeunes femmes, dont la mine & la converſation nous prévinrent. Nous étions à peine au bout de l'avenue que nous ſaisîmes le ton de la familiarité. La confiance ſuccéda bientôt, & nous nous trouvâmes à Seve auſſi amis que ſi nous nous étions connus de tout temps. Nous apprîmes que leur mari étoient procureurs. L'un étoit enclin à la jalouſie, l'autre à l'amour du vin ; mais tous les deux poſſédés du démon de leur métier & très-peu généreux. Une lueur d'amour nous rendit attentifs & preſſans. Nous demandâmes à étendre les droits de la connoiſſance, & on nous le permit avec des modifications. Bien informés de leurs noms, de leurs diſpoſitions favorables, nous les dépoſâmes chez elles, avec la promeſſe & l'eſpoir de nous revoir inceſſamment.

CHAPITRE XIII.

L'Amour me rend Inſtrumenteur & Praticien.

DU Jardel vint me voir le lendemain matin pour converſer ſur l'heureuſe rencontre que nous avions faite. Nous nous étions pris de goût, chacun pour notre Procureuſe. Je m'étois décidé pour Madame Perthon, qui m'avoit paru vive, enjouée, naturelle & accommodante. Et Madame Bazard avoit plu à du Jardel. Elle avoit l'extérieur froid, le regard tendre, & paroiſſoit femme à ſentimens. Toutes deux avoient de l'eſprit, du babil, & paroiſſoient diſpoſées à recevoir & à rendre la charité amoureuſe. Nous concertâmes les moyens de nous rapprocher d'elles, ſans effaroucher leurs maris, dont l'humeur nous avoit été annoncée comme difficile. Nous crûmes que l'intérêt nous fourniroit un prétexte pour voir les femmes & apprivoiſer les maris. Ainſi, nous fîmes de concert une obligation ſimulée, par laquelle

je m'engageai de payer à du Jardel dix mille écus à ſa volonté. L'acte étoit louche, ſujet à interprétation, & il m'en remit une contre-lettre. L'obligation fut contrôlée, & dès le lendemain du Jardel la porta à M. Bazard, pour le conſulter & me faire aſſigner. Le Procureur trouva ſon droit indubitable & me fit aſſigner le même jour. J'allai tout de ſuite chez M. Perthon pour le charger de ma défenſe. Je lui détaillai mes raiſons, & il me trouva une intelligence plus qu'ordinaire en affaires. Je débutai par lui remettre quelqu'argent, & dès-lors il prit de moi la plus haute idée. Après nous être expliqués, je lui dis que j'avois eu l'honneur de voir Madame ſon épouſe à Verſailles, & je le félicitai ſur l'heureux choix qu'il avoit fait. Mon compliment fut bien reçu. Je ſuppoſai avoir aux environs de Metz une terre abondante en gibier, & l'eſpoir des préſens rendit encore mon homme plus accommodant. Il me prit par la main & me conduiſit lui-même chez ſon épouſe, à qui il me préſenta, en lui diſant, voilà, Madame, un nouveau Client de votre connoiſſance; mais ſuivant ce

qu'il m'a dit, il eſt plus expert encore en chaſſe qu'en procès. Madame Perthon rougit & me reçut avec des graces. Nous entrâmes en converſation, & ſon mari retourna diſtiller du noir dans ſon antre. Je dis, à Madame Perthon, toutes le douceurs imaginables, ſans qu'elle en fut affadie. Je lui avouai que mon procès n'étoit qu'une ruſe pour m'autoriſer à lui faire ma cour, & je lui perſuadai qu'une jolie femme étoit en droit d'adoucir les diſgraces d'un intérieur ennuyeux. Elle convint qu'il étoit affreux d'avoir jour & nuit un ſot mari ſur l'eſtomach ou ſur le dos, & elle m'invita à veiller par moi-même à la ſuite de mon procès, en m'aſſurant que l'aſſiduité dans ce genre étoit la mère de la réuſſite. Je l'aſſurai du zèle que j'apporterois à ſuivre exactement mon affaire, & je pris congé d'elle pour aller inſtruire du Jardel du bon effet de ſon aſſignation. Il avoit eu à peu près le même ſort, & s'étoit fait préſenter à M. Bazard par ſa femme, qu'il avoit rencontrée à la porte de ſon étude. Nous nous promîmes de nous rendre compte mutuellement de nos amours, & jamais on ne vit, un

demandeur & un défendeur plus contens l'un de l'autre dans la manière de procéder.

J'étois peu jaloux que mon affaire avançât dans les mains du Procureur; mais je voulois qu'elle prit une autre tournure dans celles de ſa femme, & je m'attachai à prendre des concluſions avec elle, avant d'en prendre avec ſon mari. Elle m'attribua plus de confiance que je n'en avois accordé à M. Perthon, & nous devinmes tout-à-fait bons amis. J'allois journellement à l'étude, où l'on me diſoit qu'il n'y avoit rien de nouveau. Je jaſois avec le Procureur, lorſque je le trouvois, & dès qu'il ſortoit pour aller au palais, j'entrois chez ſon épouſe, où nous procédions en faiſant des conférences ſur le code de Cythère. J'achetois à la vallée du gibier, & je le lui envoyois comme venant de ma terre; ainſi, ils ſe crurent obligés à m'inviter deux fois à ſouper, & je dus m'applaudir d'avoir pourvu à notre ſubſiſtance, car l'ordinaire de la maiſon étoit d'une exiguité à rendre le corps diaphane. Pendant un de ces repas, la converſation roula ſur la Juriſprudence, & M. Per-

thon convint qu'elle avoit ſon mérite; mais il ſoutint qu'elle tiroit ſon plus grand prix de la connoiſſance de la pratique. Vous, par exemple, Monſieur, s'écria-t-il avec enthouſiaſme, vous connoiſſez les loix à merveille, mais vous avez négligé d'apprendre à les faire valoir. Six mois de ſéjour dans l'étude d'un Procureur vous auroit rendu un homme unique. La pratique eſt la portion utile de la légiſlation, & ſans elle tout le reſte n'eſt qu'un diamant brut. Cette exclamation me fit dans l'inſtant naître une idée, mais je ne la mis pas au jour, & je me bornai à approuver l'avis de M. Perthon, en le citant comme un des plus habiles Praticiens du Royaume.

De retour chez moi, je méditai ſur l'ouverture qu'il m'avoit donnée, & je penſai qu'il me ſeroit beaucoup plus commode de poſſéder ma maîtreſſe ſous le même toit, que de vivre dans un quartier éloigné d'elle, j'allai donc le lendemain trouver M. Perthon, & je lui dis que j'avois réfléchi ſur les nouvelles lumières qu'il pouvoit me communiquer. Je ſuis verſé, lui dis-je,

dans l'étude des loix, prenez-moi en penſion chez vous, j'aurai bientôt appris la pratique, & ſoit en qualité d'Avocat ou de Procureur, je vous ſerviraï utilement dans la direction de vos affaires. Il rumina un inſtant ſur ma propoſition, & me dit : je vous crois ſobre & peu difficile à vivre, je conſens à ce que vous m'offrez ſi ma femme l'agrée. Il y a un appartement vacant au troiſième, on pourra vous l'accommoder. C'eſt un ſacrifice que je vous fait ; mais vous ne voulez pas m'être à charge. Fixez, lui dis-je le prix de la penſion ; il l'évalua très-haut, & je ne tracaſſai point avec lui, convaincu qu'un véritable amour doit nous rendre généreux & ſobres.

J'allai conter cette heureuſe nouvelle à ſa femme, qui m'en parut comblée de joie. Nous nous arrangâmes promptement ſur le logement, & comme il n'y avoit qu'un lit, deux chaiſes de paille & une table à y mettre, il fut prêt dès le lendemain. J'entrai en poſſeſſion de l'office de maître clerc de Madame, & non pas de M. Perthon. J'obſervai toutes ſes démarches, &

ſi-tôt qu'il mettoit la main à la plume, je mettois la main à la pâte. Il étoit naturellement porté à la jalouſie, & il auroit acheté des inquiétudes ſi l'on en avoit vendu; mais la cupidité l'emportoit encore dans ſon ame, & l'amour dévorant de ſon métier lui faiſoit oublier juſqu'aux intérêts de ſa coëffure. Je deſcendois de temps en temps à ſon étude, & je me mis en peu de temps au fait d'une routine, dont le grand art eſt de multiplier les inutilités aux dépens de la clientelle. Les ſuperfluités priſes ſur les plaideurs deviennent des réalités pour leur Procureur. Si l'on voyoit une lueur de beau temps, M. Perthon ſe diſpoſoit à aller faire un tour de promenade, ou à viſiter quelques amis. La pluie ſurvenoit-elle, il s'en conſoloit en choiſiſſant une douzaine d'affaires, ou pour paſſer le temps il faiſoit douze requêtes. Son repos lui étoit profitable, & il s'applaudiſſoit le ſoir d'avoir employé ſa journée plus utilement qu'il n'auroit fait ſi le Soleil avoit été radieux.

CHAPITRE XIV.

Je deviens Frotteur des appartemens de Thémis, où je trouve beaucoup d'ordures.

DÈs que je fus un peu au fait des myſtères de la chicane, je me ſentis révolté de la multiplicité des abus que je découvris dans la marche de l'inſtruction, & j'en conclus qu'il ne falloit pas voir de trop près, ſous peine de dégoût, comment la juſtice & la cuiſine ſe préparoient. Je ne pus m'empêcher d'en dire mon ſentiment à M. Perthon, un jour que je le trouvai de bonne humeur. Il me ſemble, lui dis-je, que l'ordonnance de 1667, art. 2, du tit. 14, proſcrit l'uſage des dupliques, tripliques, additions & autres procédures inutiles. Beaucoup d'autres réglemens preſcrivent les mêmes régles; cependant vous faites ſous des formes différentes vingt requêtes fruſtratoires dans la même affaire, & on le tolère; on fait même plus, on vous enrichit

avec ces ſuperfluités qui détruiſent la fortune de vos clients.

Ne vous y trompez pas, dit-il, le grand art eſt de garnir le croc du palais, & plus nous émolumentons, plus tout le monde en profite. Les Procès ne s'eſtiment qu'en raiſon de leur embonpoint. Une inſtance où il n'y auroit que deux requêtes ne produiroit qu'une vacation; s'il y en a trente, les épices croiſſent en proportion, & c'eſt outre l'intérêt du prix de nos charges, le ſeul moyen de ſoutenir notre état avec décence; l'on ne nous invite pas, mais l'on nous permet de manger. La juſtice tient table ouverte, ceux qui ſont affamés s'y préſentent, & tant pis pour ceux qui mettent la nappe; à mon égard, j'ai bon eſtomach, & je ne crains point les indigeſtions.

Mais il me ſemble, continuai-je, qu'il vous faut bien des mets pour vivre, & que vous faites des repas à douze ſervices. Vous commencez par faire des exceptions dilatoires, déclinatoires, des moyens de nullités & des incidens, qui ne ſeront jamais lus de perſonne, & qu'un client paie en pure

perte. Vos rôles ſont immenſes par la quantité, la groſſeur & l'affectation du caractère avec lequel ils ſont écrits. Enſuite vous entaſſez ſentence ſur ſentence, oppoſition ſur oppoſition, & vous ſurchargez d'inutilités, le parchemin & le papier qu'on fait déja payer fort cher. C'eſt en vain que nos Rois ont donné les plus ſages ordonnances pour la réformation de la juſtice. Louis XIV. a fait des réglemens, & il a voulu, notamment par l'art. 13, du tit. 31 de ſon ordonnance de 1667, qu'il fut dreſſé & mis au Greffe de chaque Juriſdiction, un tableau ou regiſtre, dans lequel ſeroient écrits tous les droits qui doivent entrer en taxe. Ce tableau eſt encore à faire, parce que ce ſeroit le tableau de la miſère des Praticiens.

Une ordonnance du mois de Mars 1673, défend aux Juges de rien recevoir pour l'extrait des procès dont ils ſont chargés. L'art. 19 du même édit, défend à leurs Clercs ou Commis, *à peine d'exaction*, de recevoir plus grands droits que ceux qui paſſent en taxe; cependant, les Secretaires ſont des vers

rongeurs qui dévorent l'épiderme, & l'on ne peut plus juger le procès ſans entamer dans le vif. Si l'on ordonne des interlocutoires, tels que des plans ou des enquêtes, c'eſt alors que vous triomphez; le procès recommence, & vous aimez par préférence ceux qui ſont des petits. Vos droits s'étendent ſur la remiſe des pièces; le Greffe, les épices, l'expédition, le conſeil, & chaque démarche devient pour vous le philon d'une mine abondante.

Les fruits de votre terre ſont auſſi variés que ceux d'un potager; griefs, cauſes & moyens d'appel, réponſes, ſalvations, inventaires de productions. L'on ne finiroit pas ſi l'on vouloit les détailler; mais le comble de votre bonheur eſt l'ordre & diſtribution du prix d'un immeuble, ſaiſi réellement & vendu par décret, ou la préférence pour des ſommes mobiliaires ou le prix des meubles.

Les loix claires & préciſes avoient réglé cette diſtribution, cependant le prix des biens les plus conſidérables, ſe trouve toujours englouti dans un gouffre de procédures ſuperflues. Une conteſtation

appointée entre deux ou trois cens parties, devient un Pérou : & s'il y a une consignation de faits, c'eſt alors une curée où chacun tâche d'attraper ſon lambeau. C'eſt alors que Thémis devroit paroître le fouet à la main & frapper indiſtinctement ; mais ſon bandeau lui ferme les yeux. Le Procureur pourſuivant, & le Procureur plus ancien des oppoſans, font alternativement la chouette à tous les créanciers. Ils font des difficultés ſans nombre. L'inſtruction s'éterniſe, les ſacs ſe multiplient, les créanciers ſe minent en ne touchant rien ; les intérêts courent contre le débiteur, les frais d'ordre ſe prennent ſur les fonds conſignés, les différens entre les oppoſans ſe diſcutent aux dépens de ceux qui n'y ont aucun intérêt. Les vacations de Commiſſaires & les épices affoibliſſent le gage commun. Enfin, l'arrêt d'ordre fournit la liſte des créanciers, & le jugement s'expédie en cinq ou ſix mille rôles de parchemin, le jugement eſt ſignifié à tous les créanciers, le droit de copie eſt taxé au Procureur à raiſon de tant du rôle de la groſſe, & il en retire

quelquefois cinquante ou ſoixante mille francs. Il ne faut donc plus s'étonner, ſi un prix, quelque conſidérable qu'il ſoit, ſe trouve entiérement abſorbé, il a ſervi de pâture à un ogre & à quarante harpies.

Rien n'échappe à votre humeur famélique ; s'ouvre-t-il une ſucceſſion, les frais d'appoſition & de levée de ſcellé, les inventaires, vente des liquidations, comptes & partages viennent augmenter vos domaines ; les vacations ſont multipliées à l'infini, par des dires & des incidens inutiles. L'on prodigue les rôles de papier timbré dont on laiſſe le tiers en marge, & l'on écarte, ſur les deux autres tiers, trois ou quatre ſyllabes par ligne : enfin, vous mettez tout à une contribution arbitraire, malgré la ſévérité des loix ; & l'on voit nombre de ſucceſſions qui vous ſont plus profitables qu'aux héritiers mêmes.

Perthon m'écouta avec aſſez de ſens froid, mais il commença à ſe repentir d'avoir fait un écolier ſi ſavant. J'avoue, me dit-il, qu'il y a du vrai dans ce que vous avancez, mais un intérêt général prévaut, c'eſt celui de faire

valoir les charges aux dépens des imbéciles qui voyagent ſur nos terres. La Juſtice paſſe pour être belle, mais elle eſt voilée, on a peine à la voir. De plus, ſon bandeau lui offuſque tellement les yeux, que la plupart des objets lui échappent. Elle eſt comme tous les aveugles qui ne connoiſſent les choſes qu'au toucher, ainſi il eſt bon de lui garnir les mains. L'on fait tous les jours de ſages ordonnances, mais ce ſont de belles enſeignes qui n'accréditent ni les marchands ni la marchandiſe. L'induſtrie trompera toujours l'eſprit de légiſlation, parce que nous ſommes dans un pays de repréſentation, où il faut vivre & dépenſer. On ne le fait qu'avec de l'argent, & malheur à qui ne ſait pas s'en procurer, on le prend pour un ſot. Je ſuis une route batue par mes confrères, & l'on m'interdiroit comme un imbécille, ſi je m'en écartois; je conſens d'admirer la Juſtice, mais elle eſt trop prude pour que j'aſpire à en devenir amoureux. La vanter dans tous les états c'eſt l'eſprit, mais la laiſſer dire ſans l'écouter & aller ſon train, c'eſt la choſe.

J'allai conter à Madame Perthon, la converſation que j'avois eu avec ſon mari. Nous paſſâmes à une matière plus gaie, & je la fis convenir que prendre un mari & lui faire bonne mine, c'eſt l'eſprit, mais que ne point l'aimer & le duper, c'eſt la choſe.

CHAPITRE XV.

Je vois le monde, & j'y trouve bien des choſes déplacées.

LA direction des affaires de M. Perthon, me fit faire nombre de connoiſſances dans ſon Etude qui étoit accréditée. Je voyois ſouvent du Jardel, & il me rendoit un compte fidèle de ſon intrigue avec Madame Bazard, dont il étoit fort content. Il avoit apoſté auprès de ſon mari trois ou quatre rats de Palais, ivrognes de profeſſion, & au moyen du crédit qu'il leur avoit aſſuré dans un cabaret rue de la Huchette, il étoit ſûr qu'ils y menoient tous les jours M. Bazard, qui trouvant gratuitement autant de vin qu'il en pouvoit

prendre, ne rentroit tous les jours chez lui que fort tard, & plongé dans une ivreſſe qui lui enlevoit l'uſage de tous ſes ſens. Sa femme s'en étoit autoriſée pour faire lit à part, & l'Amour profitoit des ſottiſes de Bacchus. Parmi le nombre de nos clients, il y avoit un gros Abbé rubicond, joyeux & peu ſenſible à la belle latinité de ſon bréviaire qu'il n'entendoit pas. Il jouiſſoit de 25000 livres de rente, mais ſes protections, ſon nom, & le crédit de certaines femmes, ſembloit lui en promettre bien davantage. Il étoit ſouple, intrigant, hardi, & ſans ſe rebuter, ſavoit ſe replier en cent façons pour parvenir. Ses revenus étoient bien loin de lui ſuffire par le partage qu'il en faiſoit. Il en employoit par année une dixaine de mille francs au moins, pour nourrir huit ou dix Procès qu'il avoit avec ſes Moines. Le ſurplus étoit deſtiné au jeu, aux femmes, à la bonne chère, & à la fin de chaque année il ſe trouvoit toujours endetté de 20000 liv. de plus. Il nourriſſoit ſes créanciers d'eſpérances, de belles paroles, & il les ruinoit de fait, & ne faiſant pas pour

un ſou de réparation à ſes bénéfices. Ce galand homme me preſſa d'aller dîner chez lui, & il m'aſſigna un jour. Je m'y rendis, & j'y trouvai ſept ou huit de ſes confrères, tous gens de nom, tous poudrés, friſés avec méthode, & affectant les airs du grand monde. J'eus de la peine à reconnoître dans leur maintien, les ſucceſſeurs des Benoît, des Bruno, des Bernard, & je leur ſoupçonnai plus de diſpoſition à ſe rendre imitateurs de Robert d'Arbriſelle. Nous nous mîmes à table, & la chère ſe trouva auſſi abondante que délicate. Le maître nous avoua qu'il donnoit 1200 livres de gages à ſon Cuiſinier, & qu'il aimeroit mieux tripler ſes honnoraires que de le perdre. Les vins furent fort diverſifiés, & ſe trouvèrent tous de la meilleure eſpèce. Je m'étois imaginé que nos convives n'auroient que des converſations analogues à leur état, mais il ne fut queſtion ni de Morale, ni de Théologie, ni d'affaires du temps; les propos roulèrent perpétuellement ſur les jolis femmes à la mode, ſur les pompons, ſur les ſpectacles & ſur les intrigues ſe-

crettes des beautés de la Cour & de la Ville : nos Abbés pimpans ſe félicitèrent myſtérieuſement ſur leurs bonnes fortunes réciproques ; on lâcha quelques épigrammes contre les Candidats qui prétendoient aux grands Bénéfices, & l'on fit une analyſe exacte des graces & des talens de toutes les filles de Théatre. On diſſerta ſur les piéces, & nous diſputâmes comme l'on fait entre hommes. Le repas ne fut pas gai, & une table où l'on ne rit pas, m'a toujours paru un ratelier. Un dîner joyeux eſt à moitié digéré, & les indigeſtions ne ſont devenues ſi communes, que depuis que la vanité qui eſt bête, a ſubſtitué la dignité & le ſombre ennui, au plaiſir & à la liberté de la table. Lorſque nous eûmes bu & vanté l'excellence des vins de notre hôte, on ſe mit à des parties de jeu, & je me retirai très-ſatisfait du digne emploi qu'on faiſoit des biens de l'Egliſe. Il me parut placé en bonnes mains, puiſqu'on n'a pas beſoin d'être riche pour faire pénitence, & que le bien doit être deſtiné à ceux qui ont le talent de s'en faire honneur. Cette opi-

nion eſt à la vérité mondaine, mais elle tient moins à l'eſprit qu'à la choſe.

Quelques jours après je fus invité à ſouper par un vieux Major, qui avoit un Procès avec le Curé de ſa terre. Je trouvai chez lui deux anciens Officiers & quelques jeunes Capitaines ou Lieutenans de ſon Régiment. La chère étoit bonne ſans être délicate, mais le vin étoit mixtionné, & je plaignis notre hôte, de s'être approviſionné chez un empoiſonneur, qu'en bonne police on auroit dû flétrir & envoyer aux galères. La ſouppe fut à peine mangée, que mon vieux Major ſe mit à nous citer M. de Luxembourg, la Bataille de Fleurus, & le Maréchal de Villars; ah! me dit tout bas mon voiſin, nous ſommes perdus, s'il entâme l'hiſtoire des vieilles guerres & des vieilles perruques. En effet, il interrompit la narration. Vainement le conteur voulut reprendre ſon récit, un autre lui coupa la parole, & je vis que nos jeunes gens s'étoient donné le mot, pour empêcher qu'on leur répétât ce qu'ils avoient déja entendus cent fois. Je leur en ſus bon gré, aimant autant qu'un

qu'un autre à ne pas m'ennuyer. La conversation commença par des plaintes sur la lenteur avec laquelle on avançoit les gens de mérite, sur la modicité des graces, sur l'ingratitude, sur le peu de capacité de ceux à qui on confioit le commandement, & il sembloit que chacun de nos interlocuteurs fut seul le plus habile Général de l'Europe. On se jetta ensuite sur les Procès & nous n'en sortîmes plus. J'étois le plus au fait du sujet de la conversation, & je parlai le moins. Sitôt même que je voulois prendre la parole, on me faisoit taire par un ton supérieur, & je vis toutes les usurpations que l'ignorance est dans l'usage de faire sur le savoir. Quoi! disois je en moi-même, un homme a passé sa vie à s'instruire sur une matière, & il est sans cesse contrarié par l'opinion d'un novice. Une lecture continue & réfléchie, n'empêche jamais d'être contredit par ceux qui souvent ne savent ni lire ni écrire. Il faut que les hommes ayent un fonds intarissable de bonne opinion d'eux-mêmes, & qu'ils croient que celui qui parle le plus & le plus haut, doit être le plus

docte. Après cette réflexion je pris le parti du silence absolu, & je digérai intérieurement toutes les inepties qu'ils voulurent debiter sur une matière dont ils ne connoissoient pas les premiers élémens. Celui qui crioit le plus fort étoit un Gentilhomme de Campagne, qui avoit fait un cours de procédures à ses dépens en plaidant contre ses voisins. Il s'érigeoit en censeur des ordonnances, en réformateur des loix, & il vouloit nous donner un Code de sa façon. Il déclamoit, sur-tout contre les Magistrats, qu'il accusoit de n'aimer ni leur cabinet ni leur métier, & à qui il reprochoit d'en ignorer les premiers principes. Tous ceux que je connois, disoit-il, ne s'occupent que de filles ou de chevaux, & si vous leur parlez d'une affaire importante, ils vous tourneront brusquement le dos, dès qu'ils verront paroître un Garde chasse ou un Maquignon. Je l'ai éprouvé comme vous, reprit un autre, & c'est pour obvier à cet abus que j'ai imaginé un système. Je voudrois qu'on imprimât les ordonnances & les coutumes sur du beau velin, & qu'on les colât ensuite sur la

croupe des chevaux. Nos jeunes Sénateurs en allant au marché, les verroient néceſſairement. Des caractères liſibles leur frapperoient la vue, en ſe trouvant placés ſur un pupitre où ils paſſent volontiers la main, & par ce moyen, celui qui auroit careſſé le plus de chevaux, en auroit appris davantage.

Cette plaiſanterie excita de grands éclats. Chacun ſe mit à ſon aiſe, & la ſoirée ſe paſſa à fronder les loix & ſes interprêtes. Je fis des efforts pour venger la Magiſtrature & les Sénateurs reſpectables qui en font l'ornement; on me fit taire militairement, & je me retirai peu ſatisfait de voir combien les gens de différens états ſe méſeſtiment entr'eux.

Peu de temps après, un homme de robe voulut auſſi me donner à ſouper, & je trouvai chez lui nombre de ſes confrères qu'il avoit raſſemblé. Je m'applaudiſſois de me trouver avec des gens-inſtruits, qui pourroient me communiquer leurs lumières, & qui ne s'entretiendroient que de matières de ma compétence, mais mes eſpérances furent bientôt évanouies. La converſation

ne roula que ſur les chiens, les chevaux, le théatre, les filles, & les ajuſtemens nouveaux.

Je mis ſur le tampis une queſtion de Droit, alors controverſée, & l'on me rit au nez. L'un me dit qu'il avoit acheté douze louis un chien, qui étoit un excellent rapporteur. L'autre me conta qu'il étoit malheureux en chevaux, & qu'il avoit été forcé d'en changer huit fois depuis un an. Un troiſième m'aſſura qu'il étoit connoiſſeur, & qu'il ſe feroit un plaiſir de m'appareiller. Un autre ſoutint qu'on auroit dû, pour l'inſtruction de la jeuneſſe, placer les écoles de droit au haut du Cours, parce qu'on auroit eu occaſion de s'égayer & d'acquerir des connoiſſances en y allant à cheval avec exactitude. Un des plus jeunes aſſura que l'exercice du cheval étoit néceſſaire à la ſanté, & que l'expérience ſuffiſoit pour former les Magiſtrats, auxquels l'étude d'un fatras de loix, étoit inutile. Ce perſiflage penſa me ſuffoquer, & je me retirai en gémiſſant de voir que le plus beau des Etats fut ſi peu reſpecté, par ceux qui en étoient revêtus. Le peu de conſidé-

ration qu'ils témoignent pour eux-mêmes, semble être un titre pour dispenser les autres de leur en marquer davantage. Juger les plus grands intérêts, réformer les abus, me paroissent les fonctions les plus honorables de la société ; falloit-il acquérir le droit, de les exercer, à prix d'argent, & non pas au prix du mérite & du savoir.

Les différentes connoissances que j'avois acquises, me procurèrent celle d'un riche Financier, dont la maison étoit abondante & fréquentée. Il m'invita à l'aller voir, & ses manières aisées m'y déterminèrent aisément.

Je me rendis chez lui à l'heure du dîner; j'y trouvai très-bonne compagnie, entr'autres nombre de ses confrères, qui par leur politesse & leur éducation détruisirent radicalement chez moi le préjugé qu'on m'avoit inspiré contre ces Messieurs. Je vis clairement que ceux qui les ridiculisoient, n'avoient appris à les connoître que dans de vieux livres, & qu'on jugeoit très-mal des gens d'aujourd'hui par ceux d'autre fois. Nés, pour la plupart dans le sein de l'opulence, ils ont reçu de bons

principes, & ſe ſont mis à portée de vivre dans le grand monde, dont ils ſe ſont rapproché par des alliances. J'en vis quelqu'uns dont l'eſprit s'étoit converti en or, & dont le bon ſens étoit en raiſon de la vaiſſelle ſolide, ſur laquelle on nous ſervit.

Le repas fut délicat & agréable. J'y comptai onze Chevaliers de St. Louis, beaux dîneurs, au moyen de quoi je ne doutai pas qu'on ne s'entretint de guerre ou de finance; mais la converſation prit bientôt une autre tournure.

Quelqu'un cita une brochure nouvelle qui venoit de paroître, & l'on ſe mit à diſſerter ſur l'eſprit & ſur le danger d'en abuſer.

Le maître de la maiſon fit une diſſertation polie ſur les critiques, & ſur la manie d'attaquer les perſonnes ou les Etats. Un petit Abbé répliqua que les ſatyres amères étoient indécentes & puniſſables, mais il ajouta que dans un pays où il n'y avoit point de Cenſeur public pour les mœurs, il étoit bon que bien des gens fuſſent retenus par la crainte du qu'en dira t-on, qui ſouvent contient ceux que la loi ne retiendroit pas.

Un homme, disoit-il, est avare, brutal, débauché; une femme est coquette, acariâtre, médisante; la loi ne les punit pas, il n'y a donc que la publicité de leur défaut qui puisse les corriger. Un homme riche fait une action honteuse, un grand Seigneur a des inclinations basses, ils en rougissent secrettement, mais ils s'enhardisent par l'espérance qu'on ignorera leur foiblesse. S'il craignent qu'elle éclate publiquement, ils deviendront plus circonspects & insensibles au mal en lui-même; ils ne le feront pas au cri public qui les notte. C'est un correctif pour leur amour-propre. Un homme en place fait une injustice; si on l'ensevelit dans le secret, il en fera mille; mais s'il craint que sa réputation en souffre, il s'observera davantage. Bien des gens ne sont vertueux que par orgueil, & la crainte d'un couplet a servi souvent d'aiguillon pour empêcher des héros, des courtisans & des Juges de mal faire. Une satyre est condamnable; elle le devient doublement quand elle est platte, ainsi l'on n'en doit pas faire; mais la crainte d'une taillerie fine, est souvent un véhi-

cule pour renfermer les vicieux dans les bornes du devoir. Les gens de bien craignent peu la ſatyre. Ce n'eſt pas eux communément qu'elle attaque. Ils ſe mettent en évidence, & veulent bien que toutes leurs actions ſoient connues ; mais qui ſont ceux qui lui font la guerre & qui inſiſtent pour qu'on la pulvériſe ; ce ſont ces ames baſſes qui ont intérêt de la redouter; ce ſont ces hommes dangereux, qui, par des menées ſourdes & obſcures, accablent la veuve & l'orphelin ; ce ſont ces hypocrites, qui, ſous un dehors impoſant ſont les fléaux de la ſociété ; ce ſont ces fourbes à qui il importe de n'être pas connus. Que ces monſtres ne ſe plaignent pas de ceux qui les parodient ; qu'ils ſe plaignent d'eux-mêmes, qu'ils ſe réforment, & qu'ils ne faſſent que des choſes dont ils veuillent bien qu'on ſoit informé. Une critique badine, ne fait point éclore des vertus, mais elle a ſouvent empêché le vice de triompher, de ſe montrer à viſage découvert, & de ſe permettre des excès auxquels on ſe ſeroit livré, ſans la crainte de les voir publiées & ſifflées.

Je conçois, dit la maîtreſſe de la

maiſon, qu'on brocarde un audacieux qui ſe chamare de ridicule, & qui affronte impudemment l'honnêteté publique, mais je trouve qu'il y a de l'injuſtice à rendre un mari garant des déſordres de ſa femme, & en faire l'objet de la dériſion publique, pour des ſottiſes auxquelles il n'a aucune part. S'il les diſſimule on le montre à un doigt, s'il éclate on le montre à deux; ainſi, je ne vois que des raiſons de le plaindre. Ces obſervations nous parurent avoir quelque choſe de ſpécieux & même de vrai; cependant un homme à la mode les combattit de tout ſon pouvoir. On l'accabla par le poids des argumens; mais la folie, l'ignorance, l'entêtement & la bêtiſe reviennent perpétuellement ſur le coup. On le confondit ſans le convaincre, & ſur les ſix heures chacun ſe retira, en faiſant beaucoup de complimens ſur la bonne réception que nous avions éprouvée, car on honore ici un homme en proportion de ce qu'il conſume & fait conſumer plus de denrées. Je me trouvai invité, quelques jours après, à aller paſſer la journée dans une maiſon de campagne à deux lieues de Paris;

je m'y rendis avec deux Dames qui ſe chargèrent du ſoin de m'y conduire. Le ſéjour me parut riant, & la compagnie bien choiſie. Elle étoit compoſée de ſix femmes, & je préſumai que nous ſerions occupés d'amuſantes bagatelles, mais je fus agréablement détrompé. La maîtreſſe de la maiſon étoit une femme d'eſprit, attachée à la lecture, & qui ne connoiſſoit de cartes, que celles de géographie. Ses amies étoient dans le même goût, & leur ſociété compoſoit une eſpèce de *Muſæum*, où l'on traitoit de toutes ſortes de matières.

Dès la ſoupe, la converſation prit une tournure érudite, & elle ſe ſoutint dans le même goût pendant tout le repas : l'on paſſa en revue toutes les tragédies & les comédies, qui avoient parues pendant le cours de l'année, & l'on en fit comparaiſon avec les anciennes, auxquelles on attribua la ſupériorité. L'on cita enſuite toutes les brochures qu'on traita comme des enfans de la frivolité, mais dont cependant on excuſa l'exiſtence, ſur le fondement qu'elles ſont à la portée de beaucoup de gens, & qu'il y a à Paris nombre de femmes

& de petits-maîtres, qui n'ont ni la force, ni le courage de lire des ouvrages plus relevés.

L'on en vint aux livres d'un genre sérieux, & l'on en analysa plusieurs qui faisoient honneur à leur siècle. On convint que malgré la futilité du goût, on n'avoit jamais tant écrit sur des matières sérieuses, telles que le Commerce, les Finances, les Manufactures, les Arts, la Guerre & l'Agriculture. Une femme prétendit que l'esprit y gagnoit plus que l'Etat, & que nous avions plus perdu en papier que nous n'avions profité en bled; elle soutint que la nouvelle théorie ne devoit pas détruire l'ancienne pratique, & que c'étoit une bizarrerie que de vouloir nous rendre tous Agriculteurs comme les Patriarches. Cette controverse en entraîna successivement beaucoup d'autres qui se soutinrent avec esprit.

Une femme passablement instruite, mais qui avoit de l'aigreur, fit une sortie sur la multiplicité des livres. Il y a, dit-elle, des réglemens admirables pour la librairie. On a établi un nombre infini de censeurs, qui doivent empêcher,

comme des commis, l'introduction de la contrebande littéraire ; cependant, les Libraires n'ont jamais été plus adroits, plus infidèles, & jamais on n'a été innondé de tant de productions inutiles, ennuyeuſes & même dangereuſes. La ſaine politique n'exige-t elle pas qu'on n'imprime que des choſes utiles & agréables ?

Je convins de la juſteſſe de ſon ſyſtême, mais lui dis-je, il eſt des eſprits à tout prix, il faut des ouvrages de même. Ce qui vous plaît, ce qui vous amuſe aſſoupiroit bien des gens, & réciproquement ce qui leur plaît deviendroit pour vous un tourment. Les livres bleus que vous dédaignez, les noëls, les contes d'enfans, les facéties ſe vendent plus promptement & en plus grande quantité que les meilleures productions de nos grands génies, & l'on trouve dans ce débit immenſe, un intérêt national qui eſt celui du Commerce. Nos inepties amuſent les habitans des colonies, & meublent les antichambres de tous les Seigneurs de l'Europe. Ce Commerce de miſère fait ſubſiſter une quantité innombrable d'ouvriers en tout genre, &

fait entrer annuellement dans le Royaume des ſommes incroyables. Il y a tel livre qui a fait ſortir plus d'un million de la France, parce qu'il n'y avoit pas été imprimé. On l'achette plus tard, on le paie plus cher, & l'étranger en profite.

Mais un intérêt particulier ſe joint ſouvent à l'intérêt général, c'eſt celui d'un Auteur qui conſacre ſes veilles pour entrer dans la carrière du bel eſprit. On déſire encourager les premiers eſſais, & l'engager à mériter des diſtinctions. Il eſt ſouvent dans la miſère, & ſoupire après l'impreſſion de ſon livre pour payer ſa dépenſe, & ſe donner l'exigu néceſſaire. Si vous lui dites que ſon ouvrage n'eſt ni utile ni agréable, 1.° Il vous regarde comme un homme de mauvais goût, de mauvaiſe humeur, & par amour propre ne vous croit pas. 2.° Il vous répond qu'il lui eſt utile & agréable de couvrir ſa nature qui tranſpire de tous les côtés. En effet, vous le regardez & vous n'appercevez que des loques & des échantillons de ſa peau. Alors, la pitié vous gagne, & vous lui lâchez à regret une autoriſation, en diſant que ſi

le public eſt deſtiné à voir une mauvaiſe piéce, il vaut encore mieux que ce ſoit ſon livre que les parties ſcandaleuſes de ſon humanité, parce que le premier ne ſera vu que volontairement par ceux qui ſeront aſſez ſimple pour l'acheter, au lieu que les autres bleſſeront forcement les yeux de tous ceux qui le rencontreront à l'Egliſe ou dans les rues.

Cette diſſertation en entraîna d'autres, & nous tombâmes ſur la conſolation qu'il y avoit à ſavoir faire un emploi utile de ſon temps. On décida que la lecture étoit un moyen de ſe trouver ſeul en bonne compagnie, & qu'elle offroit une délectation à l'eſprit, & un préſervatif contre l'ennui. La maîtreſſe de la maiſon cita à ce propos une femme de ſa connoiſſance qui avoit 70 ans, & elle ſoutint qu'elle n'en avoit pas réellement vécu deux. Voici ſa ſupputation. Je lui retranche, dit-elle, les années de ſon enfance où elle n'a penſé à rien. Depuis l'âge de dix ans, elle en a vu écouler ſoixante, dont elle en a paſſé au moins vingt dans ſon lit ſaine ou malade. Elle a toujours été laide, & ce temps qui n'eſt pas perdu pour

tout le monde, a été en pure perte pour elle. Des quarante ans reſtant, elle en a été un quart à ſa toilette, où elle paſſoit quatre heures tous les matins. Le jeu lui a dérobé quatre heures habituellement les après-midi, ainſi c'eſt encore dix années au moins de retranchées.

Sur les vingt ans qui reſte, défalquez quatre heures par jour pour la table, le temps des viſites à rendre & à recevoir, celui des ſpectacles, des voyages, des devoirs, & vous verrez que le cours utiles de ſa vie ne ſe monte pas à deux années continues, pendant leſquelles elle ait nourri ſon eſprit, auſſi a-t-elle la tête auſſi vuide qu'à quinze ans, auſſi périt-elle d'ennui de ſe trouver abandonnée à elle même.

Cette démonſtration nous frappa, & nous fîmes des vœux pour que toutes les femmes puſſent en ſentir la juſteſſe. Lorſque le ſoupé fut fini, nous nous ſéparâmes avec regret, & je revins en m'applaudiſſant d'avoir trouvé des femmes dont la converſation étoit plus inſtructive que celle de bien des hommes. Je fus encore au bout de quelque temps paſſer la ſoirée chez un Négociant, &

l'on n'y parla que de Religion. Un Marchand qui avoit été long-temps Marguiller de ſa Paroiſſe, ſe mit en colère contre tous les Poëtes, & vouloit abſolument que ſans miſéricorde on les jetta au feu. Nous ne connoiſſons, dit-il, qu'un Dieu, & nous ne devons célébrer qu'un Dieu qui renferme en lui ſeul tous les attributs de la perfection. La fable eſt l'ame de nos ſpectacles, & elle ne ſert qu'à pervertir les eſprits dès la plus tendre jeuneſſe. Jupiter eſt un débauché, Venus une gourgandine, & ſon fils un franc libertin. Apollon, Mercure, & tous les autres ne valent pas mieux. Pourquoi les tirer de l'enfer où ils brûlent depuis long-temps, pour leur rendre des hommages ſur nos théatres. On les encenſe, on les invoque, on leur dreſſe des Autels, on leur ſuppoſe des Temples & des Prêtres; cependant, ce ne ſont dans la vérité que des infâmes, livrés à des ſupplices éternels. Il faudroit donc avec emphaſe en donner de l'éloignement & de l'horreur aux jeunes gens qui ſe farciſſent la tête de ces fictions, qui s'enivrent en les admirant, & font en conſéquence des productions licentieuſes.

Nous lui repréſentâmes que ces phantômes étoient vieux, qu'ils étoient devenus ſans conſéquence, qu'ils faiſoient ſimplement des objets d'amuſement pour l'eſprit, ſans ſe faire une route juſqu'au cœur ; & que la vérité triompheroit toujours des preſtiges de la mithologie qu'on ne prenoit que pour ce qu'elle valoit, mais il perſiſta obſtinément à vouloir réformer les ſpectacles ; il ſoutint que pour les rendre utiles, il falloit ſans ceſſe oppoſer les vertus morales aux vices, & les vertus Chrétiennes aux ſept péchés mortels. Il vanta le temps où l'on jouoit les myſtères & la vie de la plupart des Saints. Nous lui repréſentâmes que ces ſpectacles ſeroient peu amuſans & peu fréquentés par nos mondains. Il ſoutint qu'en revanche tous les gens timorés y aſſiſteroient. L'on diſputa longtemps, & chacun ſuivant l'uſage demeura dans ſon opinion. Ces différentes aſſemblées me donnèrent lieu de penſer que je n'avois encore trouvé perſonne aſſez occupé de ſon métier pour s'en entretenir, ſi ce n'étoit des vieillards à qui l'habitude tenoit lieu de nature : j'en tirai la conſéquence que dans ce

pays, avoir un Etat, une Charge, une Dignité, c'eſt l'eſprit; mais en remplir les fonctions indifféremment, & ne pas vouloir paroître ce que l'on eſt, c'eſt la choſe.

CHAPITRE XVI.

L'eſprit humain voyage perpétuellement de ſurpriſe en ſurpriſe.

L'Inſpection des affaires de l'étude de Perthon, me fit connoître de plus en plus l'imperfection de la juriſprudence Françoiſe, & l'adreſſe intéreſſée des Officiers de la Maiſon de Thémis. Je vis que les Coutumes, les Ordonnances, les Auteurs, les Opinions s'oppoſoient les uns aux autres, & qu'on trouvoit à défendre la plus mauvaiſe comme la meilleure cauſe. La diverſité des autorités livre les eſprits à une incertitude perpétuelle, & l'on emploie tous les moyens imaginables parce qu'ils font fortune en proportion du plus ou moins de juſteſſe & de connoiſſances qu'ont ceux à qui on les propoſe. Ces idées

ſe fortifièrent en moi, à l'occaſion d'un événement qui ſe paſſa ſous mes yeux.

Perthon avoit dans ſon étude, à titre de petit clerc, un jeune homme d'environ 16 ans, nommé Clerville. Sa figure étoit jolie, & il annonçoit de l'eſprit. Mais ſon éducation avoit été tout-à-fait négligée, & ſes parens le laiſſoient preſque manquer du néceſſaire. Il étoit livré au bas emploie de l'étude, & ſes camarades le traitoient avec une eſpéce de mépris. J'avois conçu quelqu'amitié pour lui, & je l'aſſiſtois même pour lui fournir ſes beſoins les plus preſſans. On vint le chercher un jour, & nous fûmes deux jours ſans le revoir. Au bout de ce temps, il reparut dans l'étude & vint nous annoncer qu'il étoit en droit de ſe venger des dédains qu'on lui avoit témoignez. Il nous apprit qu'il s'appelloit depuis la veille, le Marquis de Rogicourt, & qu'il étoit appellé à recueillir une fortune des plus conſidérables. Ce phénomene nous ſurprit & nous lui en demandâmes l'explication. Le Comte de Rogicourt, nous dit-il, eſt mon père. Il m'a donné la naiſſance, mais ſes parens ſe ſont oppoſés aveu

force au mariage qu'il vouloit contracter avec ma mère. Il étoit jeune, & l'autorité de ſa famille l'a contraint à épouſer une fille de condition, dont il a eu deux garçons & une fille. Toute ſon affection ſe portoit vers ſes enfans qu'il élevoit en grands Seigneurs, tandis que je languiſſois dans l'oubli. Sa femme eſt heureuſement venue à mourir, & ma mère a cherché à reprendre ſes premiers droits ſur lui. Il eſt valétudinaire, & des émiſſaires intelligens lui ont inſpiré des ſcrupules qui l'ont agité. Il a voulu combattre, mais un Moine adroit & zélé a employé des armes qui l'ont terraſſé. Il a crû devoir faire un ſacrifice à la Religion, à la nature, en me rétabliſſant dans mes droits aliénés. Enfin, il a hier épouſé publiquement ma mère, il m'a reconnu, & je vous quitte ſans regret pour entrer dans les Mouſquetaires. Cette affaire nous parut étonnante. Nous cherchâmes à l'approfondir, & nous apprîmes en effet, que le marquis de Rogicourt s'étoit marié ouvertement avec la Duranval, dont les talens médiocres n'avoient brillés que foiblement ſur les

théatres de la Province & de la Capitale. Ce mariage donna matière à nos réflexions. Nous ne concevions pas qu'un homme avec de la naiſſance, du bien, de l'eſprit & du mérite, forma des attachemens ſi bas, quand il pouvoit choiſir entre des perſonnes dignes des hommages d'un galand homme. Perthon prétendoit que la publicité ſervoit de ragoût pour bien des gens, & qu'on ſe faiſoit un point d'honneur de l'emporter ſur une foule de concurrens qui n'en étoient pas moins favoriſés ſecrétement par amour ou par argent. Supprimez, diſoit-il, ce fard impoſteur, ces habits magnifiques, ces tons bizarres, ces regards étudiés, & l'affectation des manières, vous ne trouverez plus que des beautés du commun, & qui ſe reſſentent toujours, quelqu'effort qu'on faſſe, de la négligence primitive qu'on a eue pour leur éducation.

Je convins du fonds, mais j'invoquai l'expérience qui nous apprend que dans tous les temps le théatre a été le canton de réſerve où l'amour a tendu ſes filets avec le plus de ſuccès. Je lui citai les courtiſannes Grecques &

Romaines, dont la dépravation de mœurs avoit fait la célébrité & la fortune. Enfin, lui dis-je, n'en accuſons que la nature & notre propre foibleſſe. Ces ſortes de femmes ne ſe montrent que du beau côté. Elles déclament, chantent, ou danſent avec des agrémens propres à charmer les yeux & à chatouiller les oreilles. Or, dès qu'elles ſont maîtreſſes des portes, elles ſurprennent bientôt le cœur. Les applaudiſſemens publics favoriſent la prévention, le ſang bouillonne dans les veines, & autoriſé par l'exemple, on s'embarque inconſidérément ſur un mer où les naufrages ſont fréquens. L'on n'a pour guides que ſes ſens, & ils nous maîtriſent, ſi l'on n'emploie l'adreſſe d'Ulyſſe, pour ſe ſouſtraire à leur empire.

Je conçois, reprit Perthon, qu'on s'embarque avec ces ſirenes, qui s'érigent bientôt en vautours affamés, mais qu'on les épouſe, & que des gens timorés vous en faſſent la loi, c'eſt ce que je ne puis comprendre. L'on a défendu les mariages clandeſtins, parce qu'ils reſſentent la honte du concubinage, & l'on permet à un homme diſtingué d'é-

pouſer publiquement une vile créature avec qui il a vécu dans une débauche ouverte, & dont il a eu nombre d'enfans ; n'eſt-ce pas plutôt faire naître que faire ceſſer le ſcandale. La Nobleſſe ſe dénature & s'abâtardit. Une famille diſtinguée eſt humiliée de ſe voir mêlangée avec des gens du plus bas état. Les enfans même rougiſſent d'entendre nommer les parens de leur mère. Les frères, les ſœurs, les parens ſont déſeſpérés de voir qu'on communique leur nom à des êtres conçus dans le crime & l'opprobre. Ils ſont alarmés de ſe voir ſuſciter de pareils héritiers. Quoi, parce qu'un homme eſt majeur, doit-il impunément déshonorer ſon nom & ſa famille ; & s'il n'a pas d'ame, doit-il faire partager aux autres ſa propre honte ? pour moi, ajouta-t-il, je mettrois un frein à ce déſordre, & j'ordonnerois que dans les alliances inégales, les enfans ſuivroient la condition de l'état le plus abject. Une fille noble épouſe un roturier, & ſes enfans n'ont que l'état de leur père, de même lorſqu'un Seigneur épouſe ſans le concours de ſa famille, une Comédienne, une Courtiſanne, j'or-

donnerois que les enfans nés avant ou depuis le mariage, n'auroient que l'état de leur mère. Ce ſeroit alors un mur de ſéparation. Ils reſteroient roturiers, & cette tache les empêcheroit à perpétuité, d'être confondus avec le reſte de leur famille. Ils porteroient la peine de la faute de leur père, & la nobleſſe ſe maintiendroit avec plus de pureté. Les enfans du crime n'uſurperoient pas des reſpects réſervés à la vertu & à la ſplendeur d'un nom ſans tache. Ces raiſons me parurent ſans réplique, & je formai ſur cette matière le plan d'une Ordonnance de réformation, dont l'exécution ſeroit auſſi utile qu'honorable à l'état.

Le jeune Rogicourt revint quelques jours après, pour nous étaler la ſomptuoſité de ſes ajuſtemens. Il s'applaudiſſoit d'avoir quitté la plume pour le plumet, & copioit déja les grands airs qu'il voyoit prendre à ſa mère.

Il nous apprit que Perthon étoit myſtérieuſement amoureux d'une Limonadière qui venoit fréquemment dans ſon étude, & que c'étoit lui qui étoit chargé de porter les lettres de leur correſpondance; cette indiſcrétion nous cauſa

ſa le plus grand plaiſir. Nous mîmes ſa femme dans la confidence, & il fut réſolu de s'en amuſer lorſqu'on en trouveroit l'occaſion.

Elle ſe préſenta bientôt. Le Procureur chargea en ſecret le clerc, ſucceſſeur de Rogicourt, de porter un billet à ſa dulcinée. Nous nous en apperçûmes, & nous conſpirâmes pour lui enlever cet amoureux poulet. Deux ou trois égrillards amuſèrent le marmot, & firent ſi bien qu'ils tirèrent adroitement la lettre de ſa poche ſans qu'il s'en apperçût.

Nous en fîmes l'ouverture: & après nous en être amuſés, j'en tirai une copie pour la faire voir à Mde. Perthon. Elle étoit conçue en ces termes.

» Vous fourniſſez toujours à mon amour » des exceptions dans leſquelles je vous » ſoutiens non recevable. Vos défenſes » doivent être épuiſées, & il eſt temps » d'en venir aux concluſions. Je compte » vous aller voir ce ſoir, & obtenir au » moins une proviſion de douze baiſers. » Si vous ne faites pas droit ſur ma requê- » te, je prendrai un appointement à met- » tre. Si vous aimez mieux un appointe- » ment en droit, je vous en laiſſe le choix,

» mais nous ferions mieux d'abreger &
» d'éviter les frais. Je ſuis piqué au jeu,
» & je veux vous faire condamner à la
» reſtitution de mon cœur, ſi mieux n'ai-
» mez en faire une compenſation de liqui-
» de à liquide avec le vôtre. Ne me don-
» nez point d'audience dans votre bouti-
» que, je n'y vois que de l'eau toute
» claire, mais plaidons à huit clos. Par
» tendreſſe & par reconnoiſſance, déli-
» vrez-moi un obligeant exécutoire, &
» vous ferez bien.

Cette déclaration nous parut accommodée au ſujet, & fournit à nos ménus plaiſirs, mais nous réſolûmes de nous taire & de ne point troubler Perthon dans ſes amours, afin que cette diſtraction nous donnât de la tranquillité dans les nôtres. Sa femme vécut avec lui à l'ordinaire, & le petit clerc ne ſe vanta pas d'avoir perdu la lettre.

Au bout d'un mois, Rogicourt revint nous voir en grand deuil & en pleureuſes. Il nous appris que ſon père étoit mort, & qu'il lui laiſſoit des biens conſidérables, mais que ſon droit d'aineſſe lui étoit conteſté par les enfans du premier mariage. La mère de ces enfans

étoit d'une naiſſance illuſtre, & elle tenoit à une famille puiſſante qui ne pouvoit pas digérer que le fils d'une femme diſſolue, vint partager le nom & enlever les biens de pluſieurs enfans nés ſous la foi publique d'un mariage ſortable. Ces diverſes prétentions engagèrent un Procès des plus conſidérables, dont on attend la déciſion avec impatience, & dans les émolumens duquel Perthon eſpère trouver de quoi faire des galanteries à ſa Limonadière.

Rogicourt ſuit cette affaire avec chaleur, & il a livré toute ſa confiance au maître clerc du ſon Procureur, qui n'eſt rien moins que Juriſconſulte. Je lui repréſentai en vain que ce Praticien n'avoit aucune teinture du droit, mais il me répliqua que c'étoit un homme d'eſprit, & qu'avec un pareil avantage, l'on étoit propre à tout, & qu'on pouvoit tout entreprendre. Cette opinion, qui eſt une ſource d'erreurs, eſt aſſez généralement adoptée, mais tous ceux qui la ſoutiennent ſe trouveroient fort à plaindre, ſi on les embarquoit ſur un vaiſſeau, & qu'on en donnât la conduite à Meſſieurs V.. ou d'A... Il

conviendroient alors que l'eſprit ſans ſavoir & ſans expérience, n'eſt pas ſuffiſant pour garantir des écueils.

CHAPITRE XVII.

Le Diable qui ne dort jamais, me réveille par un coup de foudre.

NOus paſſions, M. Perthon & moi, des jours délicieux dans le ſein de la volupté. Elle s'enfiloit d'or & de ſoie. Le myſtère voiloit notre bonheur, & plus nous vivions enſemble, plus nous nous attachions l'un à l'autre. Mais la félicité n'eſt qu'une ombre paſſagére; un démon jaloux de notre tranquillité, arma ſes couleuvres, & vint nous perſécuter de la manière la plus cruelle.

Nous étions dans les jours gras, & M. Perthon étoit allé les paſſer à quelques lieues de Paris, où il étoit appellé par la direction d'un inventaire. Son retour étoit fixé au Mercredi des Cendres, & nous crûmes devoir mettre à profit les momens de ſon abſcence. Nous ſoupâmes le Mardi Gras en partie quar-

ré avec Madame Bazard & du Jardel. On s'égaya ſur le compte des pauvres maris, & l'on vanta l'eſprit des femmes qui leur conſervant le fonds, accordoient le revenu à des ſubſtituts de leur goût. Nous allâmes paſſer le reſte de la nuit au bal, & ſur les ſix heures du matin, nous rentrâmes à la maiſon. Il y avoit long-temps que nous nous trouvions bien d'être enſemble, Madame Perthon & moi, pour avoir envie de nous gicotter. Je lui perſuadai que j'avois les jambes trop fatiguées pour aller chercher ma chambre au troiſième, & elle me permit de reſter au premier.

L'amour & Morphée vinrent ſucceſſivement nous combler de leurs faveurs, & nous étions enſevelis dans les bras du dernier, lorſqu'un coup imprévu vint nous tirer de notre ſécurité, & mettre des bornes à notre harmonie.

M. Perthon étoit Procureur dans une inſtance qu'il avoit priſe en communication; & que depuis un temps infini il différoit de remettre. On lui avoit fait nombre de ſommations inutiles, & ſes adverſaires jettoient les hauts cris. Le dernier délai qu'il avoit obtenu,

expiroit à la fin du Carnaval, & devant revenir le lendemain, il avoit emporté avec lui la clef de ſon cabinet où le Procès étoit renfermé.

Sur les dix heures du matin, un Huiſſier entra fiérement dans l'étude, & demanda où étoit le Procureur. Les clercs n'héſitèrent pas à dire qu'il étoit abſent, mais qu'il ſeroit bientôt de retour. Ils aſſaiſonnèrent cette réponſe de quelques plaiſanteries. L'Huiſſier plus animé, déclara hautement qu'il vouloit lui parler, & qu'il étoit porteur d'une contrainte à exercer contre lui. Cherchez-le donc, lui dit le maître clerc, il n'eſt ni dans nos poches ni dans nos doſſiers. L'Huiſſier ſortit avec deux records de très-mauvaiſe mine, & voulant faire une perquiſition, ils vinrent d'abord à la chambre du Procureur, où je repréſentois à ſa place. Ils voulurent ouvrir la porte, & trouvant de la réſiſtance, ils y donnèrent un ſi grand ébranlement, qu'ils firent tomber le vérouil qui n'étoit pas aſſez ſolidement attaché; alors ils entrèrent triomphans, & s'approchèrent du lit où ils me trouvèrent à mon ſéant, me frottant les yeux, & cher-

chant à me remettre du coup qui m'avoit étourdi. Ils m'environnèrent & me dirent qu'ils venoient m'arrêter. La crainte & la surprise me glacèrent les sens. La circonstance, en effet, n'étoit pas favorable. Mde. Perthon avoit enfoncé la tête dans le lit, & affublée de la couverture, elle partageoit sincérement ma peine & mon embarras. Je demandai de quoi il s'agissoit, & l'on me répondit qu'on vouloit par cette extrêmité, forcer mon obstination à remettre un procès que je n'avois jamais voulu rendre. Mon trouble ne fit qu'augmenter. Je n'avois pas la clef du cabinet, & je ne pouvois pas dire que je n'étois point le Procureur, puisqu'on me trouvoit à sa place & dans ses fonctions. Je voulus parlementer, faire des promesses, j'offris même de l'argent, mais mon suppôt de satan étoit toujours inexorable. Ce débat excita de la rumeur, & attira bientôt dans la chambre les clercs, le laquais, la cuisinière, & ceux qui se trouvoient dans l'étude. Tout le monde devint témoin oculaire d'un fait dont on n'avoit fait que se douter jusqu'alors. L'entrevue excita des brocards, des

éclats de rire, mais perſonne n'oſa dire que mon rôle n'étoit que précaire, & que j'occupois pour un autre qui ne m'avoit pas donné de miſſion. L'Huiſſier & ſes adhérens fortifiés dans leur erreur par mon ſilence, me tiraillèrent & me firent ſortir du lit où ma compagne ſe tenoit blottie. Je me revêtis d'une robe de chambre du Procureur qui étoit près de moi ſur un ſiége, & couvert de cet ornement, je me ſentis plus d'éloquence; mais elle fut vaine, on s'opiniâtra à vouloir m'emmener, & je me déterminai à chercher dans ma force les reſſources qui échappoient à ma rhétorique. L'Huiſſier me tenoit par un bras, & par une ſecouſſe violente dont il fut renverſé, je me débarraſſai de lui. Je culbutai auſſi un des records, & paſſant ſur le corps du troiſième, qui m'arracha ma robe de chambre par une des manilles, je gagnai l'eſcalier nud en chemiſe, & me refugiai dans le grenier, d'où montant ſur le toît d'une maiſon voiſine, je retombai dans un gouttière qui me conduiſit à un grenier à foin. Je m'y renfermai ſoigneuſement, & me fit un rempart des bottes que je trouvai pour ma

garantir du froid qui m'avoit assailli. La cohorte avoit voulu me suivre, mais étourdie de la huée des gens de la maison, mes gens s'étoient retirés, n'emportant avec eux que de la honte & de l'humeur. Je restai tapi dans mon asyle, & la fatigue m'invita à y dormir, mais je n'y fis que des rêves effrayans. Sur les quatre heures je me levai doucement, & reprenant la route que j'avois suivie, je rentrai dans la maison. Madame Perthon avoit envoyé ses domestiques à la découverte, & son laquais étoit dans ma chambre, où il y avoit rapporté mes ajustemens. Je les repris & retournai la joindre confus de l'avanie que je lui avois involontairement causée. Nous étions encore à concerter les mesures que nous avions à prendre, lorsque son mari arriva, & la combla de caresses. Elle prit le parti de lui faire bon accueil, & la soirée se passa sans que qui que ce soit s'avisa de lui faire part de la scène scandaleuse qui s'étoit passée dans la journée. Nous nous retirâmes paisiblement, mais j'étois intérieurement agité de cent mouvemens divers, & j'avois de justes pressentimens.

L'Huiſſier étoit outré de dépit & il avoit fait, dans ſa fureur, un procès verbal de rébellion à Juſtice, où il dépeignoit Monſieur Perthon comme un homme violent, brutal & peu reſpectueux pour les oracles de Thémis. Sur ce procès verbal on avoit obtenu un décret, & le lendemain la maiſon ſe trouva inveſtie par des ſatellites. L'Huiſſier à leur tête entra avec éclat chez le Procureur qui écrivoit pacifiquement dans ſon étude, & pour qu'il n'échappât pas, on le traita ſans aucun ménagement. On lui reprocha ſa révolte, & le pauvre Perthon ne concevoit rien à tout ce qu'on vouloit lui dire. On lui ſoutenoit qu'on l'avoit vu la veille dans ſon lit, & qu'il s'étoit émancipé en paroles & en actions. Il proteſtoit qu'il n'étoit pas à Paris, qu'il n'avoit vu perſonne, & il retraçoit la ſcene de Sozie. Sa femme & les aſſiſtans n'oſoient parler pour débrouiller le myſtère. Perthon juroit, pleuroit & ſe donnoit au diable pour prouver l'alibi. Enfin, après avoir inutilement bataillé, on le fit monter dans un carroſſe de place, & on le conduiſit en priſon.

Dès qu'il y fut arrivé, il se livra à des réflexions, & il apprit qu'on le détenoit pour une rebellion commise par lui dans sa maison le Mardi gras. Il mit en mouvement tous les Officiers qui avoient été avec lui à la campagne. Il produisit les actes qu'il avoit signés à six lieues de Paris. D'un autre côté il voyoit un procès verbal, qui attestoit qu'on l'avoit trouvé dans son lit auprès de sa femme. Ces faits contradictoires lui dérangeoient la cervelle. Il fit venir ses Clercs & ses Domestiques pour les interroger l'un après l'autre. Enfin, il découvrit le mot de l'énigme, & il se livra à toute sa fureur.

Son premier soin fut d'instruire les Juges d'une erreur qui lui étoit doublement fatale. Les informations, les éclaircissemens tournèrent à son avantage, & au bout de deux jours, on le rèintégra poliment dans sa maison, à la charge de remetrre le procès dont il étoit rétentionnaire, & qui avoit été l'origine de nos maux communs.

Perthon, bien convaincu qu'on ne l'avoit pris au corps, que parce que sa femme l'avoit pris à la tête, rentra chez

lui, la rage dans le cœur. Il courut d'abord à l'appartement de la Dame, & la trouvant seule, il se jetta sur elle en lui prodiguant les épithètes les plus attroces. Ce début fut suivi d'un déluge de coups de pieds, de coups de poings & de soufflets. La femme se mit à pousser des hurlemens; toute la maison s'assembla, & le Procureur ne connoissant personne, apostrophoit indistinctement tout ce qui s'approchoit de lui. La servante frappée lui arracha sa perruque & le chargea de coups. La femme secondée, vint pour se venger se mettre de la partie. La bataille devint sanglante, & les cris se firent entendre de tous les côtés. Les Clercs tâchoient en vain de mettre le hola & de séparer les combattans. Ils n'en rembourserent que des éclabousfures. L'un crioit au feu, l'autre au voleur, le troisième au Commissaire. La populace s'ameuta à la porte & sur l'escalier. Enfin, aux ordres réitérées de Perthon, on alla chercher une Escouade & un Commissaire, dont l'air imposant fit cesser les coups, pour donner un libre cours aux reproches & aux plaintes.

J'avois prévu que ce tumulte auroit une

ſm diſgracieuſe, & pendant la bagarre, j'étois monté à ma chambre, où j'avois fait précipitamment un paquet de mes nippes. Mon bagage n'étoit pas conſidérable, ainſi je profitai du temps où l'on ne s'occupoit nullement de moi. J'envoyai chercher un fiacre, & je m'y emballai ſourdement avec ma malle & mes uſtenſiles néceſſaires, laiſſant aux autres le ſoin de débrouiller le cahos comme ils le jugeroient à propos. Je gémiſſois, cependant, de laiſſer le fidele objet de ma tendreſſe dans un ſi cruel embarras, ſans pouvoir le partager utilement.

Lorſque le premier feu fut appaiſé, Perthon rendit plainte contre ſa femme en adultère, & il me déſigna pour ſon complice. On fit entendre en dépoſition les Clercs, les Records & les Domeſtiques, qui ne laiſſèrent aucune équivoque ſur la vérité du délit.

Dès que Madame Perthon entendit le genre de l'accuſation, elle ſentit que ſa poſition étoit épineuſe; mais ſans perdre la tête, elle ſe gliſſa dans ſon cabinet, où elle ſe munit ſecrettement de ſes diamans & de ſon argent. Pro-

ſtant enſuite de l'application qu'on mettoit à verbaliſer, elle s'eſquiva doucement & gagna la porte de la rue, ſans qu'on s'apperçut de ſon évaſion.

Elle ſe rendit chez ſon père, qui étoit un riche Apothicaire, & elle ſema l'alarme dans la maiſon, en faiſant retentir l'air de ſes clameurs. Elle s'annonça comme la femme malheureuſe d'un mari jaloux & brutal. Ses plaies parloient en ſa faveur, & bientôt toute ſa famille & ſon quartier s'attendrirent ſur ſon ſort. Le Sr. Perthon fut dépeint comme un homme injuſte & attroce. On ne le cita que comme un monſtre.

Les parens irrités envoyèrent chercher un Commiſſaire, & ils rendirent, de leur côté, une plainte, dans laquelle on fit une peinture affreuſe de la perſonne & des mœurs de M. Perthon. L'on fit faire des rapports en chirurgie, pour conſtater la barbarie de ce Procureur inhumain. Deux jours, après ſa femme ſe retira dans un Couvent, & elle intenta une demande en ſéparation de corps & de biens.

A mon égard, je ne doutai pas que je ne duſſe être décrété ſur la plainte de

M. Perthon. Pour me ſouſtraire à ce malheur, je me revêtis d'un habillement d'Abbé, & j'allai loger dans une chambre garnie au Fauxbourg St. Marceau. Peu raſſuré encore par ces précautions, j'allai, ſous un nom emprunté, louer une place à la diligence de Lyon pour la huitaine. Je ſortis peu pendant le délai où je devois reſter à Paris, & au jour indiqué je me rendis de grand matin à la voiture où je devois occuper une place, ſans m'embaraſſer davantage de la tournure que l'hydre de la procèdure alloit prendre.

J'occupois une des portières de la voiture, & rien n'étoit ſi extraordinaire que l'aſſortiment qui s'y trouvoit raſſemblé. J'avois à côté de moi un gros Manufacturier curieux, ſourd & grand parleur. Il me faiſoit ſans ceſſe des queſtions, en me criant de toutes ſes forces dans les oreilles, & pour lui répondre, j'étois forcé de crier également dans les ſiennes. Il m'avoit tellement fatigué le timpant, qu'il m'auroit aſſurément rendu auſſi ſourd que lui, ſi le voyage avoit duré deux jours de plus.

Dans le fond derriere moi, étoient

un mari & une femme qui alloient prendre les eaux. La femme étoit ſeche, taciturne, & paroiſſoit de moyen âge. Au bout d'un quart d'heure, elle ſe pencha toute entière ſur mon dos, & ſe mit à vomir par la portière au deſſus de ma tête. Je lui dis que cette attitude me gênoit infiniment, mais malgré les excuſes, elle ne laiſſa pas de continuer à en faire autant pendant toute la route, en ſorte que je regrettai amérement de n'avoir pas apporté un parapluie avec moi.

Son mari étoit un grand homme, détrempé dans la bile, & qui ſe plaignoit d'une hydropiſie de vents, ſous prétexte qu'en voiture on doit ſupporter ſes infirmités mutuelles, il ſe donnoit libre carière par en haut & par en bas, en ſorte que nos oreilles nous avertiſſoient ſouvent qu'il falloit ſe boucher le nez. Sa femme en l'excuſant nous contoit ſes maux, & ne nous récréoit pas par des tableaux ragoûtans.

Vis-à-vis d'eux, étoit un gros Chanoine qui ronfloit perpétuellement, & qui nous annonçoit par un hoquet ſonore, que ſa digeſtion étoit laborieuſe.

Il étoit assis à côté d'une jeune personne, dont la chemise & la robe étoient percées de tous côtés, mais dont la tête enluminée portoit autant de grosses perles que celle de la Reine Cléopatre. Elle ne parloit qu'avec la dignité d'une Impératrice, & montoit sur des échasses pour demander du tabac. Je soupçonnai que c'étoit une Actrice qui alloit chercher fortune en Province, & je ne me trompois pas.

Son mari étoit à l'autre portière, & je démêlai qu'il donnoit dans les rôles comiques. Il chantoit, rioit à gorge déployée, & faisoit à lui seul les frais de la conversation. Son voisin étoit un Célestin épais & begue, qui, en disant des platitudes, crachoit au nez de ceux qui lui faisoit l'honneur de l'entendre.

Nous fîmes route avec cette bonne compagnie, sans autre événement que de nous heurter souvent la tête les uns contre les autres. Nous arrivâmes à Lyon, moûlus, froissés, & peu fâchés de nous séparer. Comme les gîtes m'étoient également inconnus, je suivis le Comédien & sa femme, qui me conduisirent auprès de Belle-court, dans une auberge où l'on mangeoit à table d'hôte.

CHAPITRE XVIII.

Bal des Boſſus. Je retourne dans ma patrie.

MOn premier ſoin fut d'écrire à du Jardel, pour l'inviter à ſe charger de me faire parvenir les lettres à mon adreſſe, & de m'inſtruire des ſuites qu'auroit le Procès de Madame Perthon. J'occupai mon déſœuvrement à viſiter les beautés de la Ville de Lyon, & j'y trouvai dans la meilleure compagnie des fats, des importans, des coquettes, & des bégueules qui s'efforçoient de devenir les ſinges de ceux de Paris. Un certain goût de terroir les faiſoit paroître encore plus plats, par la raiſon que les copies ſont toujours inférieures aux originaux.

Le voiſinage de l'acteur avec qui je logeois, m'attiroit ſouvent à la Comédie, & quoi qu'on diſe que la plupart des hommes ſont Comédiens, j'en trouvois là auſſi peu de bons qu'à Paris.

J'aſſiſtois un jour à une repréſentation de la Métromanie, & le haſard m'avoit

placé à côté d'une femme d'environ 50 ans, assez bien mise, & dont l'air étoit honnête. Elle étoit avec une de ses amis. Je liai conversation avec elle, & mes politesses fixèrent son attention. Après la pièce, je lui offris mon bras pour la reconduire à son logis, & elle ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour me persuader que je lui ferois plaisir. Je la remenai en effet, & j'appris d'elle tout ce dont une première conversation pouvoit m'instruire. Elle s'appelloit Madame Dupuy. Son mari qui étoit Négociant, l'avoit laissée veuve fort à son aise, & elle n'avoit qu'un fils, homme d'esprit, mais qui menoit une vie fort retirée.

Lorsque nous fûmes arrivés à sa porte, elle me proposa d'entrer chez elle. Je prétextai l'heure avancée, & la priai de me permettre de réparer cette privation. Elle accepta ma proposition de fort bonne grace, & je me sus bon gré d'avoir acquis une connoissance dont je pouvois tirer avantage.

Je fus le surlendemain faire visite à Madame Dupuy, & j'en fus reçu avec toutes les graces dont elle étoit capable,

J'eus occaſion de voir auſſi ſon fils, qui étoit un jeune homme badin, plaiſant & plein de ſaillies. Je lui fis des reproches ſur ſon amour pour la ſolitude, & je lui demandai la permiſſion de travailler à l'en diſtraire. Il reçut mon compliment de fort bonne grace, & nous devinmes amis.

Je m'attachai ſinguliérement à cette maiſon, & il ne ſe paſſoit pas un jour ſans que j'y fuſſe dîner ou ſouper. La mère & le fils avoient des qualités eſtimables, & leur ſociété me paroiſſoit auſſi ſûre que paiſible. Madame Dupuy avoit les façons nobles, & ſon fils uniſſoit le goût du cabinet à la gaité la plus inaltérable.

Notre intimité m'attira peu à peu leur confiance, & ce ſentiment me valut des agaceries de la part de Madame Dupuy. J'y répondis par reconnoiſſance, & ce retour m'attira une déclaration de ſa part. J'ai, me dit-elle un jour, une fortune des plus honnêtes. Mon fils mene la vie d'un hermite. Mon état me permet d'avantager l'objet de mon goût, ſans réduire à la diſette un garçon à qui il faut peu de choſe pour vivre. Je m'en-

nuie d'être ſeule, ſur-tout en hiver, où les ſoirées & les nuits ſont longues, ainſi je vous offre la préférence pour partager mon cœur & ma fortune. Cette déclaration me rendit interdit. Je rougis, je fis la révérence, je balbutiai quelques mots de reconnoiſſance, & je promis de rendre réponſe après m'être pénétré de l'idée de mon bonheur.

Deux jours après, j'entrai chez Dupuy, & banniſſant toute diſſimulation avec lui, je lui fis part de la propoſition que ſa mère m'avoit faite. Il ne m'en parut que médiocrement ſurpris. Ma mère, me dit-il, à la tête ſage, mais elle a toujours eu le ſang chaud, & je dois m'attendre à chaque inſtant à avoir un beau-père : j'aime mieux que ce ſoit vous qu'un autre, mais je dois en conſcience vous avertir qu'en lui donnant la main, vous épouſerez en même-temps des glandes, un cautère, des dents pouries, & une haleine des plus faiſandées.

Cette bonne foi me déſarma. Je ſentis que je pouvois aimer Madame Dupuy pendant le jour, mais qu'il me ſe-

roit impoſſible de l'aimer la nuit, ainſi; pour ne la point tromper, je dis à ſon fils que je renonçois à ſon alliance, mais que pour ne point le déſobliger, je temporiſerois ſous des prétextes polis.

J'allai en effet trouver Madame Dupuy, & je lui dis que je dépendois de père & de mère ſouverainement jaloux de leur autorité, mais que j'allois prévenir & ménager leur eſprit de façon à les faire conſentir à mon bonheur. Je fus rendre compte à Dupuy de la défaite que j'avois imaginée, & il parut m'en ſavoir gré. Je lui propoſai une partie de promenade, & il la refuſa. Je l'invitai à me ſuivre à la Comédie, & il rejetta ma propoſition. Fatigué de ſes refus, je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avois peine à concevoir comment à ſon âge on trouvoit tant de plaiſir à ſe ſéqueſtrer du genre humain, ſur-tout quand on réuniſſoit comme lui les qualités propres à orner le commerce du monde.

Ma retraite, reprit-il, n'eſt pas auſſi volontaire que vous l'imaginez. Il y entre plus que du goût; & vous êtes aſſez mon ami pour que je vous conte l'hiſtoire qui l'occaſione.

J'ai toujours aimé les boſſus. Ils ont fréquemment de l'eſprit, & n'ont pas moins d'amour-propre que les autres; ils ont même communément de la gaieté. Comme leur difformité principale marche derrière eux, ils ne l'apperçoivent pas, & prennent plaiſir à ſe la diſſimuler. J'ai vu des boſſus ſe croire fait à peindre & vanter leurs bonnes fortunes. J'ai vu également des boſſues s'imaginer être des Vénus, & ne parler que des conquêtes qu'elles avoient faites à viſage découvert ou ſous le maſque. En un mot, j'en ai trouvé fort peu qui ne fuſſent pas gens à prétention. Je ne me plais pas moins à les voir rire. Leur bouche, pour l'ordinaire, eſt très-grande, & on la voit s'ouvrir juſqu'aux oreilles, avec la perſuaſion qu'on les admire. Des boſſus ne ſe rencontrent point ſans plaiſir; mais il faut obſerver qu'il y a différens dégrés de perfection dans l'ordre des boſſus. Les uns ne ſont que contrefaits, les autres ſont déjettés, boſſués, contournés, ou à ſimple nœud d'épaule; & il n'y a de vraiment beaux boſſus que ceux qui portent éminence expreſſive & bien deſſinée au milieu du

dos. D'après ces idées, je m'imaginai que des contredances composées toutes de bossus, devoient former un tableau très-plaisant. Pour réaliser cette peinture, je louai une salle à la Guillotière, & je la meublai de tous les ornemens nécessaires pour donner une assemblée. Je l'indiquai pour le Jeudi gras, & je fis imprimer des billets d'invitation. J'avois fait faire une recherche exacte de tous les bossus de la ville, & je les avois inscrits sur une liste très-nombreuse. Je les envoyai fidélement à leur adresse sous une enveloppe. Chaque bossue se trouva très flattée de se voir priée d'assister à un bal, parce qu'ordinairement on les avoit négligées dans ces sortes d'occasions. Chacune se chargea de parure & aspira à disputer d'élégance dans sa coëffure. Tous les hommes ornèrent de bas blancs leurs jambes héronnières, & sur les sept heures du soir, la salle se trouva parée de plus cinquante bossus, ayant chacun leur chacune, se faisant des minauderies & déployant toutes les graces de leur figure. Chaque homme se croyoit le seul individu bien fait de la compagnie, & chaque femme

se

ie regardoit comme la plus ſéduiſante & la plus jolie. On débuta par les menuets, & c'étoit un plaiſir que de voir une paire de boſſus pirouetter comme deux toupies. La joie augmenta quand on en fut aux contredanſes. Huit boſſus figuroient à la fois, & perſonne n'avoit de reproches à ſe faire, puiſqu'on ne voyoit pas dans l'aſſemblée un ſeul danſeur dont la taille fut droite. Les femmes ſe redreſſoient, ſe requinquoient, & les hommes faiſoient de leur mieux pour s'aggrandir. Je m'étois caché dans un petit cabinet, & ſans oſer me montrer, je jouiſſois de tout l'agrément du ſpectacle. J'avois raſſemblé quatre violons & trois garçons limonadiers, boſſus comme les autres. L'uniforme étoit complet, & tout alloit le mieux du monde, lorſqu'on entendit à la porte un bachanale des plus violens. C'étoit une douzaine de jeunes gens de la ville, petits-maîtres, étourdis, ou autres, qui, inſtruits de l'aſſemblage que j'avois eu la malice de faire, vouloient jouir de la bizarrerie du ſpectacle & s'amuſer aux dépens de mes danſeurs.

Ils firent une irruption dans la ſalle, & débutèrent par des éclats de rire immodérés. Toute l'aſſemblée ſe ſcandaliſa de leur indécence, & voulut les faire ſortir. Les boſſus ſe courroucèrent, la quérelle s'anima, on en vint aux injures, les boſſus coururent à leurs armes; les femmes firent retentir l'hémiſphère de leurs cris, & je vis l'heure que la guerre des boſſus alloit devenir ſanglante, car nombre de ces petits hommes ne ſont pas endurans. Je ſortis de ma retraite pour mettre le hola, mais loin de m'écouter on me prit à partie, & je vis l'heure que les bacchantes en fureur me mettroient en pièces; ainſi je gagnai la porte au plus vîte. Chacun défila également l'un après l'autre; mais la populace ameutée à la porte, faiſoit des huées accablantes ſur tous ceux qui paſſoient. Chacun ſe retira en déſordre, & perſonne ne trouvoit d'équipage. Les femmes furent obligées de retourner chez elles en tenant chacune leur boſſu ſous le bras. La riſée, par ce moyen, devenoit continue tout le long du chemin. Enfin, les femmes rentrè-

rent chez elles toutes échevelées, & les hommes eurent la rage dans le cœur de voir leurs bas blancs couverts de crottes & leurs perruques ébouriffées. Depuis ce temps tous les boſſus m'ont déclaré une guerre mortelle. Leurs familles ſe ſont jointes à eux, & je ſuis perpétuellement menacé d'avoir une affaire ſérieuſe dès que je rencontre un boſſu ou quelqu'un de ſes parens. Ils ont juré, pour ſe venger, de me briſer au moins les reins pour me rendre ſemblable à eux.

Cette narration bouffonne ne laiſſa pas que de m'allarmer, & je promis à mon ami de partager courageuſement tous les dangers qu'il pourroit courir. Il m'aſſura que ſi cette ſcène avoit réuſſi, il en avoit projetté une pareille pour raſſembler tous les boiteux ; mais, ajouta-t-il, ils ſont moins gais & moins drôles que les boſſus.

Je conclus par ſon récit qu'il faiſoit prudemment de ſe tenir renfermé chez lui pour ne point s'expoſer. Je le quittai, mais en rentrant chez moi, je trouvai mes lettres que du Jardel m'avoit fait

tenir. La première que j'ouvris m'apprenoit la mort de mon père. J'accordai aux ſentimens de la nature le tribut qui leur étoit dû. J'appris auſſi que M. Perthon, ſifflé, baffoué & pourſuivi, s'étoit trouvé trop heureux de reprendre ſa femme, pour ne pas rendre la dot.

Ces nouvelles m'agitèrent pendant toute la nuit, & le lendemain au matin j'allai en faire part à Dupuy, en lui témoignant le chagrin que notre ſéparation alloit me cauſer, parce que je me voyois forcé de retourner dans ma patrie & dans le ſein de ma famille.

Je ne vous abandonnerai pas, me dit-il, je m'ennuis ici; je n'y ſuis pas en ſûreté & je veux voyager; ainſi, prenons notre route par l'Allemagne, & je vous conduirai juſqu'à chez vous. J'acceptai ſa propoſition avec joie. Nous deſcendîmes chez ſa mère, à qui nous communiquâmes notre projet. Je l'aſſurai que j'allois faire mes diſpoſitions pour obtenir le droit de lui offrir ma main.

Elle goûta notre arrangement, & nous fîmes nos apprêts pour partir à la

huitaine. Au jour indiqué nous nous fimes de triſtes adieux, & l'on ſe mit en route. Après avoir viſité nombre de pays, où la vie eſt plus agréable & diverſifiée, je me retrouvai avec joie dans les bras de ma mère, dont la fortune étoit encore augmentée par la ſucceſſion de notre oncle le Curé. Nous réglâmes nos affaires ſans diſcuſſion, ſans tracaſſerie. Dupuy parut s'applaudir de notre ſociété, & nous projettâmes d'entreprendre de nouveaux voyages, pour en faire part encore au public; mais ſouvent, voyager pour connoître les hommes & pour ſe former, c'eſt l'Eſprit, mais reſter tel qu'on étoit, ou acquérir de nouveaux ridicules, c'eſt la Choſe. Adieu.

Un Libraire m'a fait propoſer de raſſembler la plupart des pièces fugitives qui me ſont échappées dans mes momens de loiſir. Comme je les ai compoſées ſans prétention, j'ai conſenti de même qu'il en fit un Recueil, s'il croyoit

y trouver ſon profit. Si elles amuſent, je m'en réjouis. Si elles ſont critiquées, je m'en conſole, par la ſatisfaction de m'être occupé, ſans déſobliger perſonne.

FIN.

L'ÉDUCATION A LA MODE,

OU

L'INSTITUTEUR DU TEMPS.

M. DCC. LXVII.

EPITRE
A
MON CONFESSEUR.

MON Révérend Père,

La plus grande partie des Événemens de ma vie, mes écarts, mes foiblesses, ma réſipiſcence ne ſont point une nouveauté pour vous. Les publier moi-même, c'eſt vous diſpenſer de la néceſſité du ſecret. Je ne me ſuis jamais méfié de votre diſcrétion, mais j'ai cru que des ridicules publics exigeoient une Confeſſion qui le fût également. Je conviens que c'eſt une ancienne méthode que de ſages raiſons ont fait abolir, auſſi je ne l'emploie que pour des choſes qui n'enlèvent pas la confi-

dération qu'on peut d'ailleurs mériter dans le monde. Je vous ai fait des confidences beaucoup plus graves & plus importantes ; mais vous ſerez toujours à cet égard le ſeul dans mon intimité. C'eſt la preuve la plus indubitable d'une diſtinction marquée, & du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

J'apprends dans l'inſtant que le Révérend Père B... eſt mort de la ſuite des fatigues qu'il a éprouvées pendant le Jubilé. Je conſerve à ſa mémoire le gage que je lui donnois de ma reconnoiſſance ; mais j'aime à converſer avec les vivans, & il ne trouvera pas mauvais que je lui ſubſtitue un ami en vie.

A MONSIEUR
DE LA B.

L'Amuſement de Campagne que je vous dédie eſt un tribut déſintéreſſé de l'amitié. Mon eſprit s'eſt diverti à le faire, & mon cœur s'applaudit de vous le préſenter. Vous n'y trouverez ni la critique de vos mœurs, ni des préceptes pour leur réformation. Vous aimez les Arts, les plaiſirs, vous en jouiſſez avec volupté, mais vous connoiſſez en même temps tout le prix de l'humanité; & ſi la fortune vous permet de ſatisfaire vos goûts, ce n'eſt point aux dépens des malheureux à qui vous accordez journellement des ſecours auſſi généreux que ſecrets. La ſimplicité, la douceur & la modeſtie rendent votre ſociété ſûre & déſirable. Les Arts & les talens trouvent en vous un

Protecteur & un ami. Enfin, vous ſouhaitez la félicité de tous les hommes, & vous concourez au bonheur de ceux qui vous environnent, ſouffrez donc que je rende un hommage public à des vérités dont je ſuis ſouvent le témoin & l'admirateur. Aucun motif ne peut faire ſuſpecter la ſincérité de l'hommage que je vous rends. Il n'a de principe que la conviction intime de ce que vous méritez, & la réalité des tendres ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

L'ÉDUCATION
A LA MODE,
OU
L'INSTITUTEUR
DU TEMPS.

LA qualité de père, & la tendreſſe qui doit en être inſéparable, inſpirent à tous les hommes le déſir de faire la félicité des enfans dont ils ſont les auteurs. Ce ſentiment eſt dans la nature : il eſt auſſi dans le préjugé. On accorde ſes ſoins, ſon amour, ſa prévoyance également à ceux dont on eſt père, & à ceux dont on croit l'être. C'eſt une affaire de pure confiance, & dans laquelle la bonne opinion produit le même effet que la réalité. Un père véritable, ou prétendu,

croit ne pouvoir procurer le bonheur & l'avancement de ſes enfans, qu'en leur traçant des règles de conduite, relatives à ſa façon de penſer, & à la leur. Il cherche à leur indiquer les moyens qui l'ont fait réuſſir lui-même dans le monde, & à leur faire éviter les écueils qui ont occaſioné ſon naufrage. La plupart des pères, ſont grands ſpéculateurs ſur le compte de leurs enfans. Il y a tels hommes qui n'ont jamais réfléchis qu'à leur occaſion. Cette ſingularité a ſa ſource dans l'amour-propre. On ſe flatte qu'un être dont on eſt le créateur ne peut manquer d'être avantageuſement compoſé, & l'on ſe ſatisfait en penſant à lui procurer l'entière perfection. Delà, cette multitude de préceptes dont l'affection paternelle & maternelle ont enrichi la ſociété civile. Chacun les a propoſés dans le goût qui lui étoit propre.

Un recueil de préceptes, n'eſt pas une matière neuve; elle eſt même uſée, j'en conviens; mais dans le nombre de ceux qui ont paru, il y a toujours du nouveau, malgré le caractère d'uniformité qu'on y remarquoit. La raiſon en

eſt ſenſible, les hommes penſent, s'expriment différemment, & leurs ouvrages ſe reſſentent de la diverſité de leur caractère & de leur ſtyle. Auſſi voyons-nous, que dans les différentes maximes qui nous ont été tranſmiſes, les unes paroiſſent ſéches, pédanteſques; d'autres mielleuſes; d'autres enfin, raffinées juſqu'à la quinteſſence, & quelquefois auſſi inintelligibles qu'impraticables. Ces défauts ont diminué très-peu l'admiration que l'on a cru devoir aux Auteurs qui nous préſentoient des miroirs où l'on ſe voyoit fidélement, malgré quelques taches répandues ſur la ſurface. Ces exemples, loin de m'intimider, m'ont enhardi à publier les leçons que la tendreſſe paternelle a dépoſées dans mon ſein. En les publiant, je rends hommage à l'affection de mon père, quoique mal entendue; ma reconnoiſſance croit s'acquitter des obligations que je me fais honneur de lui avoir. Il a fait de ſon mieux pour bien penſer ſur mon compte. Il a déſiré que ſes réflexions me fuſſent utiles. C'eſt un tréſor qu'il a cru n'amaſſer que pour moi, mais en bon citoyen, je conſens

de le communiquer à mes compatriotes, pour en retirer toute l'utilité qu'ils jugeront à propos. On y trouvera ſans doute de la ſingularité, mais il n'en faut point être étonné; l'Auteur, comme tous les autres hommes, avoit un caractère qui lui étoit particulier; il ne ſongeoit qu'à me procurer une vie gracieuſe. Il pouvoit ſe tromper, mais c'étoit toujours de bonne foi, avec probité, & ſans s'en appercevoir.

Je dois à préſent inſtruire mes lecteurs des circonſtances dans leſquelles mon père me remit le dépôt que ſa tendreſſe lui avoit fait journellement amaſſer pour mon profit.

L'auteur de ma naiſſance étoit un très-bon Gentilhomme, qui avoit ſervi avec diſtinction juſqu'à cinquante ans. Il avoit vécu à Paris *en homme de condition*, & ſe diſoit, *homme de qualité* toutes les fois qu'il revenoit de Verſailles, où il ſe montroit paſſagérement. Sa fortune étoit des mieux établie, & il s'étoit livré au plus grand monde, dont il connoiſſoit à fonds tous les uſages. Quelques mécontentemens lui avoient fait quitter le ſervice, &

s'enveloppant alors du vernis de la Philoſophie, il avoit conſacré ſon temps à la retraite, à la lecture & aux réflexions. La vie retirée avoit rembruni toutes ſes idées, & répandu ſur ſa perſonne une taciturnité glaciale. Il avoit contracté l'habitude de penſer que tout alloit dans le monde en dépériſſant: la Cour, ſelon lui, étoit devenue purement frivole, les Miniſtres aveuglés, les Généraux bornés dans leurs vues, & la Monarchie viſoit à ſa décadence depuis l'inſtant où il avoit ceſſé de ſervir. Ces réflexions ſe fortifioient de jour en jour, & comme elles étoient formées dans la fermentation d'une bile noire, elles répandoient ſur leur auteur une teinture complette de miſantropie. Il alloit cependant de temps en temps dans deux ou trois maiſons aſſez fréquentées, où ſon emploi étoit de s'ennuyer & d'ennuyer les autres. Il y rencontroit forcément cinq ou ſix fats du haut ſtyle; ſon occupation étoit de les regarder & d'étudier leur ton & leur manière, pour en faire la critique en ſon particulier.

Mon père avoit une ſœur riche, veuve & ſans enfans. Elle lui propoſa d'égayer

ſa ſolitude par l'acquiſition d'une femme. Cette propoſition révolta d'abord mon très-honoré père. Il ſe livra à une déclamation véhémente contre les femmes de ſon temps ; mais à force de voir renouveller ſans ceſſe les mêmes tentatives par tous ceux qui l'approchoient, il ſentit moins le poids de leurs importunités, & il ſe détermina enfin heureuſement pour moi, à vaincre totalement ſes répugnances. L'épouſe qu'on lui aſſocia lui convenoit admirablement. Elle étoit fille de qualité, âgée de trente-ſix ans, n'ayant qu'un bien modique, mais richement appanagée en eſpérances éloignées. Elle n'avoit jamais connu que la grille & ſa paroiſſe : auſſi en poſſédoit-elle à fonds tout le mérite. Elle ignoroit juſqu'au moindre genre de diſſipation, & paſſoit ſes jours dans de pieuſes lectures ; ſans avoir de volontés qui lui fuſſent propres. Le ſeul délaſſement qu'elle ſe permit, étoit d'apprendre annuellement la liſte des Prédicateurs de l'Avent & du Carême. Sa ſociété ordinaire étoit compoſée de quelques veuves ſcientifiques, de trois ou quatre ennuyeuſes Philo-

tées, & d'un vénérable Docteur à grande calotte, qui prêchoit régulièrement deux fois l'année, pour faire ressouvenir le public qu'il étoit une bête. Cette compagnie maussade, noircit encore de quelques nuances le cerveau atrabilaire de mon cher papa; on ne pouvoit le tirer de la rêverie profonde où il étoit sans cesse absorbé. Cependant, comme les momens étoient précieux, il se livra sérieusement aux devoirs du mariage; & je fus au bout d'un an le doux fruit de son zèle & de son activité.

La nouvelle de ma naissance arracha quelques sourires à mon père, vraisemblablement il s'en acquitta de mauvaise grace; depuis plus de douze ans il en avoit totalement oublié l'usage; mais sa joie fut bientôt empoisonnée par un accident imprévu. Une révolution subite emporta ma mère au bout de quelques jours. Son tendre époux fut accablé de la douleur la plus amère; l'on s'en apperçut moins, à cause de la triste habituelle qui le dominoit. Je devins l'objet de toutes ses attentions; il me fit élever sous ses yeux, & j'eus le

privilège de le distraire quelquefois de ses sombres rêveries. Lorsque j'eus atteint ma quatrième année, il voulut se charger en titre du soin de mon éducation. Pour cet effet, il m'arracha aux douceureuses caresses de ma gouvernante, dans la crainte qu'une vie lâche & efféminée n'amollît mon esprit & n'énervât mon courage.

Un valet de chambre renforcé, fut constitué mon sous-gouverneur ; on m'attacha aussi un ancien laquais de la maison, & on lui donna pour subalterne un fils de ma nourrice, âgé de quelques années plus que moi. J'appris dès lors à commander ; c'est une chose qu'on apprend le plus naturellement : aussi m'en acquittois-je avec un ton aussi absolu qu'un Régent en chaire. J'avois en revanche l'air fort maussade pour obéir.

Mon père me faisoit conduire tous les matins dans sa chambre dès six heures. Je n'y paroissois que tout habillé. Il m'expliquoit les Proverbes du sage, les règles de la Syntaxe ; ensuite il me donnoit des leçons de lecture dans les essais de Montagne, dont il paraphrasoit les beaux endroits. Il vouloit que

ma mémoire fut cultivée, & pour aſſurer le ſuccès de ſon projet, il me faiſoit apprendre par cœur, tous les jours une demie page de la Bibliothèque des gens de Cour. Cet ingénieux exercice dura près de trois ans, pendant leſquels mon père s'applaudiſſoit avec complaiſance des talens de ſon élève, de l'excellence de ſa méthode, & de la réuſſite future de ſes grandes idées. J'étois devant lui docile & reſpectueux juſqu'à la plus humble ſoumiſſion ; j'oſois à peine lever les yeux, au point qu'il me ſoupçonnoit de timidité ; mais je me vengeois amplement de cette contrainte au milieu de la petite cour qui compoſoit mon domeſtique. J'y paroiſſois vain, impérieux, & la moindre contradiction m'emportoit juſqu'au mépris marqué & aux injures. Mes deux ſurveillans me menaçoient ſouvent de recourir à l'autorité paternelle, mais je connoiſſois leur affection pour moi, ou plutôt leur foibleſſe & leur imbécillité; ainſi, je les déſarmois par quelques careſſes, & j'étois ſûr de m'en mocquer impunément. Pour le petit laquais, comme il étoit ſans crédit, & livré, pour ainſi dire, à

mes menus plaiſirs, j'en faiſois le jouet de mes mauvaiſes humeurs. Il étoit ſans ceſſe la victime de mes caprices, de mes emportemens. Je le battois de mon mieux, & ſouvent je lui procurois encore la diſgrace d'être grondé & menacé pour les torts que j'avois avec lui.

On penſe aiſément que je me plaiſois plus dans mon intérieur que dans la compagnie de mon père. Ma chambre étoit mon empire, & chez lui, j'étois le modeſte ſujet d'un Souverain des plus ſévères. Je me délectois dans mon appartement à n'entendre autour de moi que des acclamations de la part de mes ſurveillans & de deux anciennes domeſtiques de ma mère, qui paſſoient la plus grande partie de la journée à me faire des complimens & à m'appuyer des baiſers de Mlle. *M. le Marquis, un homme comme vous, un homme de condition, qu'il eſt joli! qu'il a d'eſprit! vous aurez des Terres, des Chevaux, &c.* C'étoient les fadeurs éternelles dont mes oreilles retentiſſoient, & qui ſe faiſoient route juſqu'à mon cœur. Je ſavourois avidement ces

propos, & ſûrement *M. le Marquis, un homme comme moi*, étoit un petit homme fort ſot & très-ridicule. J'ignore quels auroient été les fruits d'une éducation ſi bien entendue, mais un contre-temps vint en déranger le progrès. Mon père fut attaqué d'une maladie violente, dont il ne ſe tira qu'aux dépens de ſes oreilles. Il perdit preſque totalement l'uſage de l'ouie, & n'en fut que plus triſte. Cette ſurdité fut une Lettre de Cachet qui m'exila de la maiſon paternelle. Il fut décidé que j'irois au Collège avec un Précepteur & le plus âgé de mes deux laquais. Ce changement me fit pleurer, bouder, invectiver, mais c'étoit un parti néceſſaire, il fallut y ſouſcrire. On me mit ſous la férule d'un grave Eccléſiaſtique qui triompha des irréſolutions de mon père, par la multitude de certificats qu'il lui préſentât. Les principaux de Collège, les ſupérieurs de Séminaires, les Curés, enfin, je crois que tout y avoit ſigné juſqu'aux Marguilliers de la Paroiſſe. Je partis ſous la direction de ce nouveau mentor, qui, quoiqu'ignorant, yvrogne & pareſſeux, n'étoit pas ſans bonnes qualités d'ailleurs. Le Collège

fut pour moi un nouveau monde.

L'encens qu'on m'y préſenta, ne dura que deux jours, après leſquels il fallut me ſoumettre à la règle générale. Cet état de contrainte me parut dure, & je fut tout étonné de trouver des gens vêtus au plus amplement, qui au bout de trois heures de connoiſſance, me nommoient familiérement par mon nom, & portoient même la licence juſqu'à me tutoyer. Je leur dis très-ſérieuſement que j'étois *un Marquis*, & ce terme leur parut une bouffonnerie qui excita leur raillerie. Ils s'en autoriſèrent pour me ridiculiſer par des ſobriquets; ma bile s'enflamma, & je voulus venger ma dignité outragée. Un Roturier plus fort que moi eut l'audace de me donner vingt coups de pied dans le derrière, un autre m'arracha quelques poignées de cheveux, & je fus obligé de me ſauver du combat en pleurant de rage de me voir moulu & preſque à moitié chauve. Je portai des plaintes amères aux ſupérieurs; mais je ne fis qu'élever contre moi un orage général. Les ſurnoms, les injures, les coups de poings m'accablèrent, & je n'eus de reſſource que de

de m'en prendre à mes yeux. Je communiquai mes chagrins à un de mes camarades, dont la douceur avoit captivé ma confiance, je lui marquai vivement la surprise où j'étois de voir l'irrévérence avec laquelle on traitoit *un Marquis*, *un homme comme moi.* Il me rit poliment au nez, & il m'apprit qu'il avoit été, comme moi, un enfant gâté, mais que depuis un an ou environ, la correction fraternelle l'avoit rendu plus humain. Le Collège, me dit-il, dans d'autres termes, est une espéce de République où l'on vit assez sur le ton de l'égalité. C'est une image du monde entier. L'on y voit toute sorte d'états, d'âges, de nations & de caractères. On y apprend à vivre avec les hommes, & comme dans la société, le ton méprisant & orgueilleux est le plus odieux, on le corrige ici de bonne heure; cette partie de la police est confiée aux écoliers. On ne peut être mieux jugé que par ses pairs, aussi ils s'en acquittent à merveille, l'exécution & le jugement se suivent de près. J'avoue que mon amour-propre se révolta, quand je me vis forcé de renoncer aux distinctions que je me

croyois en droit d'exiger ; j'insistai sur ma naissance, sur ma fortune, sur les autres avantages que je croyois avoir ; bon, me dit mon camarade, la vanité n'est ici qu'une source de misères. Tu es Gentilhomme ? Eh bien, il y en a vingt mille dans le Royaume, dont dix mille valent mieux que toi. Tu es riche ? six mille le sont plus que toi. Tu as de l'esprit ? Crois-tu être le seul. Enfin, ces avantages dont tu te vantes ne sont ici des titres que pour être haï & battu. J'en ai l'expérience. Laisses compter aux autres les qualités qui te distinguent, ils s'en souviendront bien mieux si tu parois les avoir oubliées. Cette leçon me frappa, mais elle ne fut pas assez efficace pour me réformer. Je continuai à m'armer de hauteur, & à vivre avec tous ceux qui n'étoient point titrés, en homme qui craint de se compromettte. Je devins le plastron de toutes les espiégleries. Voulois-je m'en venger ; j'étois accablé d'un déluge de coups. Chacun me cherchoit quérelle, j'étois battu, mocqué, & j'avois toujours tort. On m'apprit des Anecdotes de famille que j'avois ignoré jusqu'alors, & qui n'é-

toient nullement agréables. En effet, il n'eſt point de maiſon qui n'ait ſon côté foible & des particularités diſgracieuſes. C'eſt rarement chez ſoi qu'on les apprend, & il eſt ſouvent important de les ſavoir. D'autres inventèrent des Fables ridicules ſur moi & ſur mes parens, pour avoir le plaiſir de me les reprocher en face; on les crut, & j'en penſai crever de dépit. Au bout de quelque temps, je m'ennuyai de me voir preſque toujours ſeul, & d'être l'objet de toutes les plus mauvaiſes plaiſanteries. Mon orgueil même contribua à me rendre ſociable. Je vis bien qu'il falloit s'humaniſer. Ainſi, je dépoſai peu à peu le génie froid & hautain. Je travaillai même à devenir prévenant, & je parvins par degrès à être ce qu'on appelle *un bon garçon*, au point qu'au bout de deux ou trois ans, je me rendois un des correcteurs de la morgue d'autrui. Ce dernier rôle me plaiſoit plus que le premier. J'avois une ſatisfaction infinie à rendre avec uſure ce qu'on m'avoit donné anciennement; & pour m'autoriſer à payer largement, je faiſois ſans ceſſe l'éloge de la modeſtie, de l'humanité, de la

douceur & des autres vertus ſociales. Ce procédé me mérita l'amitié de mes camarades & l'indulgence de mes maîtres. J'en profitai pour me livrer à la pareſſe dont le goût me ſubjuguoit. J'avois une antipathie décidée pour tous les genres d'étude. Le Latin me faiſoit mal à la tête, le Grec à l'eſtomac; la Poëſie affadiſſoit mon cœur, & je ne digérois la Proſe que lorſque je la produiſois ſans peine, & même ſans m'en appercevoir. J'étois le premier à badiner ſur mon peu d'ambition pour les dignités ſcholaſtiques, en ſorte que j'entrai en Philoſophie auſſi ignorant à peu près que lorſque j'étois arrivé au Collège. Mon père avoit cependant l'attention de s'inſtruire exactement de mes progrès, mais on lui pallioit mon indolence & mon peu d'émulation. On lui faiſoit valoir les bonnes qualités que je pouvois avoir d'ailleurs : il s'en contentoit, parce qu'il étoit hors d'état de juger par lui-même de toute l'étendue de mon impéritie; de plus, il ne pouvoit ſe perſuader qu'une inſtruction dont il avoit établi les fondemens, fut demeurée imparfaite, après les doctes élémens

qu'il avoit adminiſtré à ma jeuneſſe. Mon cours philoſophique ne fut pas plus lumineux que le reſte. Les cathégories d'Ariſtote, les univerſaux & cent autres rêveries dont je me rappelle difficilement les noms, me parurent un radotage auſſi barbare qu'ennuyeux; il me ſembla qu'on vouloit m'apprendre à raiſonner aux dépens de ma raiſon, & j'en conclus que ceux qui philoſophoient en régle, n'étoient que de plats originaux; j'aſpirois donc avec impatience au moment heureux qui me délivreroit de ce fatras miſérable. Enfin, ce jour tant déſiré arriva, & j'abandonnai le collége avec autant de joie, que les Juifs en marquérent après la captivité de Babylone; mais les Cantiques que j'entonnai en reconnoiſſance, n'avoient pas le même caractère de ſainteté. Mon père ne me garda que huit jours dans ſa maiſon. Il avoit pris d'avance ſes précautions pour me mettre à l'Académie avec un grave pédagogue, moitié militaire, moitié homme de lettres, & pédant à tous égards. Je fus inſtallé dans ce nouveau domicile, où tout flattoit mon inclination, à la ré-

ſerve du compagnon qu'on m'avoit aſſocié. Je ſentois bien que ſa miſſion étoit de reſtraindre ma liberté autant qu'il le pourroit ; mais je me promettois d'exercer ſa patience, & de lui jouer tous les tours que l'induſtrie ſeroit capable de me ſuggérer. Ce projet a été complettement rempli.

Je pris un air merveilleux & élégant. J'affectai d'être étourdi. Je devins fat, préſomptueux, malhonnête ; je me choiſis des ſociétés, des modéles les plus ridicules ; & livré totalement à la diſſipation, je ne ſongeai qu'à briller & à faire des dettes. Mon père en fut averti. Il me chapitra pluſieurs fois, mais j'étois plus ſourd que lui : je ne lui répondois pas, & ne me corrigeois en rien. Il y avoit environ quinze mois que je goûtois les charmes de ce nouvel état, lorſque mon père me fit dire d'aller dîner chez lui, & de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact à ſon invitation. J'entrai dans ſon Appartement vers les onze heures. Il prit avec moi un air plus ouvert qu'à ſon ordinaire ; il s'exhala même en careſſes auxquelles nous n'étions accoutumés ni l'un

ni l'autre. Après une conversation générale, il me dit qu'il m'avoit fait venir chez lui pour m'entretenir très-sérieusement en particulier. Les étrangers entendirent ce langage, qui avoit été prononcé d'une voix convenable à un sourd. Ils se retirerent ; & lorsque nous fûmes tête à tête, il se récueillit comme un Prédicateur qui va prêcher sur un Mystère ; j'attendois respectueusement le résultat d'un si touchant préambule. Enfin, après quelque minutes, il rompit le silence, & voici le langage que le bon vieillard me tint presqu'en pleurant.

Mon fils, mon devoir & mon inclination me portoient à veiller par moi-même aux soins de votre éducation ; une infirmité incurable m'a enlevé cette satisfaction. J'en ai souvent gémi : un père est plus pénétrant que les autres sur les avantages de son fils, parce qu'il est plus intéressé qu'eux à les lui procurer ; mais j'ai cherché depuis longtemps, autant qu'il m'a été possible, à réparer le tort que mon incommodité vous occasionoit. Je n'ai épargné ni les attentions ni la dépense, pour vous

confier à des Maîtres capables de vous former. Indépendamment de ces précautions, vous avez été le ſujet de mes méditations perpétuelles. J'ai étudié attentivement votre caractère, & j'ai obſervé que vous aviez autant de droiture dans le cœur, que de juſteſſe dans l'eſprit. Mais je vois avec peine, que vous avez pris votre parti de vivre en petit-maître décidé. Cette envie eſt une eſpéce de mal épidémique qui doit avoir ſon période; je me flatte que votre propre expérience & l'uſage du monde, vous en guériront. Au reſte, je penſe qu'il faut faire de ſon mieux tous les perſonnages qu'on ſoutient, & qu'un petit-maître manqué eſt encore pire que celui qui a les talens de ſon état. C'eſt ſur ce plan que je me ſuis occupé à vous tracer des régles de conduite capables d'aſſurer votre réuſſite, & de vous rendre homme du bel air. J'ai cherché, en les compoſant, à me dépouiller de préjugés, & de tous ſentimens de cauſticité. J'ai même réformé tous mes principes, pour vous en donner de nouveaux qui convinſſent au temps préſent & au but où vous tendez.

j'ai moins travaillé à faire de vous un homme de mœurs, qu'un homme brillant & recherché : dans cette vue, j'ai fait violence à mes idées & à mon caractère. Je sens bien que c'est une foiblesse ; mais le désir de votre bien être m'en a fait trouver la source dans mon cœur. Mes principes ne sont peut-être pas les meilleurs dans le fond, mais je rapporte tout à vos désirs, & j'en crois l'observation essentielle pour votre satisfaction, & peut-être pour votre avancement dans ce monde-ci uniquement. Prenez ce papier où je les ai rédigés. C'est un monument de ma tendresse, que vous devez consulter tous les jours, & qu'il est même important que vous reteniez par cœur, afin d'être en état d'en faire usage dans toutes les occasions. Après cet exorde pathétique, il me remit un papier écrit de sa main. Je le reçus humblement avec tous les signes extérieurs d'une véritable reconnoissance. Je voulus même lui marquer l'empressement que j'avois à profiter de ses leçons ; mais il me dit de serrer précieusement le gage de son affection, pour le méditer à loisir ; je lui obéis,

céder en rien à ceux de nos voiſins ; parce que le bon eſprit & l'expérience ſont ſupérieurs à toutes les régles.

La Phyſique, l'Aſtronomie & d'autres ſciences, n'ont en grande partie rien de ſûr & de décidé. Chacun ſe croit autoriſé à forger des ſyſtêmes qui ſe combattent & ſe détruiſent mutuellement. Or, quand il s'agit de deviner, les gens d'eſprit ont un grand avantage ſur les autres. Ce ſont eux qui trouvent ordinairement le mot de l'énigme.

La Médecine, la Juriſprudence, ſont également conjecturales & arbitraires. Les Avocats, les Médecins ſon rarement d'un avis uniforme. Les Juges mêmes ſont preſque toujours divités d'opinions. Celles de Mrs. ***, *** prévalent ordinairement. On convient cependant, qu'ils n'ont jamais ouvert un livre de Droit ; mais la juſteſſe & l'uſage ſont plus chez eux, que la ſcience chez d'autres. Vous entendez dire partout qu'ils ſont bons Juges. Ils jouiſſent de leur réputation. On les écoute, on les reſpecte, on les récompenſe.

L'on peut être ſon Avocat ſoi-même. Une certaine juſteſſe d'idées doit nous

conduire à diſcerner ce qui eſt juſte, d'avec ce qui ne l'eſt pas. Il eſt poſſible qu'on ſe trompe; mais ne tombe-t-on pas dans l'erreur avec un Conſeil accrédité? C'eſt du moins une dépenſe épargnée que de s'en paſſer.

Il en eſt de même de la Médecine. Avec un eſprit naturel, on peut être ſon Médecin ſoi-même. Rarement un malade meurt, ſans qu'on accuſe ſon Eſculape de l'avoir tué. Le ſeul inconvénient eſt qu'on vous attribue, ce qu'on auroit imputé à un autre. Vous vous en acquitterez auſſi-bien que lui. La Nature nous indique à peu près ce qu'il faut à nos beſoins. L'eſprit ſert à le préparer & à l'appliquer. La médecine conſiſte dans l'art de modérer l'effervescence du ſang & de la bile, & d'en régler le volume. Or, le diſcernement doit nous faire décider lequel des deux eſt néceſſaire, de la ſaignée ou de la purgation, & celui de ces points fondamentaux de la faculté qui doit précéder ou ſuivre.

On peut dire auſſi la même choſe de l'Architecture. Tous les gens d'eſprit ſont naturellement Avocats, Méde-

cins, Architectes. Le goût & l'eſprit ſont ſupérieurs aux régles qui varient ſelon l'opinion & la mode. Tous les Propriétaires qui ont eux-mêmes bâti & arrangé leur maiſon, ou deſſiné leur jardin, en paroiſſent contens. Ils s'applaudiſſent, & montrent leur ouvrage avec complaiſance. Ceux, au contraire, qui ont employé les maîtres de l'art, ne laiſſent voir qu'une ſatisfaction médiocre; ſouvent ils critiquent; ils vous diſent : *J'aurois tourné cela autrement, je ne voulois pas que cela fut ainſi, mon Architecte l'a voulu abſolument.* Ils n'auroient pas fait eux-mêmes une ſeule faute, & rejettent toutes celles qui ont été faites ſur le compte de leur conſeil. Ce n'étoit point la peine d'en prendre un, pour avoir ſujet de s'en plaindre. Avec du goût naturel, on auroit fait ſoi même des choſes plus belles, plus commodes, à moins de frais, & ſans mêlange d'aucun défaut.

La Peinture, la Sculpture, & les Arts mécaniques ſont au-deſſous de votre condition : vous ne devez les connoître & en parler que comme un protecteur.

Par rapport aux Mathématiques, à

la Géométrie, & aux autres connoiſſances relevées, qu'il vous ſuffiſe de les connoître de nom, & ſeulement aſſez pour en ſavoir l'uſage. Diſtinguez auſſi les divers inſtrumens qui y ont rapport. Peu de jours, & quelques dictionnaires ſuffiront pour vous acquérir des notions générales & ſuperficielles ſur ces différens objets, dont le nom tombe ſouvent en converſation.

Le genre de propos qui convient à votre état, pour ſe mettre au ton d'à-préſent, doit être de chiens, de chevaux, de chaſſe, d'équipages, de modes, de bijoux, de ſpectacles, de galanterie, & généralement de tout ce qui peut plaire & amuſer.

Si d'un côté, je vous invite à ne vous point livrer à l'étude des connoiſſances que l'on appelle utiles, & qui coûtent de la peine, je vous exhorte, d'un autre côté, à apprendre tout ce qui n'eſt qu'agréable, & n'occaſione aucune fatigue d'eſprit.

Le talent d'amuſer vous ſervira cent fois plus qu'un mérite réel : il ſera plus agréable pour les autres & plus utile pour vous. C'eſt le point eſſentiel,

pour vous lier avec les grands Seigneurs, pour obtenir leur familiarité, leur confiance, & les graces qui dépendent d'eux. Si vous n'êtes qu'un homme instruit, vous n'en recevez que des politesses stériles, sur-tout, s'ils vous croyent grave, car sérieux & ennuyeux sont aujourd'hui regardés comme synonimes.

Attachez-vous à la musique, à la danse, & à jouer diverses sortes d'instrumens. Un seul pourroit appliquer trop : ce seroit un ridicule à un homme comme vous que d'y exceller; il ne vous faut que des occupations auxquelles on vaque en se jouant. La multiplicité plaît plus que la perfection dans ce genre. Il est gracieux de diversifier les plaisirs des autres, & de faire dire qu'on est propre à tout.

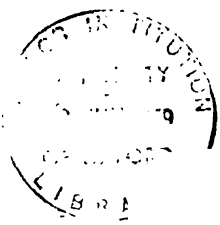
Aimez le bal, figurez-y, mais n'en donnez jamais chez vous, pour prévenir les tracasseries & les mauvaises plaisanteries.

Une des choses que vous ferez le plus dans le cours de votre vie, c'est de jouer. Je vous exhorte donc à prendre des maîtres qui vous enseignent tous

les jeux. Outre que vous ſerez recherché, vous y trouverez au bout de chaque année un profit conſidérable. L'ignorance au jeu cauſe à la fin une perte réelle, qui par les négligences & les fautes imperceptibles, forme un objet en ſe multipliant. L'habileté, au contraire, met à profit les fautes des autres, & c'eſt un double avantage.

Vous ſeriez trop heureux d'avoir quelqu'un qui vint journellement vous apprendre les nouvelles du jour, & les hiſtoires ſcandaleuſes de la Ville. C'eſt un moyen ſûr pour briller dans un cercle. Tâchez de ſavoir auſſi quelques paſſages de Tragédies, quelques maximes d'Opéra. Quand on en fait une application heureuſe, la converſation en devient plus ornée & plus brillante.

Avec ces ſimples connoiſſances, ne vous abandonnez jamais à la diſpute ſur des matières élevées. On vous en ſera honneur, comme d'un acte de douceur & de politeſſe. La compagnie qui ſaura que vous avez de l'eſprit, ne vous ſoupçonnera point d'inſuffiſance, & vous tiendra compte de cette modération.



fortunes cachées. Si vous êtes en compagnie, tâchez de parler ſouvent à l'oreille des perſonnes les plus diſtinguées. Affectez un air de ſecret pour montrer une lettre à quelqu'un. Ce ton myſtérieux répand un vernis d'importance qui en impoſe, & imprime une certain reſpect. Toutes les femmes brigueront l'honneur de votre confidence, aux dépens de la leur.

Le parti de la guerre eſt le ſeul qui vous convienne; embraſſez-le; mais commencez de bonne heure à figurer extérieurement avec faſte, & ne paſſez pas un jour, ſans dire que vous êtes plus noble que riche, & que le ſervice de l'Etat vous entraîne néceſſairement dans des dépenſes trois fois plus fortes que vos revenus. A force de vous entendre répéter que vous vous ruinez, on pourra vous croire, & l'Etat craindra d'être votre redevable.

Faites votre cour aux gens en place. Vivez ſans hauteur avec les Commis de leurs Bureaux; ſur-tout ayez attention de ne jamais vous brouiller avec eux.

Tâchez d'avoir la réputation d'entretenir une fille de théâtre; cent femmes

du bel air vous feront des agaceries, pour avoir la gloire de vous faire revenir de votre égarement. Elles ſeront aſſez obligeantes pour ſe diſputer le mérite de votre converſion, aux dépens même de leur réputation.

Prenez une petite maiſon dans les Fauxbourgs, duſſiez-vous n'y aller que rarement, ou même point du tout. C'eſt un ton & une dépenſe néceſſaire ; affectez d'y conduire le plaiſir & le myſtère. Souvent on n'y rencontre que l'ennui ; mais le préjugé en rend la poſſeſſion honorable au Propriétaire.

Payez fort cher, pour l'utilité du public, un cuiſinier de diſtinction, qui faſſe journellement des ſoupers en Ville, & travaille par grace chez vous. Donnez des gages ehxorbitans à un cocher, qui ne vous mène que quand il le jugera à propos. Soyez auſſi excellent cocher vous-même ; mais n'en débauchez point aux autres ; cela peut devenir dangereux.

Ayez de beaux chevaux pour la parade, & pour reſter à l'écurie. Ayez auſſi des courtes queues très-leſtes pour courir. Ne roulez que dans les équi-

pages du goût le plus brillant. Ne portez jamais de meubles, s'ils ne ſont des ouvriers les plus fameux & les plus chers.

Quand vous paſſez dans les rues de Paris avec votre équipage, ayez ſoin que votre cocher à mouſtache & à plumet, aille impudemment d'un train capable de répandre par-tout l'épouvante, qu'il riſque à tout inſtant d'écraſer les gens de pied, de briſer des équipages, & de culbuter des chevaux : ſur-tout qu'il donne & reçoive vingt coups de fouet, plutôt que de céder le pavé à qui que ce ſoit.

Soyez des premiers à connoître & à accréditer les nouvelles modes. C'eſt un mérite même que d'être inventeur en ce genre. Vous ſeriez trop heureux qu'on pût donner votre nom à quelque invention moderne.

Payez exactement & fort cher les choſes ſuperflues & de pur caprice. Changez-en journellement, mais ne vous preſſez pas d'acquitter les dépenſes néceſſaires. L'uſage eſt d'épargner ſur la récompenſe des talens utiles pour ſacrifier davantage à ſes fantaiſies.

Ayez des créanciers ; c'eſt un moyen pour avoir du crédit. Un père de famille rangé, eſt ſouvent embarraſſé pour emprunter dix mille livres. Un homme obéré, auquel on ne connoît ni biens ni reſſources, trouve en peu d'heures des ſommes trois fois plus fortes. L'expérience le démontre tous les jours.

Payez exactement vos dettes du jeu, & vendez tout pour y ſatisfaire. Par rapport à vos autres créanciers, ne vous gênez point pour les contenter Le pis aller eſt d'exciter leurs clameurs, & qu'on diſe de vous, V..... eſt tout-à-fait aimable ; il a fait l'honneur à dix ou douze bourgeois de Paris de les ruiner. Pourquoi étoient-ils aſſez ſots, pour lui prêter leur bien & la ſubſtance de leur famille ? C'eſt qu'ils vouloient trop gagner avec lui, ils n'ont que ce qu'ils méritent.

Quelques perfidies en amour, des emprunts ſubtils, des manques de parole d'honneur pour rendre, & des méchancetés en propos ne ſerviront qu'à vous faire rechercher de bien des gens. L'on ménage plus ceux que l'ont craint, que ceux qu'on eſtime ; & pourvu qu'on

paſſe pour aimable, l'on eſt careſſé ſouvent par ceux mêmes qui ont droit de nous mépriſer. L'on vous fêtera, ſi vous êtes fat : l'on vous ſifflera, ſi vous n'êtes que ſot.

Ayez le ton libre & aiſé avec vos ſupérieurs; léger & délibéré avec vos égaux; froid, civil, & laconiquement complimenteur avec vos inférieurs, ſur-tout, ne leur parlez jamais, ſans joindre perpétuellement leur nom de famille à la ſuite de *Monſieur ;* ce langage les fait reſſouvenir à chaque inſtant de votre ſupériorité, & vous donne le ton impoſant, quoi qu'ils en ſentent le ridicule & ſouvent l'impertinence.

Parlez toujours avec reſpect de votre état. Dédaignez les gens de Robe, mépriſez la Finance; mais ménagez-les, l'une pour les beſoins que vous en pouvez avoir, l'autre pour la manger & l'honorer de vos emprunts.

Meſurez moins vos politeſſes ſur l'eſtime qu'on doit accorder au mérite des hommes, que ſur les noms qu'ils portent.

Si vous avez dit ou fait une première ſottiſe devant vos inférieurs, ne reculez

lez jamais, ſoutenez-la plutôt par dix autres conſécutives. Un des caractères de la dignité, eſt de ne point ſe démentir, lors même qu'on a tort. On paſſe pour un homme ferme.

Ayez un domeſtique ou Griſon de confiance, libertin, familier, ivrogne, inſolent, & même qui vous vole, pourvu que d'ailleurs il ſoit ſûr & diſcret, l'étiquette eſt de le garder. Prenez un coureur, dont le riche habillement & l'entretien vous coûtent preſqu'autant que le vôtre, vous n'aurez pas occaſion de l'employer utilement deux fois dans l'année; mais un billet rendu de la main d'un tel commiſſionnaire fait en tout genre une impreſſion ſingulière.

Prenez de grands laquais, dont la magnificence & l'effronterie révoltent les gens ſenſés & humilient la bourgeoiſie.

Montrez-vous ſouvent aux ſpectacles, quelquefois à trois en un même jour. L'on préſume qu'un homme qui ſe reproduit pour paroître par-tout, a des raiſons eſſentielles pour le faire.

Ecoutez une pièce de théatre en homme préoccupé, & qui entend à de

mi mot. Rien n'eſt ſi bourgeois, que de paroître y donner toute ſon attention.

Si vous êtes à l'Opéra, cauſez beaucoup, ſortez & rentrez fréquemment. N'écoutez le récitatif que derrière les loges. Reparoiſſez un inſtant pour lorgner. Enfin, ayez l'air affairé, il n'importe de quoi.

Affectez, dans les ſpectacles, de ſaluer toutes les jolies femmes d'un air libre & avantageux; allez même cauſer familiérement dans leurs loges, & parlez-leur à l'oreille. L'on vous croira favoriſé, & vous ferez des jaloux.

Ne manquez jamais après l'Opéra, d'aller figurer ſur le Théatre. L'on y eſt englouti par un mêlange d'odeurs inſupportables. L'on y riſque cent fois de ſe caſſer les membres, mais il n'importe. La mode eſt d'y paroître, quoiqu'on ne voulut jamais mettre le pied dans une Egliſe où l'on trouveroit la vingtième partie des incommodités que l'on rencontre dans ce lieu obſcur.

Si l'on vous ſoupçonne d'intrigue avec une femme aimable, défendez-vous-en d'un air myſtérieux, & en ri-

cannant, c'eſt le moyen de perſuader que le fait eſt vrai.

Montrez-vous aux promenades dans les ſaiſons & aux jours attitrés. Ayez des façons de ſaluer proportionnées à l'état de tous ceux que vous rencontrerez.

Ne parlez qu'en paſſant aux beautés théatrales, & que ce que vous leur direz ſoit ſuivi d'un long éclat de rire.

Jugez mal de la raiſon des femmes. Soutenez thèſe pour prouver qu'il n'en eſt point d'exactement vertueuſes ; l'on penſera que vous n'en avez jamais trouvé de cruelles.

Ne compoſez jamais rien, mais jugez de tout, même ſans l'avoir vu. Critiquez, parodiez, & ſi vous êtes aſſez heureux pour trouver le mot de l'Epigramme, ne le manquez pas.

Ne ridiculiſez pas ceux qui peuvent s'en venger & vous le rendre. Mais pour ceux dont il n'y a rien à craindre, allez juſqu'à être méchant ſur leur compte, pourvu que ce ſoit d'un ton badin & ironique. La méchanceté eſt moins choquante, & porte des coups auſſi ſûrs.

Ayez toujours dans votre poche les

piéces fugitives, les Vaudevilles nouveaux. Liſez exactement les Romans, les brochures courantes; dites-en affirmativement votre jugement, & que ce ſoit toujours un jugement de condamnation. Vous paſſerez pour un amateur de Belles-Lettres, & cette réputation ſeule, fortifiée de votre nom, & du crédit des femmes, pourra vous mériter une place à l'Académie Françoiſe; les gens de qualité y ſont introduits à peu de frais, ſous le titre d'Amateurs, pour accroître le profit légitime de ceux qui portent le poids du jour.

Formez-vous une Bibliothéque, mais n'y admettez que des livres agréables & modernes. Banniſſez-en les vieux Médecins, Juriſconſultes, Philoſophes & Théologiens qui ont déshonoré la raiſon & leur matière par un fatras d'inutilités que perſonne ne lit & ne doit lire.

Attachez-vous à parler purement votre Langue. Vous ſerez ſouvent conſtitué Juge des conteſtations qui s'élevent journellement dans la ſociété, ſur la valeur & l'arrangement des mots. Cette ſcience honore un homme de qualité. Beaucoup de gens ſavent tout, excepté parler François.

Retenez tous les mots à la mode, & parlez ſouvent *du bon ton & de la bonne compagnie.* L'on croira que vous en faites partie, quoique vous la voyiez, & la ſachiez mauvaiſe.

Quoiqu'un homme de naiſſance ſoit noirci par cent actions plus déshonorantes les unes que les autres, ne ceſſez pas de le voir & de l'accueillir, juſqu'à ce que vous ayez à vous en plaindre perſonnellement. L'on convient que les fats & les frippons ſe multiplient dans le monde, par la façon dont les honnêtes gens ont la foibleſſe de vivre avec eux, mais vous n'êtes point le vengeur de la ſociété civile, & l'on peut avoir beſoin de tous les hommes.

Affectez quelquefois de paroître diſtrait, l'on vous croira occupé de projets intéreſſans. Dites que vous avez de l'humeur, que vous êtes gourmand, l'on vous regardera comme un homme de bonne ſociété ; ces trois défauts ſont de mode aujourd'hui, & l'on en tire vanité.

Soyez franc à l'extérieur, & que l'on croie que vous penſez tout ce que vous dites, mais ne dites pas tout ce que vous penſez.

Levez-vous journellement à midi. Prenez du Chocolat à deux heures ; ſoupez abondamment à dix, & jouez juſqu'à trois heures du matin ; craignez cependant de ruiner votre eſtomach, de gagner des vapeurs, la goutte & d'autres infirmités prématurées. C'eſt payer trop cher le plaiſir d'être homme du bel air.

Donnez vos audiences dans un déshabillé galand. Soyez plus long-temps à votre toilette que la coquette la plus recherchée ; & chargez-vous des odeurs les plus fortes, au riſque d'incommoder cent perſonnes dans la journée.

Prenez une femme, ſi l'envie vous en vient abſolument, mais mariez-vous par intérêt & nullement par goût. Ne ſacrifiez ni votre liberté, ni même votre complaiſance. Vivez avec votre femme ſans la moindre gêne. Ayez chacun votre appartement. Voyez-vous, pour ainſi dire, en bonne fortune ; & ſoyez quelquefois huit jours ſans vous voir : c'eſt le moyen de ne pas s'ennuyer l'un de l'autre.

Ne rendez point compte de vos actions à votre femme, & ne vous infor-

mez point des ſiennes. Le rôle de jaloux eſt aujourd'hui dans le plus ſouverain mépris.

Ayez des Maiſons, des Sociétés, des Campagnes différentes de celles où ira habituellement votre épouſe. Ne vous rencontrez que par haſard, & alors témoignez-en hautement votre ſurpriſe. Ne lui donnez jamais que le nom de Madame, ſoit en public, ſoit en particulier.

Ne rendez nul compte de vos affaires à votre chère moitié. Payez-lui ſeulement avec exactitude la rente dont vous ſerez convenus. L'inconvénient eſt, qu'elle ſe regarde comme une étrangère chez vous, & qu'elle vous enviſage comme un Maître de Penſion. On pourra tout caſſer, tout diſſiper dans votre maiſon ſans qu'elle y prenne le moindre intérêt; mais c'eſt un uſage reçu & il faut vous y ſoumettre.

Dès que vous aurez un ou deux enfans, prenez plutôt dix maîtreſſes que de riſquer de toucher à votre femme; ce ſeroit vous expoſer *à faire des gueux*.

Pratiquez, s'il eſt poſſible, la maxime, qui dit: qu'il vaut mieux avoir un

bon eſtomac qu'un bon cœur. Le proverbe n'eſt pas honorable, mais il eſt commode.

Prenez un Intendant pour vous diſpenſer de veiller à vos affaires. Lorſque votre peu d'économie les aura dérangées, criez qu'il eſt un frippon, auſſi bien que tous ceux qu'il a employé à votre ſervice, ce ſera un prétexte pour ne payer ni les uns ni les autres. La méthode eſt de nuire doublement aux gens que l'on ne veut point ſatisfaire, 1.° en ne les payant pas, 2°. en les décréditant par le mal qu'on en publie.

Si vous avez mangé la moitié de votre bien, mettez à fonds perdu la moitié qui vous reſte, vous vous conſerverez le même revenu, & vous brillerez avec le même éclat. La méthode aujourd'hui eſt de ne ſonger qu'à ſatisfaire ſon luxe, ſans s'occuper de ſes enfans, ni de ceux qui doivent venir après nous.

Telles ſont les réflexions que la tendreſſe paternelle avoit ſuggérées à mon père, pour me rendre homme du monde, & homme aimable. Le reſpect que j'avois pour leur auteur, m'engagea à les imprimer dans ma tête. Elles ne ſont pas toutes régulières & exemptes de

critique. Mais ce n'étoit pas à moi à censurer un ouvrage qui partoit d'une main aussi chère & aussi respectable. Mon père mourut, & l'usage du monde me fit croire que la plupart de ses maximes étoient sensées, puisque presque tout le monde les adoptoit. Je crus devoir me ranger au sentiment général. Je cherchai à pratiquer ce que l'auteur de mes jours m'avoit tendrement recommandé, & je m'en trouvai assez bien ; j'étois fort content de moi.

Ces maximes me devinrent familières & j'en recueillois le fruit tous les jours, tout Paris m'invitoit, me recherchoit, j'étois réellement fort aimable, ou du moins je le croyois. Il me restoit encore assez de fortune, & je songeois sérieusement à convertir en rentes viagères ce que j'avois conservé ; mais un accident vint déranger mes projets & ma façon de vivre. J'entendois la Messe de midi aux Feuillans, & j'y déployois tous mes charmes, d'un air évaporé, lorsque j'y vis entrer une jeune personne de seize à dix-sept ans, qui, d'un air aussi sage que modeste, suivoit une mère dont le cortége annonçoit une femme

de diſtinction. Son maintien honnête & les graces de ſa figure firent une impreſſion marquée ſur mon cœur. Je m'apperçus que le ſentiment qu'elle m'inſpiroit, tenoit plus encore de la diſpoſition à l'eſtime, que d'une impreſſion d'amour, & je ne pus m'empêcher de déſirer la poſſeſſion d'une femme qui lui reſſemblât. Je m'informai avec ſoin qui elle étoit. Les agréables de l'un & de l'autre ſexe dont j'étois entouré, ſatisfirent bientôt ma curioſité. On m'apprit qu'elle étoit fille d'un Préſident, nommé M. de V.. que ſon père décédé depuis quelques années, avoit laiſſé deux enfans avec une fortune bornée, mais honnête. Que ſon frère ſe deſtinoit à la Magiſtrature, & que la mère, femme d'un mérite ſolide, vivoit avec autant de décence que de conſidération. Ces témoignages avantageux me donnèrent pendant quelques minutes un air de réflexion. J'eſſuyai, à ce ſujet, les railleries de quelques merveilleuſes, qui, en ricanant autour de moi, entendoient la Meſſe, pour ſe montrer & paſſer le temps. Mon air penſif ſe diſſipât, & j'entrai aux Thuilleries avec deux de mes

amis. J'eus beau me livrer à ma gaieté naturelle, l'idée de Mademoiſelle de V... me revenoit ſans ceſſe ; il ſembloit qu'au milieu de ma diſſipation, elle s'obſtinât à me pourſuivre impitoyablement. Ce mouvement inconnu m'allarma, mais je le combattis vainement ; la douce phyſionomie qui m'avoit frappé, étoit le refrein perpétuel de mes idées. Je fus dîner chez un Fermier général, où je ne pus m'empêcher de faire tomber la converſation ſur Mademoiſelle de V... pour avoir le plaiſir d'en faire l'éloge. Je vis avec une joie ſecrette qu'on enchériſſoit ſur tout ce que j'en diſois. En ſorte que je me reprochois d'avoir ignoré juſqu'alors ſon exiſtence. Je fus le ſoir à l'Opéra, & cent fois je déſirai y voir l'objet dont la ſeule vue m'avoit attaché ſi puiſſamment. Les réflexions nocturnes vinrent encore fortifier mon penchant. Je paſſai huit jours entiers à promener mon ennui & à chercher le mobile de mes vœux, dans les endroits même où j'étois ſûr qu'il n'étoit pas. Je commençai à ajouter foi à la force de la vertu ſympathique que j'avois juſqu'alors regardé comme

une chimère. Fatigué de traîner inutilement mon inquiétude, je pris la réſolution de la faire ceſſer ou du moins de l'adoucir en faiſant connoiſſance avec Madame de V... & ſon aimable fille. J'avois aſſez bonne opinion de moi, pour croire que chacuns'empreſſeroit à me procurer cette bonne fortune que j'enviſageois comme réciproque. Mais ma préſomption fut humiliée. Trois ou quatre perſonnes à qui je m'adreſſai, refuſèrent de m'introduire chez Madame de V... ſous prétexte qu'elle admettoit chez elle peu de monde. D'autres me dirent qu'ils recevoient quelquefois de ſes viſites, mais qu'ils ne pouvoient m'avertir des jours favorables, parce qu'ils les ignoroient eux-mêmes. Ces refus palliés me mortifièrent ſans me rebuter. Je réſolus, à quelque prix que ce fût, de ſurmonter des obſtacles, dont j'ignorois la véritable cauſe. J'employai le miniſtère d'un de mes gens, & je l'intéreſſai à faire connoiſſance avec quelques domeſtiques de Madame de V... pour être inſtruit de ſes démarches. Cette reſſource me fut utile. J'appris au bout de quelques jours que la

mère & la fille devoient aller voir la revue des Gardes Françoiſes : je formai la même partie avec deux de mes amis qui étoient fort liés avec elles, & je me gardai bien de leur dire mon ſecret. Nous joignîmes dans la plaine le Carroſſe de ces Dames, mais notre entrevue fut fort courte, & ma ſatisfaction très paſſagère. Au bout d'une quinzaine je liai encore la même partie, pour une promenade au Bois de Boulogne, où mon Emiſſaire m'avoit dit que les Dames devoient ſe rendre. Nous les y trouvâmes en effet. La politeſſe de mes Camarades & un ſentiment plus fort de ma part nous engagèrent à les joindre. La converſation fut générale, je voulus étaler mes graces, je me perdis en complimens. J'étudiois mes airs, mes geſtes, mes paroles, & à force de vouloir montrer de l'eſprit, j'en manquai abſolument ; à peine entendit-on ce que mon jargon vouloit dire. Les Dames m'écoutèrent, me répondirent avec une froide civilité, & nous nous ſéparâmes, ſans que j'euſſe lieu de croire que mes affaires fuſſent aucunement avancées ; au contraire, quand je me rappellai les pro-

pos que j'avois tenus, je craignis d'avoir déraiſonné dans toutes les formes, & je ne me trompois pas. Je fus honteux & affligé du rôle que trop de confiance m'avoit fait faire. L'amour-propre vint me conſoler ; j'attribuai à un enthouſiaſme amoureux, ce qui n'étoit l'effet que de la fatuité, & je réſolus de prendre ma revanche. Je fus inſtruit que Madame de V... devoit aller paſſer l'après-midi chez une femme de ma connoiſſance où j'allois rarement ; mais dont j'étois fort aimé. Je pris mon parti d'aller lui faire viſite comme ſi le haſard ſeul m'y eut conduit. Je m'y rendis ſur les ſept heures. La maîtreſſe de la maiſon fut étonnée de me voir de ſi bonne heure. Mon ajuſtement étoit de la plus grande élégance, & ma coëffure d'une recherche infinie. Elle commençoit à me badiner ſur les grands deſſeins qu'elle me ſuppoſoit pour l'emploi de ma journée, lorſqu'on annonça Madame de V... & ſa fille. Quoique je fuſſe préparé à cet événement, leur nom me cauſa un mêlange de joie, de ſurpriſe & d'embarras. Je fus déconcerté, & ne m'expliquai que par les

révérences les plus humbles. Mon avanture du Bois de Boulogne me revenoit ſans ceſſe dans la tête. Je me propoſai d'être circonſpect, & je devins entrepris. Après les premières cérémonies, l'on parla de jouer, la maîtreſſe de la maiſon dit en méditant ſon arrangement, qu'il ne falloit pas compter *ſur un beau comme moi*, & que j'avois ſans doute de grands projets. Cette raillerie me piqua à l'excès ; cependant je me contrefis pour lui dire avec douceur que je ſerois trop heureux de faire ſa partie. Elle me railla agréablement ſur ma complaiſance, & en reporta tout l'honneur aux Dames qui étoient chez elles. Je ne m'en défendis que médiocrement, je pris même un maintien plus aſſuré pour provoquer une Cométe, un Breland, un Reverſis. A ce dernier mot, Mademoiſelle de V... dit avec une eſpéce de tranſport que c'étoit ſon jeu favori. Je ſaiſis cette occaſion pour en former un. Heureuſement il ne ſe trouva que quatre acteurs du nombre deſquels j'étois, & nous commençâmes la partie. Je pris un air d'attention & un ton compoſé, qui ſympatiſoit mal avec

mes façons ordinaires. Je ne donnois d'As à Mademoiſelle de V... ſans les aſſaiſonner d'une excuſe ou d'un petit compliment. Elle ſoutint mes fadeurs avec aiſance, avec gaieté, avec nobleſſe, & j'achevai de lui faire le ſacrifice entier de ma liberté. Je la trouvai encore plus ſpirituelle que belle, & je ne m'en occupai plus, que comme d'un modèle de perfections. Lorſque la partie fut finie, je m'approchai de la table où jouoit encore Madame ſa mère; j'affectionnai ſon jeu; je marquai un intérêt ſenſible à ſa fortune, je la félicitai ſur les graces, ſur les talens de ſa famille, & je n'oubliai rien pour chercher à lui plaire: elle me répondit toujours avec l'indifférence polie qu'on témoigne aux gens dont on ambitionne peu la liaiſon. Ce procédé me déſeſpéroit. Je crus pourtant qu'il falloit riſquer un coup de vigueur: & comme on étoit près de ſe ſéparer, j'offris la main à Madame de V... pour la conduire à ſon carroſſe. J'étois fort embarraſſé de la tournure de ma phraſe, & après avoir héſité, balbutié, je lui demandai reſpectueuſement la permiſſion d'aller lui faire ma cour, & de

faire la partie de jeu de Mademoiſelle ſa fille & la ſienne ; Madame de V... me répondit aſſez ſérieuſement que ſa maiſon étoit peu fréquentée, peu amuſante pour un homme comme moi, & que je m'y ennuyerois aſſurément. Je me mis à réfuter ſon objection, & nous arrivâmes à la voiture où je pris congé de la mère & de la fille avec un regret véritable. On me retint à ſouper dans la maiſon où j'étois. Nous ne parlâmes que des agrémens de Mademoiſelle de V... Je m'exhalai délicieuſement en louanges ſur ſon chapitre, & la maîtreſſe du logis, charmée de la ſincérité de mes éloges, s'engagea de me procurer quelquefois le bonheur de la voir.

Je lui rendis compte de la propoſition que j'avois faite à la mère, & de la manière dont elle y avoit répondu. Nous décidâmes que ſi elle n'avoit témoigné aucun empreſſement pour me recevoir, il n'y avoit, au moins de ſa part, aucun refus déterminé, & nous réglâmes que dans les choſes douteuſes, il falloit ſaiſir le côté qui étoit le plus à notre avantage ; ainſi, il fut réſolu que je pourrois, ſans indiſcrétion, me pré-

ſenter chez Mademoiſelle de V...

Nous convînmes cependant que ma protectrice la diſpoſeroit favorablement en ma faveur, & qu'elle lui annonceroit ma viſite comme une choſe décidée, ſans la conſulter ſur l'autoriſation de cette démarche. En effet, deux jours après, elle remplit ſa miſſion avec une exactitude recommandable, mais elle trouva l'eſprit de la mère & de la fille armé contre moi de la plus haute prévention. Elles me prodiguèrent les qualifications *de petit-maître*, *d'homme du bel air*, *d'homme dangereux*; ce fut uniquement par honnêteté pour mon ambaſſadrice qu'elles me firent grace des noms de fat & d'impertinent. Ma protectrice avec les meilleures intentions du monde étoit fort embarraſſée de me juſtifier ſur le fonds des imputations. Elle ſe retrancha ſur la forme, ſur ma jeuneſſe, ſur le mauvais goût du temps; enfin, elle employa ſa rhétorique à ſoutenir que j'avois de l'eſprit, & qu'un peu de maturité me feroit revenir des erreurs & des travers où le ſot exemple entraînoit toute la jeuneſſe d'aujourd'hui. Malgré toute la répugnance qu'on

témoignoit à me voir, il n'y eut point encore d'interdiction absolue, & ma charitable amie en tira un augure favorable.

Elle m'apprit que ma réputation avoit devancé ma visite dans la maison de Madame de V... & que je n'en devois pas tirer avantage. Elle me rendit avec quelques adoucissemens les dispositions où l'on étoit sur mon compte, & elle me laissa entrevoir que ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison. J'avoue que mon amour-propre fut étrangement révolté de la justice qu'on me rendoit. Je m'étois toujours cru un homme désiré & désirable à tous égards, cependant j'éprouvois un mépris marqué dès la première occasion, où mon cœur avoit été sérieusement affecté. Cette humiliation me fit faire des réflexions sérieuses; je fus trois ou quatre jours sans dormir, occupé uniquement à bâtir un plan de réforme qui put me garantir des suites d'un désagrément auquel je sentois bien que je ne pourrois résister.

J'insistai auprès de mon agente pour l'engager à renouveller ses tentatives. Elle fit naître les occasions de parler de

moi & de mentir obligeamment. Elle peignit mon reſpect, mon empreſſement pour être préſenté, & elle annonça réſolument que je lui donnerois le bras lors de ſa première viſite. Cette déciſion n'éprouva point de contradiction formelle; en ſorte, que ma fidelle amie m'apprit d'un air triomphant le ſuccès de ſes ſervices, & nous prîmes jour au ſurlendemain pour faire notre entrée ſolemnelle.

J'attendis l'heure du rendez-vous avec l'impatience d'un enfant, ou plutôt d'un amoureux. Mon introductrice me préſenta avec des graces, & mon abord parut contraint, parce que je ſentois que j'avois de forts préjugés à vaincre. Cependant je m'enhardis. Je pris le ton délibéré, & ſans hardieſſe je tâchai de donner un tour de franchiſe à tous mes diſcours. Je m'obſervois néanmoins avec ſoin pour ne laiſſer échapper aucun mot précieux ou recherché. Enfin, je n'oubliai rien pour plaire par un air ouvert & par une prévenance ſans oſtentation. Nous paſſâmes la ſoirée agréablement; je pris congé des Dames à l'heure du ſouper, & je fis mes remercimens.

de faire un Teſtament, en ſorte qu'il étoit difficile que ſa ſucceſſion m'échappât, & me fit languir dans une ennuyeuſe attente.

Je communiquai auſſi mes ſentimens à Mademoiſelle de V... Elle m'écouta ſans colère, & prenant un air affable, à la fin de ma paroraiſon : » vous êtes » encore *trop aimable pour moi*, me dit-» elle ; votre renommée m'a fait une » peur, dont je ne ſuis pas entiérement » remiſe. Je vois pourtant avec plaiſir » qu'on fera quelque choſe de vous, ſi » vous daigniez répondre aux ſoins que » nous prenons pour vous former à notre » manière de penſer. « Je vis bien que mon bonheur n'étoit pas encore à ſa perfection. J'en murmurai tout bas, mais l'amour étoit plus fort que le dépit. Je pris le parti de m'armer d'une patience involontaire.

Je travaillai auſſi avec aſſiduité à me dépouiller de mes anciens préjugés, & des faux airs que la mauvaiſe habitude m'avoit fait contracter. S'il m'en échappoit un, mon adorable maîtreſſe m'en faiſoit impitoyablement la guerre, & ma confuſion prouvoit tout l'empire

qu'elle exerçoit ſur mon cœur. Je me ſéqueſtrai de toutes les ſociétés, dont la contagion m'avoit gâté l'eſprit & tourné la tête. Un fat commençoit à me paroître un automate odieux. Je craignois même de me montrer en public avec un être portant des talons rouges. Mais deux incidens achevèrent d'aſſurer le ſuccès de mes réflexions, & m'adminiſtrèrent, à mes propres dépens, un ſouverain correctif.

Il me reſtoit en Anjou une Terre dans laquelle il y avoit une douzaine de Fiefs, plus ou moins conſidérables. J'en avois toujours joui avec la certitude qu'elle relevoit nuement du Roi en totalité. Un Gentilhomme de mes voiſins prétendit qu'un de ces Fiefs étoit dans ſa mouvance, & il me fit ſaiſir féodalement. Je négligeai ce Procès pendant pluſieurs années, parce qu'on m'avoit mandé que le Fief en ſon entier ne valoit pas quarante piſtoles. Un beau jour je fus tout étonné de recevoir une lettre de mon Receveur, qui me mandoit que mon Procès avoit été jugé à Angers, que j'étois déclaré vaſſal de mon voiſin, & qu'on m'avoit condamné aux dépens

dépens qui ſe montoient à près de cent piſtoles.

Ce terme de vaſſal bleſſa mon orgueil. Je ne pus ſouffrir qu'un Gentilhomme de campagne revendiquât ſur moi la ſupériorité. J'écrivis ſur les lieux, pour qu'on employât le ſeul remède qui me fut appliquable. C'étoit celui de l'appel au Parlement.

Mon Procès arriva bientôt; je vis un volume monſtrueux, dont l'aſpect me fit peur, & dont le port me coûta conſidérablement. Je m'étonnai de le trouver ſi engraiſſé à mon inſu. Il fut bientôt ſuivi de mon adverſaire, dont le nom ſeul m'étoit connu.

C'étoit un Gentilhomme fort à ſon aiſe qui figuroit dans le pays. Son occupation ordinaire étoit de plaider ſes vaſſeaux & ſon voiſinage. Pour le faire plus commodément, & à moins de frais, il avoit pris à gages un valet de chambre Huiſſier, comme d'autres Seigneurs ont un valet de chambre Chirurgien ou Tapiſſier. Ce domeſtique ne lui étoit point inutile. Il exploitoit journellement les Cenſitaires, & tous ceux qui avoient le malheur de déplaire à mon redouta-

ble Antagoniſte. Ce formidable voiſin avoit trente ou quarante Procès qu'il entretenoit pour ſes menus plaiſirs ; c'étoit plus par goût que par intérêt qu'il ſe livroit à cette diſcuſſion. Je lui préſentai le combat de bonne grace, & je choiſis un Procureur, de l'activité duquel on me répondit. Malheureuſement je me ſouvins des avis de défunt mon père. Je crus que mon diſcernement ſuffiroit pour me guider. Je voulus faire mes écritures moi-même. J'y obmis tout ce qui étoit eſſentiel. J'avançai témérairement ce qu'il falloit ſupprimer; enfin, je fis ſi bien, que j'embrouillai mon affaire au point que perſonne, ni moi-même, n'y entendoit plus rien.

On la jugea cependant, & mon adverſaire, plus habile que moi, fut décidé mon Suzerain. Il me fit payer les frais de ſon voyage, & les dépens de mon ignorance, en ſorte que j'appris, à mon détriment, que tous les conſeils de mon très-honoré père n'étoient pas des régles infaillibles de conduite.

Madame de V... & ſa fille s'empreſſèrent à me conſoler de mon accident. Elles me firent une petite morale, pour

me faire ſentir qu'il ne falloit pas s'en rapporter à ſes lumières ſur ſes propres affaires, parce que les plus intelligens étoient ſujets à s'aveugler, mais qu'il falloit conſulter, & s'en rapporter à des gens éclairés, qui par état avoient acquis des connoiſſances ſupérieures aux nôtres. Cette petite leçon me rendit honteux de ma ſottiſe.

Cependant, l'agitation que m'avoit cauſé mon Procès, la honte d'avoir ſuccombé, mon amour & mes inquiétudes ſur les ſuites qu'il devoit avoir, m'occaſionèrent une maladie violente. Mes gens voulurent inutilement faire venir un Médecin, je m'obſtinai & je me mis dans des emportemens furieux pour n'en point voir. Je prétendis me traiter moi-même, & je débutai par prendre deux purgations, parce que je me jugeois ſurchargé d'humeurs. La fiévre redoubla avec force, le ſang me ſuffoquoit, & déja je touchois à l'inflammation. Je me fis ſaigner deux fois du bras, je pris du Kermès de mon ordonnance; bientôt le tranſport au cerveau me ſaiſit; quand on me vit hors d'état de me gouverner moi-même, il

fallut bien appeller des ſecours étrangers ; ils ſe trouvèrent heureuſement plus ſalutaires que les miens. Madame de V... inſtruite de mon état m'amena ſon Médecin. Il débuta par me faire ſaigner deux fois du pied, & à force d'adouciſſans, il trouva le moyen de me tirer de l'état dangereux où mon imprudence m'avoit précipité. Revenu à moi-même, je ſentis les conſéquences de mon étourderie, & j'en conclus que c'étoit ſans doute par ironie, que mon père m'avoit donné des préceptes qu'il ne me croyoit aſſez ſot, pour ſuivre à la lettre, puiſqu'ils m'expoſoient à perdre ma fortune & ma vie.

Madame de V... s'intéreſſa comme une mère & une bonne amie au rétabliſſement de ma ſanté. Elle me viſitoit ſouvent, & m'amena pluſieurs fois Mademoiſelle ſa fille pendant ma convaleſcence. Je lui en témoignai toute ma ſenſibilité, & lui fis connoître avec quelle ardeur je déſirois lui appartenir par des liens indiſſolubles. Son affabilité flatta mes eſpérances ; mes forces ſe rétablirent, mais je tombai inſenſiblement dans un fonds de mélancolie que rien

ne pouvoit diſſiper. J'étoit abſorbé dans des rêveries noires, & je me rappellois ſans ceſſe l'illuſion dans laquelle j'avois vécu, pour me reprocher mes égaremens. Je devins auſſi le cenſeur du genre humain, & j'étois autant frondeur du ton dominant, que j'en avois été zélé ſectateur.

Les caractéres vifs ſe portent volontiers aux extrêmes, & ne ſaiſiſſent rien modérément. Je ſentis un dégoût décidé pour tout ce qui m'avoit flatté; la Compagnie, les Spectacles, la Muſique me parurent inſipides, même ennuyeux. Mes mœurs ſe reſſentirent du changement de mes inclinations; je devins ſolitaire, moroſe, négligé à l'excès dans mon ajuſtement, & ménager juſqu'à l'avarice. Madame de V... & ſa fille avoient ſeules conſervé des droits ſur mon cœur, mais la vapeur m'emportoit quelquefois, au point de manquer de reſpect pour elles. Elles avoient la bonté d'attribuer ma mauvaiſe humeur à l'effet de la maladie, & elles faiſoient grace à mes caprices, en tâchant de les calmer par la raiſon & la douceur.

Mademoiſelle de V... étoit particu-

lièrement affectée de ma métamorphoſe. L'amour ne lui parloit point en ma faveur, mais l'eſtime qu'elle avoit conçue pour moi & l'habitude de nous voir, lui faiſoient déſirer que je fuſſe ſon mari, préférablement à un autre avec qui elle auroit eu à faire connoiſſance. Elle étoit allarmée de me voir paſſer d'une extrêmité à l'autre. Mes premiers travers l'avoient épouvantée : elle avoit coopéré à m'en guérir, & la diſpoſition où j'étois actuellement ne lui promettoit pas un avenir plus heureux, que celle dont elle m'avoit tiré.

La mère & la fille eurent cependant la généroſité de ne point m'abandonner. J'allois journellement les fatiguer, & elles redoublèrent de ſoins pour m'arracher à la conſomption qui me ſubjuguoit. Mes diſcours ne rouloient que ſur la ſimplicité de nos ancêtres, dont je faiſois l'apologie perpétuelle. Je rappellois à chaque inſtant tout ce que j'avois lu ou entendu dire à ce ſujet, ſoit à mon père, ſoit aux autres. Je vantois les douceurs de la vie champêtre, & j'invectivois contre la corruption du ſiécle. En effet, mon deſſein eut été de

me séquestrer, pour vivre dans une Terre écartée, si l'amour qui me possédoit ne m'eut retenu à Paris. Je ne dissimulois pas même que je n'aspirois à me marier, que pour me confiner dans la solitude avec la compagne de mon sort. Cette perspective n'étoit nullement tentante pour une jeune personne, & l'on cherchoit à combattre ma misantropie, sans se presser de rien conclure sur le mariage.

Les Médecins opinèrent que je devois aller aux Eaux, & que la dissipation étoit pour moi le remède le plus souverain. On décida pour les Eaux de Forges, sauf à me faire voyager plus loin l'année suivante, au cas que les premières opérations ne fussent point efficaces. Je partis pour ce pays, que je trouvai aussi incommode que détestable. La diversité des figures, des Nations, des Etats, des maladies & des caractères, ne servirent qu'à m'attrister encore davantage. Il y avoit très-bonne & très-nombreuse compagnie, mais je ne fis aucune liaison. Je suivois dans ma retraite un fastidieux régime, & je ne conversois qu'avec un vénérable Ca-

pucin, qui m'auroit paru dans tout autre temps, d'un commerce auſſi borné qu'affadiſſant. Ma ſeule récréation étoit d'écrire à Madame de V... & à ſa fille, dont les lettres me faiſoient toujours plaiſir. Je leur peignois énergiquement mon affection pour les manières gothiques, & elles me faiſoient agréablement la guerre ſur une manie ſi prématurée. Mademoiſelle de V... crut pouvoir me railler légérement, à l'occaſion d'une peinture que je lui avois faite de la vie ancienne, & elle joignit à ſa réponſe une hiſtoriette dont elle eut la modeſtie de ne pas vouloir s'avouer l'auteur. Elle me marqua qu'elle l'avoit trouvée dans des papiers de Monſieur ſon père, &, qu'elle m'engageoit à y réfléchir pour en faire mon profit. Je lus ce badinage avec plaiſir, & pour la gloire de l'invention, je conſens de le rapporter ici.

Hiſtoire de JADIS, *Seigneur* D'AUTREFOIS.

Rien n'eſt plus utile, & en même-temps plus glorieux, que de ſavoir l'hiſtoire en général, & de poſſéder la con-

noiſſance particulière des faits qui intéreſſent les grands hommes que l'on entend tous les jours citer dans la ſociété.

Un des Héros dont on parle le plus, & dont les aventures ſont le moins connues, eſt celui dont j'entreprends de retracer en peu de mots quelques traits d'hiſtoire. On le cite à tous propos. On en fait l'éloge. On le vante aux dépens des héros d'à-préſent. Il eſt donc néceſſaire de le faire connoître plus particuliérement. Je veux parler de *Jadis*, Seigneur *d'Autrefois*. On ignore préciſément en quelle année il nâquit : on ſait ſeulement qu'il y a long-temps. Tous les pays revendiquent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Pour moi, après d'exactes recherches, je me détermine à croire qu'il vint au monde dans un ancien Château ſitué auprès de Paris. Son père étoit un Seigneur d'importance, & perſonne n'ignore qu'alors tous les gens de qualité vivoient dans leur Terre, & qu'ils ne paroiſſoient que très-rarement à la Cour, ou à la Ville.

Le père de notre héros ſe nommoit le Seigneur du Vieux Temps. Il avoit quarante ans paſſés, lorſqu'il épouſa Sa-

ta l'Antiquaire, qui en avoit au moins trente-deux, lors de ſon mariage. L'âge mûr & le tempérament formé des deux époux ne contribuèrent pas peu à donner au fruit de leur mariage, une conſtitution robuſte. Jadis vint au monde au bout de neuf mois juſte; & il apporta en naiſſant un air vigoureux & formé, comme un enfant de trois ans.

Ce qui acheva de lui donner une bonne complexion, fut le ſoin avec lequel ſa mère l'allaita elle-même. Il tetta admirablement juſqu'à près de quatre ans, & on l'eut pris en ſortant de nourrice pour un étudiant en Droit de nos jours

L'enfance de Jadis ſe paſſa dans les amuſemens propres à ſon âge. Ses père & mère eurent grand ſoin de former ſon cœur à la Religion. Les Roſaires, les Chapelets lui furent prodigués. On lui en montra tout l'uſage. Sa mère même, accompagnée de quelques anciens domeſtiques, eut ſoin de le mener ſur un cheval à un ancien pélérinage à vingt lieues de chez elle, & il n'en revint que voué à un bienheureux, ſous la protection duquel il grandit à vue d'œil.

Par rapport à ſon eſprit, le Seigneur du Vieux Temps, en homme prudent, prétendit qu'il falloit le laiſſer ſe fortifier, & non pas le ſurcharger; il penſoit que les fruits précoces énervoient le corps de l'arbre, & avoient moins de ſaveur; dans ce principe, il ſe contenta de former le goût & la mémoire de ſon fils par la narration des exploits de la vieille guerre. Sa femme n'étoit pas moins attentive à lui raconter les hauts faits de Richard ſans peur, de Tiranleblanc, & des différens Preux dont la mémoire s'étoit rendue recommandable; elle aſſaiſonnoit cette inſtruction de quelques contes de Fées. Jadis avoit une facilité merveilleuſe à retenir les endroits qui lui paroiſſoient touchans; & tous les ſoirs, il s'endormoit aux récits que lui faiſoient ſes gouvernantes de quelques hiſtoires véritables de ſorciers, de ſorcières, ou de revenans.

Enfin, à l'âge de douze ans, Jadis fut décidé aſſez formé pour apprendre à lire. Il s'appliqua pendant trois ans ſans relâche à ce pénible exercice, en ſorte qu'à quinze ans, il liſoit couramment en Latin, & épelloit paſſablement le François.

Le deſſein de ſes parens, étoit d'en faire un des ſavans de ſon ſiécle; pour y parvenir, on confia le ſoin de ſon inſtruction à un célébre Moine, nommé Revaſſius, qui, pendant cinq ou ſix années, lui apprit avec grand ſoin quelques vieilles Chroniques, d'anciens Martyrologes, & quelque choſe de la Philoſophie d'Ariſtote.

On n'eut pas moins d'attention à lui former le corps que l'eſprit. On l'exerçoit à la Chaſſe, à l'Eteuf, à la Paulme, & autres jeux alors uſités pour l'amuſement de la Nobleſſe. On eut ſoin en même-temps de lui inſpirer une grande ſimplicité de mœurs, ſoutenue d'un ton de dignité qui ne lui permit jamais de ſe compromettre. Aucun de ſes vaſſeaux n'eut oſé lui parler qu'avec reſpect, le chapeau bas, dans une poſture humiliée, & toujours en le qualifiant de *Monſeigneur*; ſes domeſtiques mêmes étoient dans l'uſage de ſe tenir toujours debout devant lui, & dans la plus grande circonſpection, mais il rendoit avec uſure à ſes père & mère les reſpects qu'on lui témoignoit. Son premier ſoin étoit tous les matins de les

aller voir. Il ne parloit que lorsqu'ils l'interrogeoient, & ne s'asseyoit que lorsqu'ils lui en avoient donné l'ordre. Un tabouret étoit toujours son siége. Sa contenance étoit droite, timide, & jamais évaporée. Il ne s'appuyoit ni ne croisoit les jambes. Dès quatre heures du matin il se levoit, & déjeûnoit à sept. Avant midi il dînoit avec ses père & mère, goûtoit à quatre heures précises, & se retiroit vers les sept heures pour se recueillir & souper dans sa chambre; car pour éviter la dissipation du soir, il ne soupoit en compagnie que le Mardi Gras, le jour des Rois, de St. Martin, & quelques autres jours distingués où le Curé du lieu étoit invité au Château. Le Seigneur du Vieux Temps lui donnoit l'exemple de la noble frugalité; les entrées, les ragoûts meurtriers étoient bannis de sa table, mais on y voyoit à profusion la viande de boucherie, les dindons, les canards, gibier & autres mets aussi sains que naturels.

L'élégante simplicité ne se faisoit pas moins remarquer dans les habillemens, que sur la table de ce bon Sei-

gneur. Il s'attachoit plus à la commodité, qu'à la fineſſe des étoffes & aux ſuperfluités. Il aimoit un haut-de-chauſſe fort large, & des chemiſes preſque juſtes. Une vaſte plume obombroit ſon chapeau, & lui garantiſſoit la tête des ardeurs du ſoleil. Un large baudrier garniſſoit ſa poitrine; ſes gants étoient d'une ampleur conſidérable, le tout étoit orné de broderie & de rubans d'un goût merveilleux. Sa chauſſure hiſtoriée, & ſes cheveux ſans friſure lui donnoient un air tout-à-fait cavalier. Madame du Vieux Temps & ſon fils étoient mis à peu près dans le même goût, & c'étoit un très-beau ſpectacle que de les voir le jour de Pâques aller à la Paroiſſe, accompagnés d'un cortége de gens bien vêtus, & eſcortés de Pages de trente ans, & de laquais de ſoixante-dix, qui, par leur ancienneté dans la maiſon, faiſoient l'éloge du bon caractère des maîtres.

Lorſque Jadis eut atteint l'âge de vingt ans, ſes père & mère le conſultèrent ſur ſa vocation & le choix de ſon état; il parut incliner du côté des armes, & alors on le plaça en qualité de

Page auprès d'un des premiers Seigneurs du Royaume. Cet état entraîne de la diſſipation, en ſorte que Jadis perdit peu à peu le goût dominant qu'il avoit marqué pour l'étude : la fréquentation des Demoiſelles de la femme de ſon maître, lui firent naître de l'amour pour le beau ſexe, qui de ſon temps étoit réellement admirable en tout genre ; mais il ſut toujours réprimer ſes paſſions, & il n'abuſa point des avantages que pouvoient lui procurer ſa figure & ſes talens. Parmi celles qui attirèrent ſes regards, ce fut la Demoiſelle Ancetra qui parut fixer ſon attention. Elle y répondit, mais leur ſageſſe fut égale de part & d'autre ; ils ſe bornèrent au ton de la noble galanterie. Les élégies, les tendres complimens, les lettres, les chanſons polies, dont même il nous reſte encore quelques-unes, faiſoient l'unique occupation de leurs loiſirs. Comme ils s'eſtimoient, ils s'aimèrent ſagement, reſpectueuſement, conſtamment, & ils s'aimeroient encore de même, s'ils n'étoient pas morts.

Jadis, après avoir paſſé dix années dans ce noble emploi, fut placé à la

guerre. Ses premiers faits d'armes, furent les exploits signalés d'un Héros. On l'arma Chevalier; il déconfit tout ce qui voulut résister à son courage, & il obtint par ses services de commander en chef une compagnie de cent hommes.

C'est alors que l'on vit briller dans tout son jour la valeur martiale, & la prudence qui ont toujours distingués les grands capitaines. Il eut le bonheur de s'attirer la confiance de son Souverain, & il en obtint les distinctions dues à son rang & à sa naissance.

Par malheur pour lui, la paix vint l'arrêter au milieu de sa brillante carrière; il chercha à s'en consoler, en offrant ses services aux Princes voisins; ceux qui les refusèrent, eurent lieu de s'en repentir; il passa en Angleterre, & après s'être distingué par quelques faits héroïques, il donna le plan d'une Croisade plus utile & plus glorieuse que les autres; mais la mésintelligence des Souverains ayant fait échouer ce projet, il quitta ce Royaume, & pressé du noble désir de voyager, il alla voir à Rome le Souverain Pontife, & les

respectables curiosités dont cette Ville abonde : de là il passa en Espagne, où il signala son adresse dans les Tournois, les Courses, les Bagues, les Combats de Taureaux. Enfin, couvert de gloire, il revint dans sa patrie, sans que son honneur & sa chasteté eussent été entamés en la moindre chose. Il avoit alors près de soixante ans : il apprit en arrivant chez lui, que Monsieur son père étoit mort depuis deux années, & que Madame sa mère alloit trépasser. Cette triste nouvelle lui perça l'ame. Il reçut, en bon fils, ses derniers soupirs, & après lui avoir rendu les devoirs convenables, il prit le parti de se consacrer tout entier à la méditation & à la retraite.

Mais il se vit troublé par ses voisins dans l'exécution d'un si beau projet. Plusieurs Seigneurs avoient profité de la caducité du Seigneur du Vieux Temps, & de l'absence de son fils, pour s'emparer d'une grande partie de ses terres. D'un autre côté, les Moines d'une Abbaye voisine avoient usurpé une grande quantité de Domaines, sous prétexte d'une Fondation faite à leur profit &

non acquittée, par les Ancêtres de Jadis : du temps de Jadis, les gens d'Egliſe étoient déſintéreſſés ; cependant, ſi l'on tentoit de toucher à leurs biens ou de défendre les ſiens, ils s'écrioient avec chaleur qu'on en vouloit à la Religion, comme ſi leur bourſe eût été le lieu, où ils euſſent ſerré ce précieux dépôt. On s'envoya mutuellement des Négociateurs ; mais, faute de s'entendre, il fallut en venir à une guerre ouverte ; on mit de part & d'autre ſes vaſſaux ſur pied : ce fut alors que Jadis ſentit renaître cette ardeur martiale, dont il avoit été tant de fois animé. Il fit des ſiéges, il en ſoutint, il extermina la plupart des vaſſaux de ſes voiſins, & preſque tous les ſiens y périrent généreuſement.

Un jour il pénétra à main armée dans l'Abbaye : il en brûla les Chartres, & ſaccagea juſqu'au dernier Moine ; mais il en ſurvint bientôt une nouvelle Colonie, & la guerre ſe ralluma plus vivement que jamais ; il ſe forma des ligues contre Jadis, mais auſſi grand politique que guerrier, il ſut les diſſiper à propos. Cependant, au bout d'une douzaine

d'années, les parties belligérantes s'ennuyèrent de voir leurs sujets massacrés, leurs terres ravagées, & tous leurs biens perdus sans ressources : ils ouvrirent les yeux, & consentirent de s'en rapporter sur leurs différends à un saint Hermite, qui depuis plus de quarante ans avoit sa retraite dans une Forêt des environs. Faute de savoir lire, il entendit les parties, & après un grand nombre de pourparlets, l'homme de Dieu engagea Jadis, pour le bien de la paix, à sacrifier la meilleure partie de ses prétentions. Il eut le bon esprit d'y consentir, & peu à peu le calme se rétablit dans la Contrée.

Ce fut alors que Jadis songea sérieusement à faire ce qu'on appelle une fin. Deux partis s'offroient à lui avec des agrémens égaux. L'état du mariage lui paroissoit à désirer pour la transmission de sa gloire & de son nom ; mais, d'un autre côté, sa conscience se sentoit souvent déchirée par le remords des maux que sa fureur avoit occasionés dans les petites guerres qu'il avoit soutenues. Dans cette perplexité, il consulta nombre d'amis, qui le firent pencher vers

le mariage. Ce parti plus favorable à ſon amour-propre lui parut préférable : il s'informa du ſort de la Demoiſelle Ancetra, que ſes traverſes lui avoient fait perdre de vue : il apprit avec regret, qu'ennuyée de ſon abſence, elle avoit pris le voile dans un Monaſtère. Cet exemple le toucha, & il étoit près de l'imiter, lorſqu'un ſaint Abbé du voiſinage le détermina à épouſer une de ſes parentes qu'il avoit élevé lui-même dans la Religion & la ſimpliciré. Il s'y porta d'autant plus volontiers, qu'il n'avoit eu qu'un frère, dont la vie n'eſt pas moins intéreſſante que la ſienne, & qui après avoir pris le parti de la Magiſtrature, paſſât dans l'état Eccléſiaſtique ſans avoir eu d'enfans.

Jadis avoit alors quatre-vingt ans, mais malgré ſes fatigues, il étoit encore frais & robuſte, comme à la fleur de ſon âge. Le Mariage ſe célébra ſans pompes, & Jadis eut bientôt lieu de s'applaudir de la continence dans laquelle il avoit toujours vécu. Sa femme devint groſſe, & mit au monde un enfant mâle, qui devint l'objet de la complaiſance & des eſpérances de ſon père. L'Ab-

bé qui avoit facilité le mariage, promit d'en avoir ſoin. Les Religieux, à ſon exemple, s'empreſſèrent de témoigner leur attachement à toute la famille, & bientôt la maiſon de Jadis devint une eſpéce de Communauté régulière. L'extrême dévotion qui les animoit, leur inſpira le goût des Fondations & des bonnes œuvres. Jadis diſtribua une partie de ſon bien à des Monaſtères. Il fonda des Chapelles, éleva des Mauſolées à tous ſes ancêtres, & fonda des Prières ſans nombres. Sa fidèle épouſe ne s'occupa qu'à l'imiter, & par le ſoin de ſes ſages Directeurs, elle fit tous les genres de Fondations qui étoient alors en uſage. Cependant, Jadis ne put s'empêcher de faire quelques réflexions tardives ſur le peu de fortune qu'il laiſſeroit à ſon fils, qui n'avoit pas moins d'eſprit que lui. Les pieux Cénobites qui l'environnoient, le raſſurèrent de leur mieux, & la Religion lui fournit un motif pour ne plus ſe plaindre. Le tendre intérêt qu'on prenoit à ſa ſanté, obligea ſa femme & ſes bons amis, à ne plus le laiſſer ſortir de ſa chambre. On l'aſſujettit auſſi à manger très-peu,

pour ne point ſurcharger ſon eſtomac affoibli par les années. Ce genre de vie, ſi différent de celui auquel il avoit été long-temps livré, le fit peu à peu tomber dans l'ennui, & il en mourut âgé de cent un ans, comblé de bénédictions, & couvert de bonnes œuvres, pour leſquelles on l'eût canoniſé, s'il en eût laiſſé le moyen. Sa femme fut ſi ſenſible à cet événement, qu'elle ſe retira dans un Monaſtère qu'elle avoit bâti, & dont l'Abbé, ce généreux parent qui l'avoit marié, étoit Directeur.

Par rapport au fils, ſon ſort parut plus embarraſſant. Jadis avoit diſpoſé par Teſtament du peu de bien que ſa pieuſe générosité lui avoit permis de conſerver. Si-tôt qu'il fut mort, toutes les Maiſons Religieuſes ſe mirent en poſſeſſion de ce qui leur revenoit encore, en ſorte que l'héritier ſe trouva réduit à manquer même du néceſſaire; mais la Providence vint à ſon ſecours pour lui faire recueillir le mérite des bonnes actions de ſon père; les Couvens enrichis de ſon patrimoine lui ouvrirent leur ſein, ſon inclination ſe trouva d'accord avec le ſacrifice que les

circonſtances ſembloient rendre néceſſaires. Il avoit alors vingt ans, & ſa vocation avoit été préparée dès longtemps; ainſi il ſe détermina ſans peine à entrer dans le Cloître, & à manger avec les autres ſa part d'un bien dans lequel il avoit un droit ſi légitime.

C'eſt ce ſacrifice méritoire, qui a interrompu le cours d'une poſtérité, dont la mémoire ſera toujours reſpectable.

En effet, quel homme a mérité & a obtenu une réputation mieux ſoutenue que celle de Jadis? Eſt-il des talens & des vertus qu'il ne poſſédât pas? Son ame, ſon cœur, ſon eſprit, ſon corps même l'ont rendu à jamais recommandable. Auſſi le voyons-nous citer chaque jour avec éloge, & même à tous propos; l'on ne penſe plus, dit-on, l'on n'agit plus comme *Jadis*; l'on n'aime plus ſi bien que *Jadis*; l'on ne boit plus comme *Jadis*; l'on ne donne plus aux Moines comme *Jadis*; l'on n'a plus de tête, d'eſtomac, d'amis, ni de domeſtiques comme *Jadis*; enfin, l'on ne fait plus rien de bien comme *Jadis*, &c.

C'eſt en vérité dommage que ſa poſtérité ſoit éteinte ; mais les meilleurs fruits dégénèrent, & ſi ſa deſcendance n'eût pas été interrompue, l'on n'en eut peut-être pas parlé, ou l'on en auroit parlé mal.

Cette hiſtoire m'amuſa, & fit même quelque impreſſion ſur moi. Tous les traits qui partent d'une main chérie, ſont aſſurés de nous plaire. Je me fis violence pour triompher de ma mélancolie ; ce fut vainement : elle avoit ſon principe dans le ſang. Mon eſprit n'étoit malade que parce que mon corps l'étoit. Cependant, le ſecours des remédes rétablit peu à peu les fibres relâchés de mon eſtomac, & la nuance de mon caractère s'éclaircit, à meſure que les eaux opéroient. Je commençai à jouir d'une meilleure ſanté, & conſéquemment je penſois plus raiſonnablement, lorſque j'appris par un exprès la mort de ma tante, qu'on avoit ſoupçonnée d'être éternelle. J'avois fini ma ſaiſon des eaux ; ainſi, je n'eus qu'à partir précipitament, pour venir recueillir une ſucceſſion conſidérable.

Madame de V... & ſa fille avoient preſſenti

preſſenti mon rétabliſſement. Mes lettres étoient un Termomètre ſûr, qui annonçoit le degré de ma ſanté. J'y peignois l'état de mon ame, & elles y remarquoient à la teinte de mes idées, le progrès ou la déclinaiſon de ma maladie. Elles furent charmées de me voir de retour, & je leur attribuai avec reconnoiſſance une grande partie de l'honneur de mon rétabliſſement. La ſucceſſion qui m'étoit échue, n'étoit chargée ni de dettes ni d'embarras; ainſi il ne me fut pas difficile de me mettre en régle, & d'établir une maiſon, dans l'arrangement de laquelle je conſultai exactement Madame de V... & ſa chère fille, que j'adorois de plus en plus. J'éprouvai en toute occaſion l'utilité de leurs conſeils. Le régime & l'obſervation rétablirent pleinement en moi l'équilibre des liqueurs, & je me trouvai jouiſſant d'une ſanté parfaite & d'une fortune conſidérable.

J'inſiſtai alors fermement pour la concluſion du mariage où mes vœux tendoient depuis long-temps. Je fis valoir ma perſévérance & la longueur du ſéminaire qu'on m'avoit fait éprouver.

Madame de V... m'accorda ſon conſentement de la meilleure grace du monde, mais ſa fille vouloit avoir une converſation préliminaire avec moi. Je me ſoumis à ſa volonté.

Il me ſeroit inutile, dit-elle, de diſſimuler que je vous préfére à tous ceux qui voudroient aſpirer à ma poſſeſſion. Votre probité, votre franchiſe, vous ont aſſuré mon affection, mon eſtime & tous les ſentimens qu'on accorde à un Mari, dont on déſire faire le bonheur. Votre unique malheur eſt d'avoir été trop tôt votre maître, & d'avoir reçu l'empreinte d'une mauvaiſe éducation, qui pendant long-temps a défiguré chez vous les bonnes qualités que la Nature y avoit miſes. Cet inconvénient vous a plongé dans deux excès oppoſés. C'eſt le ſort des gens déſordonnés que d'être ſujet à des variations, & de donner dans les extrêmes. L'excellent fonds dont vous êtes pourvu naturellement, ne vous a point garanti de cet écueil. Pour prévenir la rechûte, faites-vous des principes fondés ſur la raiſon & ſur votre expérience. Vous êtes en âge de penſer mûrement, & de ſen-

tir toutes les conſéquences de ce que vous pouvez dire & faire. Les préceptes que vous avez reçus de Monſieur votre père, étoient une dériſion ; vous en avez ſenti le danger. L'hiſtoire du temps paſſé étoit une parodie morale pour vous ouvrir les yeux ſur la ſeconde manie, dont votre eſprit étoit offuſqué. Fixez-vous à un parti mitoyen, & formez-vous un plan de conduite qui ne tienne ni du ridicule du temps préſent, ni des travers du temps paſſé. Chaque ſiécle, chaque âge a ſes défauts & ſes vertus; l'homme de mérite n'excéde rien, & renfermé dans un juſte milieu, il trouve le moyen, ſans art, de ſe faire aimer & reſpecter de tous ceux avec leſquels il vit. Je m'eſtimerai heureuſe, ſi ma ſociété & mes exemples peuvent vous fortifier dans ces principes, & aſſurer dans tous les inſtans la félicité de votre vie.

Je ne pus entendre ce propos, ſans être touché d'admiration pour une perſonne qui conſentoit d'être ma femme & ma ſolide amie ; un tranſport de vivacité & de tendreſſe me fit bruſquement jetter à ſon col ; je l'embraſſai pour

la première fois de mes jours, avec un délice qui m'en promettoit encore de plus doux.

Nous nous expliquâmes amicalement, & de concert avec Madame de V... nous réglâmes tous les aprêts de notre mariage, qui fut célébré peu de jours après, ſans pompe & ſans éclat; l'amour fit les honneurs de la cérémonie, & nous l'inſtallâmes à perpétuité dans la maiſon. Il nous y a, juſqu'à préſent, tenu fidelle compagnie, avec tout le cortège aimable qui l'environne, quand l'intelligence & l'harmonie des cœurs s'attachent à le fixer.

J'éprouve chaque jour, avec volupté, le doux effet du pouvoir légitime qu'une femme ſenſée exerce ſur un mari qui connoît & chérit lui-même la raiſon.

Ma femme déſire que je ſois ſa compagnie la plus fidelle. Je forme les mêmes vœux, mais nous ménageons nos plaiſirs, & nous nous ſéqueſtrons ſouvent l'un de l'autre pour trouver une nouvelle ſatisfaction à nous revoir. Elle a formé des liaiſons avec très-peu de femmes, & je lui en ſais intérieurement

bon gré. Les filles à Paris ſont élevées tout au mieux, dans l'état honnête & mitoyen. L'éducation mauvaiſe ou négligée eſt le partage du très-haut & du très-bas état. Les filles du dernier rang pratiquent la débauche avant de la connoître; celles qui ſont deſtinées à figurer dans le plus grand monde, paſſent rapidement du Couvent à la débauche, dont leurs maris ſe contentent de leur donner les premières leçons.

Ce ſont d'autres femmes qui les perfectionnent. Celles-ci ſe permettent tout, & n'aſpirent qu'à en former d'autres qui leur reſſemblent. Elles croient que leurs foibleſſes deviennent moins choquantes & moins ſenſibles, par le nombre de celles qui les partagent; ſemblables en ce point aux Religieuſes, qui, lors même qu'elles ſont mécontentes de leur état, cherchent à faire des proſélytes, uniquement pour augmenter leur communauté. Les femmes, d'ailleurs, ſe ſont néceſſaires les unes aux autres. Il faut repréſenter aux ſpectacles, aux promenades, dans les fêtes publiques; alors on eſt charmé de s'aſſocier à une amie que l'on a formé ſelon ſon goût,

& à qui l'on a communiqué ſes préjugés & ſes foibleſſes. On eſt plus en droit de ſe faire des confidences, & de ſe prêter des ſecours réciproques; delà, l'extrême attention & l'empreſſement de beaucoup de femmes pour lier connoiſſance avec les jeunes mariées, & pour leur inſinuer leurs principes en les initiant dans le monde. Les maris ſe trouvent ſouvent mal des ſecours de pareils Inſtituteurs, qui arrivent à la perſuaſion par les diſcours & par l'exemple. Ma femme m'a ſoulagé de ce genre d'inquiétude, & ſa vertu me paroît plus aſſurée dans la ſociété de dix hommes, que dans la confidence de deux femmes, qui ne l'admettroient dans leur intimité, que pour affoiblir la nôtre.

Notre tendreſſe mutuelle a été récompenſée de la naiſſance de deux enfans qui ſont l'objet de nos attentions & de nos plaiſirs. L'aînée eſt une fille âgée de ſept ans, qui apprend ſous les yeux de ſa mère à être l'imitatrice des vertus de ſa famille maternelle. Le ſecond eſt un fils d'environ ſix ans, qui ſe diſpoſe à aller inceſſamment au Collège. Mon projet eſt de veiller à ſon éduca-

tion, autant qu'il me ſera poſſible ; mais, je ne compte point aſſez ſur mes lumières, pour me flatter d'être plus heureux que les autres pères, qui ſe ſont propoſé la même choſe, ſans en retirer une grande conſolation. Ce que je proteſte de bonne foi, c'eſt que j'y ferai de mon mieux, & je travaille déja à une collection de préceptes, dont je veux à mon tour gratifier mon fils, lorſqu'il ſera en âge d'en faire uſage. Mon père m'avoit donné des avis très-oppoſés à tout ce qu'il avoit pratiqué. Ceux que je prépare, ſeront auſſi diamétralement contraires à tout ce que j'ai dit, fait & penſé pendant plus de dix ans de ma vie.

Mais, pour donner des principes juſtes & accommodés au temps ; je ne ſuis pas médiocrement embarraſſé. Plus j'étudie les hommes, plus je m'apperçois qu'il eſt difficile de leur plaire, en faiſant uſage d'une exacte probité. On eſt forcé de donner dans tous leurs excès, leurs travers & leurs ridicules. La ſeule reſſource de l'homme ſenſé eſt de demander acte de ce qu'il adopte malgré ſoi leurs ſotiſes. En effet, ſi l'on

établit dans la ſpéculation des maximes de conduite qui tendent au bien, combien n'en autoriſe-t-on pas dans la pratique qui nous forcent à donner néceſſairement dans des extravagances. On ſe les reproche les uns aux autres, on les condamne de ſens froid, & ce ſont ceux même qui ſavent ſi bien les blâmer, qui nous entraînent par leurs exemples & leurs diſcours à ce que nous déteſtons le plus au fond de l'ame. La démonſtration en eſt ſenſible.

Un homme eſt placé par la Providence ſur un grand théâtre. Le Souverain lui a confié une partie eſſentielle de ſon autorité. Il aime les honnêtes gens. Attentif aux intérêts de la ſociété, il cherche à prévenir des abus, à réparer des maux & des déſordres. Pour y parvenir, il conſulte les loix, il étudie les principes. La prudence éclaire ſes démarches & l'intégrité les ſuſpend; c'eſt, ſe dira-t-on tout bas, un génie étroit & borné; il va terre à terre, il ignore l'art de penſer en grand & de trancher. *Le plus grand ennemi du bien c'eſt le mieux;* eh, s'il étoit inconſidérément déciſif, que n'en diroit-on pas!

Un Magiſtrat, jaloux de rendre la juſtice aux Sujets du Roi, regarde une recommandation comme une inſulte. Il croit que c'eſt lui faire injure que de le ſolliciter. S'il a beſoin de quelques inſtructions, il entend les parties promptement & ſimplement, pour en tirer les éclairciſſemens qui lui ſont néceſſaires. C'eſt, dira-t-on, un homme ſingulier, & qui ne cherche pas le vrai, puiſqu'il donne à peine le temps de s'expliquer. On lui fait des écarts, on le fatigue d'inutilités, il répond laconiquement pour perdre moins de temps, & vous ramène au point déciſif; il eſt, dit-on, bruſque & impoli. Il ne veut voir que la raiſon & le bon droit, il ſupprime de vaines cérémonies, des ſuperfluités, on le trouve intraitable; *c'eſt un fagot d'épines, on ne ſait par quel bout le prendre.* Enfin, il a le courage de s'élever contre des abus, il eſt révolté & s'affranchit des uſages reçus, ſi ſa conſcience en eſt bleſſée, *c'eſt un cauſtique qui veut s'ériger en réformateur du genre humain*, le voilà condamné & en butte à ſes propres confrères.

Clidamas eſt agréé pour un mariage ; mais il redoute d'aller pendant un mois entier faire doucereuſement l'aimable aux pieds de la beauté qui lui eſt deſtinée. Il craint de ſe montrer en ſpectacle aux regards curieux d'une famille qui s'apprête à le dévorer des yeux. On obſervera ſes propos & juſqu'à ſon ſilence. Il redoute ce déluge d'obſervations ; *il eſt aſſez bien fait, il ſe préſente mal, il ne ſe met pas bien, il eſt timide, il parle trop ;* cet inventaire de ſes perfections & de ſes défauts l'épouvante, il ne peut ſe contraindre juſqu'à s'y ſoumettre, & propoſe une prompte concluſion, puiſque les points principaux ſont d'accord ; non, *c'eſt un original avec lequel il ſeroit imprudent de terminer une affaire.* Un défaut de cérémonial lui fait perdre le mérite de ſes bonnes qualités.

Liſidor, plus complaiſant, le remplace auprès de la future ; mais il craint de pendre aux oreilles de ſa femme mille livres de rente, qui feroient l'aiſance de ſa maiſon. Il refuſe de lui mettre au col mille autres livres de rente, qui lui ſeroient ailleurs plus utiles. Il eſt fâché de voir abſorber ſa dot en

habillemens, en meubles inutiles & en repas, dont il ne lui reſtera que des indigeſtions; dès-lors le voilà décidé un avare complet, qui va faire pour jamais le malheur de la vie de ſon épouſe.

Cleon eſt marié. Il a vécu dans le monde, & guéri de ſes erreurs, il veut goûter les douceurs d'une ſociété douce & raiſonnable. Il commence par écarter de chez lui les élégans diſeurs de rien, dont les propos frivoles ne ſerviroient qu'à gâter le cœur & l'eſprit de ſa jeune épouſe. *Fi donc, quoi ſeriez-vous jaloux, mon gendre*, s'écrie le beau-père, *de quel ſiècle êtes-vous donc, ſe méfie-t-on d'une fille bien élevée.* Il oublie qu'elles l'ont été preſque toutes.

Cleon, fidèle à ſes principes, refuſe de ſe lier avec ces petites maîtreſſes qui ſouffleroient ſans ceſſe aux oreilles de ſa femme, *qu'il faut mettre tout d'un coup un mari ſur le bon ton*; que la diſſipation eſt l'appanage de la jeuneſſe, & l'indépendance l'attribut des jolies femmes d'aujourd'hui; il ſubſtitue à ces maximes des conſeils vertueux, ſalutaires, & dictés par la tendreſſe. Il les place, ſans affectation & dans des cir-

conſtances favorables pour être écouté; c'eſt, dira-t-on, *un Hypocondre, un Pédant ennuyeux; un Pédagogue impitoyable, qui du matin au ſoir prêche faſtidieuſement la plus aimable perſonne du monde, & qui l'arrache aux meilleures compagnies, qui en auroient certainement fait un ſujet accompli.* Il ſoulève contre lui le beau-père, la belle-mère, le petit-frère, les couſins, arrière-couſins & toute la ſéquelle féminine qui le couvre de ridicule, & lui fait une réputation démentie, mais non réfutée, par la ſolidité de ſes réflexions ſur le bonheur de ſa femme & ſur le ſien.

Ce même Cleon perſuadé, comme mari & comme citoyen, que les enfans ſont un lien du mariage & la force de l'Etat, à qui l'on ſe doit, ſe livre ſans partage à la tendreſſe qu'il a pour ſon épouſe; vous entendez crier de toute part, *qu'il la tue par des inclinations viles & animales, & que ſon emploi eſt de faire des miſérables.*

Damis a une épouſe qui n'a aucunes maladies réelles; elle eſt même d'une complexion robuſte, & ſupporte une groſſeſſe ſans incommodités capables

d'alarmer. Il exige qu'elle marche, qu'elle ſe promène comme à l'ordinaire. Il eſt convaincu que la Nature ſage a pourvu à tout, & qu'elle n'a pas beſoin de tant de précautions recherchées qui ôtent à la machine ſon jeu & ſon aiſance, en la privant de la liberté de ſon opération ; delà, le voilà devenu *un homme dur, un homme à ſyſtêmes.* Les ſectateurs de l'opinion oppoſée vont le caractériſer ſans ménagement.

Polémon craint de faire des dépenſes qui excédent ſes forces. Il aime à ſatisfaire exactement à ſes engagemens. Il cherche même à épargner annuellement quelque ſomme pour l'établiſſement de ſa famille. C'eſt dans nos mœurs *un homme ſerré au-delà des bornes.* La ſage œconomie eſt ſuſpecte de parcimonie outrée.

Cléobule ſe perſuade & ſoutient que l'aſpect des hommes laids & contrefaits, ne peut échauffer l'imagination de ſon Epouſe, juſqu'au point d'en faire naître des enfans difformes. Il penſe que la Nature a pourvu à ces inconvéniens qui ſont rares ; ſa propoſition eſt univerſellement combattue, & on le taxe

d'entêtement. Le lendemain, il propoſe de bannir des cheminées de ſa maiſon, cent magots inutiles & plus bizarres les uns que les autres. Il éprouve une nouvelle contradiction. En vain, allégue-t-il que relativement à la thèſe propoſée, il craint pour ſa femme enceinte, ces groteſques fruits d'une imagination déréglée, qui ſeroient ſans ceſſe ſous ſes yeux, on lui répond vivement *qu'il y en a par tout, & qu'on ne voit point de femmes mettre au monde des Chinois ou des Bonzes.* Sa Logique eſt pulvériſée, & il n'en retire que le vernis d'un Philoſophe hétéroclite.

Philogenor eſt un homme de probité qui veut penſer à ſa fortune; il obtient, par ſon crédit, un traité de fournitures ſur un pied avantageux. On lui propoſe de le rétrocéder à un prix beaucoup plus bas, & par ce moyen, on lui ouvre la voie de faire une fortune conſidérable, ſans ſoins, ſans riſque, ſans peine; mais une délicateſſe le retient; je m'enrichirai, dit-il, & celui à qui je ſous-fermerai le marché, n'y trouvera pas ſon compte, s'il le remplit avec la probité & l'exactitude convenables.

Les infortunés à qui la subsistance doit être fournie, risquent de devenir les victimes d'une cession dont toute l'utilité tourne à son profit. Ces réflexions l'arrêtent, & il céde à ses scrupules; *oh le nigaud*, s'écrieta-t-on, *il a pu s'enrichir en moins de rien & sans aucun risque; le sot qu'il est, a laissé échapper une si belle occasion; c'est un homme à interdire.*

Lisimaque n'est dominé ni par l'intérêt ni par l'ambition. Il sait borner ses désirs; sa modération & son désintéressement, sont taxés de non-chalance & de pusillanimité.

Métastus aime la retraite & chérit le commerce des Muses, on l'accuse de singularité. Est-on délicat dans le procédé, l'on passe pour trop scrupuleux. Veut-on être prudent, l'on vous soupçonne d'être timide; enfin, la malignité & les jugemens précipités sur ceux dont on ne connoît ni l'intérieur ni les positions, transforment souvent en ridicules, ce qui dans le fonds est vertu. Les actions les plus louables sont toujours mal interprétées par ceux qui n'auroient pas le courage de les faire;

& l'on n'échappe à la critique qu'en épouſant le ton, les maximes & les défauts du général. L'on fait même une néceſſité de certains vices, & c'eſt en quoi conſiſte l'abus. Il eſt probable que les paſſions ſont néceſſaires dans le monde, mais les vices ne le ſont pas. Il eſt même des gens à qui quelquefois l'on fait un reproche de leur délicateſſe en fait de probité: eh pourquoi, c'eſt qu'on croit en France n'avoir aucun ſcrupule à ſe faire, quand on ne vole que le Roi & le Public. Il ſemble, en effet, que la honte & le danger ne ſoient que pour ceux qui prennent ſur le Particulier.

Ces mêmes réflexions pourroient s'appliquer à une multitude d'autres circonſtances, mais elles doivent ſuffire pour faire ſentir qu'un homme avec les meilleures intentions du monde, avec des mœurs épurées, de la raiſon & de la droiture, peut paſſer dans l'eſprit de ſes Concitoyens, pour être ſingulier, groſſier, inflexible, original, propre à rendre une femme malheureuſe, jaloux, pédant, mauvais Philoſophe, hypocondre, enfin avare, ſot & traître.

Convenons donc que ce ſont nos uſages qui gâtent tout dans le monde, & que pour vivre avec ſes ſemblables, l'on eſt dans la néceſſité d'adopter leurs erreurs & leurs vices. L'on ſent le faux & même la honte de certaines pratiques ; mais réforme-t-on ſes mœurs, non, l'intérêt particulier eſt toujours préféré à celui de la ſociété ; lorſqu'on propoſe des maximes, l'on auroit envie de les ſuivre. L'on voudroit que tout le genre humain les pratiquât, mais l'on eſt prêt à s'en affranchir ſoi-même, au premier mot que nous diront, l'amour, l'intérêt, l'ambition, l'avarice & toutes les autres paſſions qui font mouvoir notre foibleſſe. Je ſens toutes ces difficultés, & pour ne donner ni dans le pédantiſme, ni dans les écueils d'une morale trop ſévère ou trop relâchée, je me bornerai à inſtruire mon Fils, à connoître le prix de l'humanité, & à vivre ſimplement avec tous les hommes, ſans chercher à ſe ſingulariſer dans ſes mots, ſes geſtes, ſes habillemens & ſes actions. Je lui preſcrirai un juſte milieu entre la morgue pédanteſque, qui accompagnoit le cérémonial du vieux

temps, & l'audacieuſe frivolité qui déshonore les heureuſes diſpoſitions de nos jours. Je lui ferai ſentir le bonheur qu'il a de poſſéder de la naiſſance, de la fortune, d'être né à Paris, dans un ſiécle éclairé, & ſous le Regne de LOUIS XV, mais je tâcherai de lui imprimer que tous ces avantages ne ſeront réels, que par l'uſage modéré qu'il en ſaura faire. Je fais d'avance des vœux ſincères pour que mes inſtructions & ſon caractère le conduiſent à une félicité auſſi ſolide que celle dont je jouis dans la ſociété d'une épouſe adorable, & d'une belle-mère digne de mes reſpects.

LA NOBLESSE COMMERÇABLE OU UBIQUISTE.

DEux Auteurs, auſſi agréables qu'ingénieux, viennent d'employer chacun leurs talens & leurs lumières à l'établiſſement d'un ſyſtême différent ſur la Nobleſſe.

L'un & l'autre a trouvé moyen, par la ſolidité des raiſons, & par les agrémens du ſtile, d'intéreſſer l'eſprit, de fixer l'attention, & de partager les ſuffrages & les opinions du public. Le premier, en relevant les avantages du Commerce, n'a pas cru qu'un emploi auſſi utile au bien général qu'au particulier, dût ſe borner aux ſimples faveurs de la fortune, & qu'il dût être excluſif des diſtinctions que le Souve-

rain accorde aux riſques & aux travaux qui ont pour objet le ſervice de l'Etat. Il a pretendu que non-ſeulement les Nobles ne doivent éprouver aucune dégradation, en ſe livrant à des voyages périlleux, pour tranſporter les richeſſes d'un monde dans un autre, mais que même des fonctions auſſi riſquables, devoient ſervir de dégrés pour obtenir & légitimer des titres glorieux qu'on verroit, ſans envie, ſe multiplier ſur la tête de ceux qui s'occupent à enrichir le Royaume. Les graces du langage, le ſpirituel enjouement, la ſolidité parée de toutes les fleurs d'un élégant badinage, ont fait décerner à ſa diſſertation le tribut d'une admiration méritée. Son antagoniſte plus grave, plus détaché des ornemens d'une imagination ſéduiſante, veut qu'on conſerve à la ſeule Nobleſſe Militaire, une diſtinction acquiſe & cimentée par le ſang des Héros qui l'ont tranſmiſe à leurs deſcendans. Il redoute les abus qu'entraîneroit une façon de penſer oppoſée à celle de nos anciens guerriers, & il prétend que la Nobleſſe doit employer, pour ſe ſoutenir, les voies glorieuſes

par leſquelles elle s'eſt établie. Une éloquence d'autant plus noble & perſuaſive, qu'elle a paru moins recherchée, a mis ſon ſyſtême dans le plus beau jour : la force du raiſonnement a entraîné nombre de Lecteurs qu'un premier charme avoit captivés ; & les deux Antagoniſtes ont rempli chacun leur objet. L'Orateur élégant a perſuadé l'eſprit des uns ; le Militaire Philoſophe a ſubjugué le ſentiment des autres.

Je n'entreprendrai, ni de critiquer leurs ſyſtêmes, ni d'entrer en lice avec eux. Je m'expoſerai encore moins à décider entre deux adverſaires ſi dignes l'un de l'autre, & je n'affoiblirai point la juſtice des éloges qu'on a juſtement prodigués à l'expoſition de leur défenſe ; mais comme chacun a des idées qui lui ſont propres, je me permettrai de jetter les miennes au haſard, & de les ſoumettre à la controverſe de ceux qui en auront d'autres : trois raiſons m'y engagent. 1.° Il eſt d'uſage à Paris de n'abandonner une matière, que quand on la croit épuiſée. Un premier ſujet qui a du ſuccès, ſoit par l'invention, ſoit par la manière

de le traiter, enfante toujours une multitude de ſinges ; on a beau dégénérer, fatiguer & affadir le Public, l'Auteur ſe flatte que la curioſité, & l'envie d'acquérir une ſuite, ne lui ſeront point infructueuſes ; le Libraire fonde ſes eſpérances ſur le titre ſeul, & il réaliſe en argent, l'illuſion qu'il répand ſur le lecteur abuſé. C'eſt un malheur : mais c'eſt le cas de dire ſans danger, *Caveat emptor.*

2.° Il n'eſt aucune matière ſur laquelle tout le monde ſoit d'un avis uniforme. Nombre de gens ont penſé que les auteurs des deux Nobleſſes, avoient outré leur ſyſtême, & qu'il falloit des débris de l'un & de l'autre, en compoſer un mitoyen. Il y a toujours des gens qui ſe piquent de faire des tranſactions, & ſouvent ils ſe rendent ennemis des partis. C'eſt un mal inévitable dans une multitude où tout le monde parle, & où peu de gens raiſonnent.

3.° Sur des ſyſtêmes généraux ou de politique, il peut y avoir autant de ſentimens divers qu'il y a d'hommes, *tot capita, tot ſenſus.* En matières in-

différentes, le traité de l'opinion eſt libre ; qu'il me ſoit donc permis d'avoir des opinions à moi : je ne conteſte point aux autres la liberté d'avoir la leur & de la mettre au jour ; je prétends ſimplement, en haſardant mon avis, faire uſage d'une faculté qui m'eſt commune avec tous les Citoyens. Je ne me flatte ni d'inſtruire ni de ſubjuguer ; mais je me ſatisfais en rédigeant des idées trop peu réfléchies, pour mériter même l'honneur d'une critique ſérieuſe : mon ſeul objet eſt d'occuper le loiſir actuel que me laiſſe la campagne, & d'employer à mon amuſément particulier, les momens que les autres paſſent à ne rien faire : penſer eſt mon occupation habituelle ; c'eſt le ſeul jeu qui m'attache, & je ne m'en dégoûte pas, quoique je ſache que je ne ſuis pas né heureux, & que je riſque plus de perdre que de gagner, en mettant mes penſées en évidence.

La grande Nobleſſe eſt ſans doute le premier de tous les avantages, & celui qui coûte le moins à acquérir. On naît Noble, comme on naît brun, blanc, droit ou contrefait. La Nobleſſe

n'affranchit d'aucune des misères & des disgraces de l'humanité ; le grand bien qui résulte de cette qualification, consiste dans la bonne opinion qu'on a de soi-même, & dans le préjugé qui détermine les autres à accorder la supériorité à ceux dont ils supposent que les ancêtres ont assommé bien du monde.

Il n'y a constamment pas autant d'anciens Nobles, qu'il y a de gens qui s'imaginent l'être ; c'est une matière sur laquelle il n'est permis d'être ni crédule ni caustique : tout homme naît avec l'amour de la domination ; & ce qu'il croit le plus fermement, c'est ce qui favorise le plus son amour propre. Dès qu'un enfant commence à croître avec la réalité ou la supposition d'une haute Noblesse, on le confie successivement à des Gouvernantes, à des Précepteurs, sans cesse occupés du soin d'alimenter sa vanité enfantine, avec les titres les plus pompeux : on ne l'entretient que des grandeurs de sa Maison, & même de ses chimères, car chacun a la sienne. S'il est quelqu'homme distingué dans sa race, on le fait revenir à tout propos ; s'il y a au contraire

quelque

quelque côté foible (& peu de Familles ſont ſans quelques défectuoſités) on le leur dérobe avec ſoin, & on ne les entretient que de leurs hautes Alliances, de leurs parens qui figurent ou ont figuré, ſans leur dire un mot de ceux qui ſont moins éclatans en naiſſance ou en fortune. Les pères & mères ſont les premiers à favoriſer cette manie, & ils ont quelquefois occaſion de s'en repentir : leurs enfans ignorent les anecdotes que les autres ſavent ; & lorſque leur orgueil s'avanture, ils ſe trouvent quelquefois expoſés à rencontrer des Précepteurs plus rudes & plus véridiques que ceux qui n'en ont fait que des enfans gâtés.

Si cette méthode eſt ridicule dans le dégré ſupérieur, elle devient encore plus choquante dans un état rapproché de la généralité, où les ſujets de critique ſont plus nombreux & plus récens. Un homme ſe repaît de ſa ſotte vanité, & les autres s'induſtrient pour trouver à l'humilier : il ne manque qu'une occaſion de le faire avec ſûreté ; & ſi on la trouve, il eſt peu de gens aſſez charitables pour la laiſſer échapper.

A la vérité, l'attaque eſt rarement directe; la politique & la délicateſſe du point d'honneur s'y oppoſent; mais on cherche les voies obliques & détournées; on fait ſavoir à un préſomptueux, par le dixième organe, ce qu'on n'a oſé lui dire ſoi-même en face; s'il l'apprend par la voix publique, il n'en eſt que plus mortifié, ſans pouvoir s'en venger.

Cependant, chacun eſt content de ſoi, ou l'on en fait le rôle. On cite ſa Nobleſſe à tout propos; on déprime celle des autres; on ne ſe troqueroit pour perſonne. On fait ſentir à ceux avec qui l'on vit, la ſupériorité qu'on revendique, en joignant toujours, avec affectation, leur nom de famille au titre de *Monſieur* qu'on leur donne. Le Gentilhomme même, le plus mince, le plus pauvre, le plus inutile, ne craint pas de dire: *un homme comme moi.* Hélas, quelle miſère! Qu'il paie ſouvent cher ces ſentimens de hauteurs! Il traite durement des Payſans; il inſulte groſſiérement un Curé; il ſe fait des Procès: c'eſt alors que ſa morgue eſt confondue. Il attend humblement

dans l'antichambre d'un Juge de nouvelle étoffe ; un Procureur le ſoutire, & l'oblige d'aller modeſtement emprunter de l'argent à ce financier, cent fois l'objet de ſon mépris. Son procès ſe juge, il le perd : c'eſt alors qu'il ſoupçonne pour la première fois ſon peu de valeur. Il tonne, il fulmine ; ſon amour propre révolté ne laiſſe exaler qu'une rage inutile ; il donne cent fois au diable le Juge, le Procureur, & l'ami officieux à qui il faiſoit fauſſement la cour en enrageant. Mais qu'en réſulte-t-il ? rien ; ſinon qu'il a été la victime de ſon propre orgueil, & qu'il auroit été plus modeſte & plus heureux s'il eut mieux connu ſon peu d'importance, qui n'échappoit à aucun de ſes voiſins ; auſſi ceux-ci ſe moquent-ils de ſa ſottiſe & de ſa ruine. Le Gentilhomme qui mange ſon bien pour imiter le grand Seigneur, éprouve à peu près le même ſort : ceux qui ont aidé à le ruiner, ne lui pardonnent pas l'injure qu'il leur a faite en voulant, par un faſte impoſant, ſe tirer de leur claſſe.

On paſſe à peine aux plus grands Seigneurs, de vouloir laiſſer un inter-

valle trop marqué entre les autres hommes & eux ; parce que tous les états tendent à ſe rapprocher par dégrés, & que tous les hommes ſont imitateurs, à l'inſtigation de leur amour-propre. Un ſimple Gentilhomme qui a dîné chez un Prince, ou chez un habitant du Marais, eſt un homme tout différent en arrivant à l'amphithéâtre de l'Opéra ; il eſt plus poli, plus abſolu, plus contrariant, plus familier, ſuivant les atômes qu'il a reſpirés : ſi mon fat n'a pas le diſcernement de s'y connoître, mille gens ſenſés n'en ſont point la duppe, & diſtinguent dans ſes airs le Geay, paré des plumes du Paon.

Il n'y a que les Princes qui puiſſent, ſans choquer les autres hommes, les laiſſer dans une diſtance éloignée d'eux : ſi leur bonté les en approche, ils flattent la vanité, & on leur en tient un compte infini. Il y a long-temps qu'on a dit que toutes les fois qu'ils voudront ſimplement être hommes, on en fera des Dieux ; oui, qu'ils connoiſſent le prix de l'humanité, il n'eſt point de politeſſe qui ne leur attire cent reſpects ; mais par malheur leur

communication produit trop de mauvaiſes copies, & par caſcades nous voyons leur grandeur décliner, dans ceux qui ont l'ambition de la jouer. De proche en proche on veut rendre leur ton, leur geſte, leurs propos, & ſouvent il ne reſte que l'aſne couvert de la peau du lion; les oreilles paſſent & le public ſiffle.

Un homme craindroit de ſe donner un ridicule, s'il ſe vantoit trop ouvertement de ſon eſprit ou de ſa fortune; mais il parle avec confiance de l'ancienneté de ſa Nobleſſe: les plus modeſtes ſont ceux qui en rapportent la gloire à leurs ancêtres, dont ils préconiſent les hauts faits avec complaiſance, ſans parler d'eux-mêmes. Il faut encore convenir qu'il eſt des noms qui parlent par eux-mêmes, & qui ne laiſſent rien à dire ſur ceux qui les portent; il ne tient qu'à eux d'être inſupportables s'ils en abuſent: mais en général, les mortels en petit nombre qui en ſont pourvus, paroiſſent plus affables & moins exigeans que l'ordre mitoyen; ils croient, avec raiſon, qu'on les connoît & qu'on eſt fort éloigné de leur manquer. Sui-

vant ce principe, ils ſe rendent abordables & ſont ſans façon: plus leur commerce eſt doux, plus on a de plaiſir à leur rendre un hommage facile, & l'on entend dire journellement, qu'il eſt plus agréable de vivre avec de grands Seigneurs réels, qu'avec ceux qui les contrefont: le reſpect qu'on leur rend eſt plus naturel que celui qu'on offre à un bourgeois, & il eſt communément reçu de meilleure grace. En général, le grand Seigneur exige peu de ceux qui ne lui font point ombrage: le nouveau parvenu au contraire, & ſa femme encore plus ſouvent, exigent immodérément de tous ceux qu'ils jugent au-deſſous d'eux; mais leur Tribunal eſt rarement ſans appel. Les grands Seigneurs priſent peu les états, où tout le monde peut parvenir avec de l'argent; le nouvel annobli & celui qui ne l'eſt pas, ſont à peu près égaux à leurs yeux; ils les voient deux dans une perſpective éloignée: l'utilité dont l'un & l'autre peut être, en fait à leur égard la ſeule différence. L'homme à talens qu'ils aiment; l'homme utile qu'ils eſtiment, eſt même plus ſouvent l'ob-

jet de leurs careſſes & de leur attention. 1.° Ils ſont intéreſſés à le ménager. 2.° Il eſt ſans conſéquence vis-à-vis d'eux. 3.° Ils craindroient que l'autre ne devînt homme à prétention, & ils ne ſont point fâchés de lui rappeller ſon infériorité, pour le maintenir dans une ſubordination qui les flatte, aux dépens de la vanité d'un parvenu qui s'en venge ailleurs.

La Nobleſſe d'épée, ne ménage la Nobleſſe de robe que par néceſſité: C'eſt communément le Séminaire des places où l'on peut être utile ou nuiſible. Les gens de robe ſe dédommagent ſouvent dans l'occaſion du dédain qu'on leur a fait paroître, & quelquefois ils le font mal adroitement. La robe eſt aſſez ſpongieuſe ſur l'article de la vanité, & rien n'eſt plus commun, que de voir un Magiſtrat, à la troiſième génération, s'afficher comme un perſonnage: il eſt ce qu'il appelle de la bonne robe; il prétend à tout; il critique gravement, & croit ſouvent que les premières dignités ſont conférées à ſon préjudice. On a cependant remarqué que les plus grandes oppoſi-

tions dans l'admiſſion en charge, naiſſoient volontiers de la part de ceux qui auroient été dans le cas d'en éprouver eux-mêmes. Soit qu'ils aient à ſe venger, ſoit pour courir après le ton de l'importance, les nouveaux Intrus ſe rendent les plus difficiles : les anciens Pères conſcripts en rient, & ne laiſſent point ignorer qu'un ou deux dégrés de plus, mettroient bien des modernes au même niveau.

Nous reconnoiſſons trois ſortes de Nobleſſe : premiérement, celle dont l'origine attribuée à nos anciens Guerriers, ſe perd dans les ſiécles reculés : celle-ci ne réſide que dans quelques Maiſons privilégiées & connues. 2.° Celle qui, pour récompenſe de ſervices en différens genres, eſt accordée par nos Souverains : elle eſt honorable & ne ſe prodigue guères. Enfin, celle qui s'acquiert à prix d'argent, par charges ; le germe de celle-ci eſt moderne, & les fruits en ſont innombrables. L'objet de la Nobleſſe des deux dernières eſpèces, eſt de ſe faire confondre, avec le temps, dans la claſſe des premiers Nobles, & cette manie a engagé nom-

bre de gens à ſupprimer le titre de leur première inveſtiture : de cette même manie ſont nées les fictions dont on a empoiſonné les Moreris & les Nobiliaires de Provinces ; ſouvent ils y trouvent des ſujets d'humiliation. Chacun a fourni ſoi-même les matériaux, & les a fait employer, s'il a eu du crédit. Mer immenſe de chimères ! vous avez fait plus de Nobles que l'Océan & la Méditerranée n'en produiroient en cent ans, ſi le Commerce Maritime ouvroit le ſanctuaire de la Nobleſſe. Ceſſez donc, mortels, de vous faire illuſion ſur une ſource d'erreurs auſſi féconde. La vraie Nobleſſe eſt fondée ſur la liberté & l'indépendance : le plus Noble eſt celui qui, par lui & par ſes ancêtres, n'a jamais été ſoumis, n'a jamais obéi ; or, où le trouver, ſi ce n'eſt chez les Caraïbes & les peuples inconnus ? Nous avons déifié la Nobleſſe, & c'eſt un avantage ; mais peut-être eſt-ce un malheur qu'on en ait fait un patrimoine : un Etat n'en ſeroit pas moins fortuné, ſi elle n'étoit que le prix de la vertu, de la probité, des qualités ſociales, de l'amour pour ſon Roi, & du ſervice de la Patrie.

Tout le monde aſpire à être noble; on s'intrigue pour faſciner les yeux du public : à la faveur du changement d'un nom ou de quelques lettres, on s'ente ſur une maiſon diſtinguée ; beaucoup de gens même doivent leur élévation au bonheur d'avoir eu dans leur famille un impudent, dont l'audace preſque oubliée laiſſe ſa deſcendance dans la poſſeſſion où il l'avoit établie lui-même par l'effronterie. Hélas ! qu'il eut été commode que la Nature ſe fût prêtée à prévenir l'impoſture & la ſuppoſition à cet égard ! Oui, il auroit peut-être fallu que la peau des Nobles épaiſsît à chaque génération, ou que la révolution de chaque ſiècle leur ajoutât une peau de plus ; alors on reconnoîtroit leur ancienneté comme on diſtingue l'âge des arbres ; ils auroient même l'avantage à la guerre d'avoir un cuir plus difficile à percer. Ils s'expoſeroient encore plus volontiers aux coups, & leur gloire ſe maintiendroit par les voies qui la leur auroient fait acquérir ; mais peut-être auſſi y en auroit-il eu trop qui auroient abuſé de ce privilège ; ils auroient inſulté ou défié avec un excès de confiance,

ceux qui auroient risqué plus qu'eux pour s'en venger, & c'étoit ouvrir la porte à d'autres inconvéniens. Ne blâmons donc pas la Nature de n'avoir point multiplié les moyens de nous faire sentir une supériorité quelquefois révoltante. Il n'est pas mauvais que chacun n'aie qu'une peau & qu'il soit jaloux de la conserver; la société en est plus circonspecte & plus douce.

Il n'est point étonnant que tous les hommes ambitionnent la Noblesse; elle flatte, elle nourrit la vanité; & tout ce qui a son principe dans l'amour-propre, a un fond inépuisable : il ne s'agiroit donc que de rendre cette manie utile à la société & avantageuse à la prospérité du Royaume.

Il est certain que l'établissement de l'Ordre de St. Louis, est une invention aussi ingénieuse que profitable à l'Etat; elle lui a, à la vérité, coûté plus de cent mille hommes, qui, en différens temps, ont sacrifié leur vie pour l'obtenir, ou par reconnoissance de l'avoir obtenue; mais cette perte a été compensée par les conquêtes que la nation a faites, & par la gloire qu'elle

s'eſt acquiſe. On penſoit que c'étoit une grace ordinaire que de l'obtenir, c'étoit une eſpèce de honte que de ne pas en être décoré à ſon tour. Or, il y auroit dans tous les états également une utilité évidente à établir des diſtinctions, qui, en répandant l'émulation parmi les hommes, les porteroient à ſe faire un nom dans la profeſſion qu'ils ont embraſſée, pourvu qu'elle ne fût point méchanique : les hommes viſent toujours à ce qu'ils voient de plus élevé dans leur état ; & ce qui flatte le plus leur intérieur, c'eſt ce qu'ils ſe croient en droit d'enviſager comme le fruit de leurs travaux & de leur mérite perſonnel. L'envie de dominer eſt née avec nous, & l'on ſacrifie tout pour obtenir une préférence ſur ſes propres confrères : il ſeroit donc à déſirer que chaque état honnête eut un Ordre, une Chevalerie ; en un mot, une récompenſe idéale, qui annonçât qu'un homme eſt parvenu à ſe rendre un des premiers de ſa ſphère.

Cette idée peut paroître ridicule d'abord par la nouveauté ; mais bien approfondie, elle produiroit un bien effectif.

Douze Financiers dans le Royaume, les plus opulens, les plus accrédités ; d'ailleurs, de mœurs irréprochables, & bons citoyens, seroient décorés de l'Ordre de St. Mathieu ; ils épuiseroient leur crédit dans des temps de crise pour faire des avances à l'Etat.

Douze Avocats dans les divers Parlemens de France, obtiendroient, par leurs talens & leur mérite, l'Ordre de St. Yves : la gloire dont ils sont immodérément avides, leur arracheroit de nouveaux efforts pour la défense de la veuve & de l'orphelin.

Douze Médecins recommandables par leur savoir & par leur zèle pour le bien public, seroient favorisés du titre de Chevaliers de St. Pantaleon : les Chirurgiens, amis de l'humanité, acquéreroient celui de St. Côme avec la médaille : l'on n'en mourroit pas moins, mais la bonne volonté seroit récompensée.

Douze Négocians fameux sur terre ou sur mer, obtiendroient, pour récompense de leurs travaux, l'Ordre de St. Nicolas.

Douze Manufacturiers auroient pour

prix de leur induſtrie, l'Ordre de quelqu'autre Saint.

Douze Cultivateurs qui, pendant dix années, auroient payé à l'Etat les plus fortes impoſitions, ou qui ſe ſeroient diſtingués par des ſecrets utiles à la multiplication des fruits de la terre, auroient une diſtinction qui leur ſeroit particulière.

Celui qui pendant ſix ans auroit payé une forte taille, n'interromproit ſûrement point à la ſeptiéme année, ſes travaux & la ſolde de ſon impoſition; au contraire, il redoubleroit de ſoins pour parvenir au terme où il lui ſeroit permis d'aſpirer à la récompenſe qu'il ſe piqueroit de tranſmettre à ſa famille.

Les Gens de Lettres, diſtingués; bons Hiſtoriens, grands Poëtes: les Gens d'Art, Architectes, Peintres, Sculpteurs, ſe trouveroient auſſi aiguillonnés par des faveurs de remarque; la gloire dont ils ſont jaloux animeroit la concurrence, & nous verrions des chef-d'œuvres en tout genre. La vanité eſt une mine riche dont il ne faut que ſavoir tirer parti, & les moyens

n'en ſont pas coûteux. Que l'on établiſſe pareillement une Nobleſſe de vertu, de probité, de découverte utile; qu'on la confère également au meilleur citoyen, avec la marque caractériſtique de ſon nouveau grade, chacun s'empreſſera d'être élu. L'Aſſemblée des Curés de Paris préſentera annuellement les plus charitables : l'Académie décidera lequel a été le plus heureux en invention. Le Roi honorera leur mérite & le public les admirera. On s'empreſſera d'être Chevalier de la Vertu, de la Patrie; ainſi, un ſimple grain d'encens diminuera le nombre des miſérables & augmentera les projets, qui tendent au bien général.

Y auroit-il encore de l'inconvénient à ce que, dans le nombre de ceux que l'on vient de nommer, il y en eut qui tranſmiſſent la Nobleſſe à ceux de leurs enfans qui ſeroient au ſervice militaire? Cette nouvelle faveur deviendroit un puiſſant excitatif. D'un côté, l'Etat acquéreroit des guerriers; de l'autre, le père flatté d'une certaine prééminence dans ſa profeſſion, échaufferoit ſon zèle pour s'en montrer digne; ſon amour-

propre ſatisfait, préſenteroit à ſes égaux des exemples à ſuivre : il ſe feroit, avec complaiſance, peindre avec toutes les marques de ſa décoration ; & ſa deſcendance ne rougiroit point de le montrer, parce qu'on triomphe de ce qu'on doit au mérite, au lieu qu'on rougit ſouvent de ce qui n'eſt dû qu'à l'argent.

Mais, dira-t-on, il ſe formera annuellement une multitude de Noble modernes ; l'Echevinage, le Capitoulat, la Vénalité des Offices, en fourniſſent déja abondamment, & il eſt à craindre que l'exubérance en ce genre devienne funeſte au négoce, à la culture des terres, & par conſéquent, à la perception des droits du Roi.

La vénalité des Charges introduit plus de Nobles dans une année, que l'Echevinage & la faveur du Prince n'en fourniſſent en dix ans. Cependant, on s'eſt foiblement apperçu juſqu'à préſent que la multiplicité devient fatale. La plupart de ceux qui obtiennent des Charges à Paris, ont déja leur Nobleſſe acquiſe. Le mal ſeroit plus ſenſible en Province ; mais les nouveaux Nobles

cherchent à ſe ſoutenir en entrant au ſervice, & alors ils ſont utiles. La Nobleſſe, comme tous les autres Corps, a beſoin d'être recrutée, pour réparer l'extinction que le laps de temps opère. Les beſoins de l'Etat ont exigé des reſſources extraordinaires; il ne s'agit donc aujourd'hui que de trouver une juſte compenſation qui maintienne les choſes dans un équilibre raiſonnable.

La Nobleſſe primitive s'eſt acquiſe par la vertu & par les hauts faits d'armes: ſera-t-il injuſte qu'elle ſe perde par le vice & par l'oiſiveté? Un contraire détruit ordinairement ce que l'autre a édifié. On convient qu'un Gentilhomme Cazanier eſt un poids inutile de l'Etat; ſon emploi ſe borne ſouvent à chaſſer pour vivre, boire, juter & battre des payſans. Hé bien, qu'un pareil homme perde ſa Nobleſſe perſonnelle; ſi ſur quarante ans il n'en a pas paſſé dix au ſervice; ſi ſa ſeconde génération imite ce pernicieux exemple, c'eſt une racine deſſechées qui ne peut pouſſer des fruits utiles; ainſi, l'extinction totale d'une pareille Nobleſſe eſt légitime.

Le Tribunal des Maréchaux de France peut porter, à cet égard, un jugement connu & exécutoire par-tout le Royaume. L'Auteur de la Nobleſſe Militaire a démontré que tout Gentilhomme eſt en état d'entrer au ſervice : on doit en être d'autant plus perſuadé, que la plupart des gens riches s'y ruinent, tandis que ceux qui n'ont rien, ou peu de choſe, s'y avancent, s'y ſoutiennent, & font quelquefois fortune. C'eſt donc l'art & la conduite qui préſident à cet état, comme à tout autre : les reſſources y ſont infinies, & l'accès n'en eſt pas ſi difficile qu'on le penſe, quand on veut ne pas l'enviſager avec des vues trop ambitieuſes ; mais chacun voudroit y arriver pour commander d'abord, ſans avoir appris à obéir.

Un autre moyen efficace de diminuer la trop grande abondance des Nobles, ſeroit de faire main-baſſe ſur tous les uſurpateurs des titres & des qualités qui ne leur appartiennent pas. S'eſt-on jamais accuſé à confeſſe d'avoir volé de la Nobleſſe ? C'eſt cependant le larcin le plus commun, & c'eſt à

l'Etat, à la ſociété, à qui on le fait. Un homme né dans le ſein d'une Ville & d'une famille connue, s'élève par dégrés ; mais à quelque point que parvienne ſa deſcendance, ſon origine ne s'efface pas ; on ſe reſſouvient toujours que trois ou quatre ſiècles auparavant il a eu une époque certaine : quelles que ſoient ſes alliances, ſes dignités, & la probité honorable de ſes ancêtres, il conſerve aux yeux des gens de qualité un vernis de bourgeoiſie que rien ne peut laver. Mais un avanturier arrive du fond d'un Village ; il n'appartient à perſonne ; ſa famille obſcure eſt noyée dans la fange ; cent actions deshonorantes ont peut-être infecté ce qui l'environne : il n'importe, c'eſt un inconnu ; il ſe préſente avantageuſement ; il s'intrigue ; il figure, & n'a rien à perdre : s'il eſt aſſez effrontée & aſſez heureux pour réuſſir auprès des Grands & des femmes, il ſe fait des titres, une généalogie. Il vient anciennement d'Allemagne, d'Ecoſſe, des Anglo-ſaxons ou de plus loin encore. La ſéduction agit dans un canton ; la crédulité cède dans un autre : ſi quelqu'un

oſe contredire, c'eſt tout bas. Cependant, la poſſeſſion s'établit au premier dégré; elle ſe confirme au ſecond, & la troiſiéme génération dans la bonne foi, traite d'égal à égal avec les grands Seigneurs : ces exemples ſont plus communs qu'on ne penſe, & c'eſt un vrai brigandage. C'eſt ſur cette portion de la Nobleſſe qu'il y auroit un beau retranchement à faire. Que tous ceux dont les noms ne ſont pas conſacrés dans l'hiſtoire par des faits héroïques, ou des places importantes, ſoient tenus de repréſenter pardevant des Commiſſaires fidèles, le titre d'où ils font dériver leur Nobleſſe, les grands noms dont la ſource eſt perdue, dateront la leur du temps de la diviſion des Fiefs ſous Charles Martel. Qu'on écarte les origines étrangères & chimériques. Enfin, qu'on ne reconnoiſſe la poſſeſſion que celle établie avant trois cens ans : ah ! qu'on verra de gens embarraſſés. Sera-ce donc leur faire une injuſtice que de les dégrader d'un poſte qu'ils n'ont acquis qu'en en impoſant à l'Etat & au Public ? C'eſt au contraire un acte de raiſon, que de les réduire à leur vérita-

ble taux, qu'ils avoient altéré par une impoſture. Qu'on tombe également ſur ces uſurpateurs hardis des titres pompeux de Comtes, de Marquis, de Barons, qui, ſans avoir d'érections en leur faveur, s'affichent ſans ménagement pour ce qu'ils ne ſont pas, & cherchent à ſe confondre parmi la plus haute Nobleſſe. Ces titres, que n'ont pas dédaigné nos premiers maîtres, ſont-ils donc ſi indifférens que chacun ait droit de ſe les arroger à ſon gré? Vous n'avez ni Comté ni Marquiſat; vous n'avez pas cent ans de Nobleſſe, & vous aſpirez à repréſenter fauſſement les anciens Barons? Vous êtes donc un trompeur public, & vous méritez que les Juges anéantiſſent authentiquement les commencemens de titres dont vous ne vous ſervez que pour faire des dupes.

Si chaque défaut groſſier, chaque ſottiſe éclatante étoit encore punie de la ſuppreſſion de dix ou vingt ans de Nobleſſe, combien de gens ſe trouveroient appauvris dès la fleur de leur âge? Mais la ſévérité ne doit pas s'étendre juſqu'aux défauts & aux ridicules s'ils ne ſont exhorbitans & conti-

nuels; autrement cela iroit trop loin; & il faut conſerver des Nobles : bornons-nous à exiger des mœurs, parce qu'elles doivent être l'appanage de la Nobleſſe.

Il ſeroit de la bonne police qu'il y eut dans toutes les Provinces du Royaume, des faſtes publics & réguliers, où l'on inſcrivît, comme à Gènes & à Veniſe, tous les Nobles du reſſort, avec la date du titre primitif de leur Nobleſſe, ou du premier Noble qui en auroit pris la qualité. Il ſeroit bon auſſi qu'il y eut un Juge conſervateur, dont les appellations reſſortiroient à la Connétablie, avec un Contrôleur, pour veiller au bon ordre, & faire les fonctions du Miniſtre public.

Lorſqu'un Gentilhomme croupiroit dans la crapule & l'inaction; lorſqu'il ſeroit violent, injuſte, ivrogne, jureur; lorſqu'il prendroit le bien de ſes voiſins; lorſqu'il feroit une lâcheté, une baſſeſſe; lorſqu'il emprunteroit ſans rendre, ou qu'il ſe ruineroit avec des femmes perdues, & ſe mettroit, par un jeu effréné, hors d'état de ſoutenir ſon rang & ſa famille (ce qui vraiſembla-

blement arriveroit plus rarement) il ſe trouveroit dans le cas d'être averti par le Contrôleur ; & lorſqu'après pluſieurs monitions il ne ſe corrigeroit pas, le Juge ſeroit en état de prononcer contre lui la déchéance perſonnelle de ſa Nobleſſe ; le temps de ſa vie ne ſeroit point compté dans l'accroiſſement. Si ſon fils, perverti par le mauvais exemple, ſuivoit la même route, alors on prononceroit contre lui une déchéance totale de Nobleſſe, & l'on feroit rentrer juſtement ſa poſtérité dans la Roture, parce que cette race n'avoit pas l'eſprit de la Nobleſſe, dont le vrai partage eſt l'honneur, le courage, la politeſſe & l'élévation des ſentimens. Si les enfans recueillent le fruit des vertus de leurs pères, eſt il contre la loi qu'ils ſe reſſentent de la peine due à leurs mauvaiſes qualités, ſur-tout ayant eu devant leurs yeux un avertiſſement ſenſible pour ſe corriger ?

Il ne ſeroit peut-être pas hors de propos non plus, que le Contrôleur eut droit de veiller ſur la conduite des femmes de Noble : on ne dit pas qu'il fût autoriſé à porter une inquiſition

odieuſe dans le ſein des familles, & à ſcruter avec un œil curieux ce qui ſe paſſe dans l'intérieur; mais le déſordre public auroit droit d'intéreſſer ſon miniſtère, afin de reſtraindre dans de juſtes bornes, le privilège dont jouiſſent les femmes. Le Roi, malgré l'étendue de ſa puiſſance, ne peut former un Noble de cinq ou ſix générations. Une femme de Noble, en élevant juſqu'à elle le dernier des manans, confère cette diſtinction au fruit de ſon iniquité: ſi le mari a la foibleſſe, par bon-hommie, de n'en rien dire, à Dieu ne plaiſe qu'on aille troubler un ménage concordant; mais ſi le commerce a été public & ſcandaleux, qu'à la première ſottiſe de remarque les enfans ſoient exclus du Collège des Nobles; leur propre conduite décidera contr'eux une queſtion équivoque. N'eſt-ce pas aſſez qu'un crime leur ait donné la vie, ſans leur conférer encore une Nobleſſe empruntée dont ils ſe montrent indignes.

Il ſeroit encore avantageux au Gouvernement, que le Contrôleur réveillât de temps en temps le zèle & l'attention des Nobles ſur la population, & qu'il

qu'il leur enjoignît, de la part du Roi, de faire des enfans, ſous peine d'une amende, qui ſeroit la privation de dix ou vingt années de Nobleſſe, ſuivant que la femme ſeroit jeune & jolie. En effet, un grand Seigneur, ou celui qui veut l'imiter, a-t-il un ou deux enfans, il croit avoir droit de ſe repoſer ſous les mirthes de l'amour flétris par l'hymenée : ſa femme lui devient indifférente, & il ne s'occupe plus par air que de celle d'autrui. Le mal eſt contagieux & deſcend par degrés juſqu'au plus bas étage. Cependant un Noble a plus d'avantage qu'un autre pour élever une poſtérité nombreuſe. Les Coutumes ont enrichi ſon aîné ; les cadets trouvent des reſſources preſqu'aſſurées dans l'Egliſe, dans l'Epée, dans l'Ordre de Malthe : mais l'on redoute juſqu'aux frais de l'éducation de ſes enfans, tandis que l'on s'épuiſe en filles, en chevaux & en luxe ſuperflu. Les fils qui fondoient l'eſpérance de la maiſon, entrent dans le monde, & l'on veut qu'ils y brillent de bonne heure. Les plaiſirs les énervent avant qu'ils ſoient formés : une maladie rapide entraîne

l'un; un accident imprévu emporte l'autre. C'eſt alors que des larmes amères retracent le ſouvenir du temps perdu; mais on a beau faire, il eſt irréparable. Pères aveugles & infortunés! avez-vous cru vos enfans immortels ou invulnérables? Votre foibleſſe pour eux vous a été fatale à tous; n'en accuſez que vous-mêmes : vous les avez expoſés à ſe détruire avant que la nature en eût fait des hommes. Vous avez, dites-vous, marié l'aîné de bonne heure; vous lui avez donné une femme auſſi peu faite que lui : hélas! il a trop ſuivi votre exemple, & il ne laiſſe qu'un foible embrion qui reſpire à peine: pouvoit-il produire autre choſe qu'un mince atôme? Hé bien, vous ſerez la première victime de votre peu de raiſon. L'ambition vous tyranniſe, & pendant vingt ans vous ſerez agité de l'inquiétude de voir paſſer vos biens & vos dignités dans des mains étrangères

Le même reproche peut s'adreſſer aux mères, qu'une délicateſſe mal entendue éloigne des devoirs que la nature leur impoſe. On veut ménager ſa ſanté ſans affoiblir l'intérêt du plaiſir; l'on ſe

ſent aſſez fort pour paſſer vingt nuits au bal ou au jeu, & l'on eſt trop foible pour riſquer une groſſeſſe : ſouvent on imagine des prétextes, & on déguiſe la véritable cauſe des refus. Ignorez-vous, mauvais citoyens, que vous vous devez à la patrie ? Vous vous vantez que de tout temps la Nobleſſe en a fait le principal appui ; ne lui enlevez donc pas par caprice, ce qui doit conſtituer ſa force & veiller à ſa défenſe ; ou ne vous plaignez pas d'être remplacés par d'autres. Heureuſement vos aïeux ne penſoient pas déroger en donnant des Sujets à la République. Ces maximes ſont vraies, & chacun les adopte pour le compte de ſon voiſin ; mais l'on ſe fabrique des raiſons perſonnelles pour s'y ſouſtraire dans la pratique, parce que nous ſommes dans un temps raffiné, où les hommes voudroient digérer, & des femmes accoucher par procuration.

Depuis aſſez long-temps l'on ſe pique de bâtir des châteaux en Eſpagne, pourquoi ne ſeroit-il pas permis d'en bâtir également en France ? L'on a propoſé de rendre la Nobleſſe commer-

çante ; ne peut-on pas ſans indiſcrétion, propoſer ici de la rendre commerçable ? Ce n'eſt qu'un projet, mais il en pourroit réſulter quelqu'utilité.

La vanité des mortels eſt appuyée ſur trois points capitaux ; la Nobleſſe, l'Eſprit & la Fortune. Les deux derniers offrent dans le beſoin preſſant, des reſſources promptes, tandis que le premier n'en a aucune. Si un homme favoriſé de Plutus veut ſatisfaire ſon goût ou ſes caprices, il trouve bientôt les moyens d'offuſquer la Nobleſſe même, & de lui faire envier une ſomptuoſité à laquelle elle ne peut atteindre, & que ſon orgueil n'enviſage qu'avec un dépit ſecret : ſon amour-propre révolté ne peut s'en venger qu'en lançant des épigrammes & des ridicules qui ne prennent pas toujours, parce qu'on en ſent le motif.

L'homme d'eſprit preſſé par le beſoin, trouve auſſi le ſecours du moment pour le faire vivre : ſa moiſſon n'eſt pas abondante, mais elle ſuffit à ſa ſubſiſtance : il fait un ouvrage, bon ou mauvais. Un Libraire inſtruit de ſa réputation, lui fait des avances à

compte ſur ce qu'il doit faire. Une Préface, un Bouquet adroitement adreſſés, lui adminiſtrent le néceſſaire pour quinze jours. Il fait gloire de ſa pauvreté, & ne craint pas de l'expoſer à un pécunieux Mécène. Mais le Noble qui n'a point d'autre mérite, preſſé par la faim ou par des créanciers, ne trouve pas ſous ſa main les moyens efficaces qui lui manquent pour ſubſtanter ſa vie; ſon état même eſt un obſtacle à ce qu'il ſe prête à des entrepriſes & à des fonctions auſquelles le Roturier ſe livreroit ſans aviliſſement. Or, dans une circonſtance critique, ne ſeroit-il pas avantageux qu'un Gentilhomme pût vendre quinze ou vingt ans de ſa Nobleſſe pour avoir du pain, un habit, & ne pas étaler aux yeux du public le ſpectacle ſcandaleux d'une nudité qualifiée? Cette Nobleſſe eſt ſon patrimoine; c'eſt l'héritage de ſes ancêtres, à auſſi juſte titre qu'auroient pu l'être des terres, des châteaux & des ſeigneuries, s'ils en avoient laiſſé dans leur ſucceſſion.

Originairement, toute ſeigneurie, toute juſtice émane du Roi; toute No-

bleſſe peut être ſenſée en émaner auſſi : il eſt Souverain Fieffeux, Grand-Juſticier, & par degrés, les ſeigneuries & les juſtices lui ſont reportées en hommage ; hé bien, on lui reporteroit également toute la Nobleſſe.

L'état de Nobleſſe eſt un ſtatut perſonnel, & le bénéfice, quoiqu'idéale, peut entrer dans tous les contrats ; rien n'empêche qu'on en diſpoſe comme de tous les autres biens.

Les Coutumes ont réglé la quotité juſqu'à concurrence de laquelle il ſeroit permis de diſpoſer de ſes propres, ſoit entre-vifs, ſoit par teſtament ; la même règle ſubſiſtera par rapport à la Nobleſſe. Un homme en mourant ſera forcé d'en réſerver le tiers ou les quatre quints à ſes deſcendans ; s'il en a diſpoſé entre vifs, c'eſt un malheur pour ſa famille, égal à celui d'avoir eu un père diſſipateur. Eſt-il même avantageux à l'Etat que la Nobleſſe ſubſiſte, lorſque le bien eſt entiérement abſorbé ? Ce n'eſt qu'un poids onéreux à ceux qui n'ont rien au monde pour ſe ſoutenir : c'eſt un ſérail à un Eunuque.

Il ſera libre aux pères & mères de garantir leur Nobleſſe de la prodigalité de leurs enfans par des ſubſtitutions en bonne forme ; mais il y aura lieu à une diſtraction de légitime, afin qu'un grévé ne meure pas de miſère, lorſqu'il n'aura que de la Nobleſſe à tranſmettre à ſa poſtérité : il convertira le prix de ſa légitime, s'il eſt raiſonnable, en un petit fonds de terre qui le fera ſubſiſter commodément chez lui ou au ſervice.

Ce ſyſtême donnera lieu à des droits d'aliénations, d'échanges, de contrôle, & à nombre d'autres actes qui feront circuler l'eſpèce.

Les Roturiers qui acquerront la Nobleſſe, payeront au Roi un droit Régalien comme on paie les droits de franc-fiefs, & l'on établira une ſous-ferme, où les droits de mutations & de contrôle ſeront perçus, comme on le pratique dans les fermes du Domaine.

Les Nobleſſes ſeront différentes pour le prix, ſuivant l'ancienneté, la qualité & l'eſpèce. Une Nobleſſe d'un caractère gothique & uſé ; la ceſſion du droit de mettre dans ſes armes un Alerion, une Aiglette ou un Cry de

guerre, payeront les droits en proportion de ce que vaudra couramment une Nobleſſe moderne de Secretaire du Roi du grand ou des petits Collèges. Un Gentilhomme qui ſera dégradé par une action indigne, & qui ſera condamné par la Juſtice, donnera ouverture à la confiſcation : le Roi ſera le maître d'en gratifier qui bon lui ſemblera, ou la Nobleſſe tombera au profit du Fermier, qui en diſpoſera moyennant finance, comme on lève des charges aux parties caſuelles. Le droit de deshérence aura lieu également au profit de Sa Majeſté ; & au moyen de cet arrangement, on ne recevra plus de nouvelle Nobleſſe ; ce ſera toujours l'ancienne qui circulera, comme la meilleure. La Nobleſſe d'Epée aura un prix ; celle de Robe en aura un autre, & ainſi des autres, ſuivant l'affection de chacun, car ce commerce doit être libre.

Un des plus grands avantages de cet établiſſement, ſeroit d'obliger les Nobles à payer leurs dettes pendant leur vie, & de les empêcher de faire banqueroute à leurs créanciers après leur mort. Un homme à 500 ans de No-

bleſſe, & ſes biens ſont ſubſtitués ; il emprunte, il affronte, il ne paie perſonne, & ſe moque encore effrontément de tous ceux qui lui ont fourni les moyens de ſatisfaire ſes indécentes fantaiſies : ce ſont ſouvent d'honnêtes Bourgeois qu'il mépriſe, & à qui il croit faire honneur en les ruinant. S'il n'a que de la Nobleſſe, on la ſaiſira réellement; elle ſera décrétée & vendue, en gros ou par parties, après affiches & publications, au plus offrant & dernier enchériſſeur ; les deniers en ſeront délivrés aux créanciers, & mon Noble devenu Roturier n'aura pas fait impunément des ſottiſes. Les étourdis ſe corrigeront d'après ſon exemple, & ne triompheront plus d'une mauvaiſe foi qui ne ſympathiſoit pas avec la Nobleſſe. Cependant, les Lignagers auront le droit pendant l'an & jour, de retirer la Nobleſſe de leur parent, en rembourſant le prix principal, avec les frais & les loyaux-coûts. Un ſecours auſſi ſalutaire ſerviroit à terminer nombre de directions qui ſubſiſtent éternellement, parce qu'il n'y a des biens inſuffiſans pour payer. Le produit de la Nobleſſe

feroit employer utilement bien des créanciers, ſur qui les fonds manquent.

Il ſeroit à propos de diſtinguer la Nobleſſe propre d'avec la Nobleſſe d'acquêt : la première conſerveroit le privilège des Nobles ; l'autre n'affranchiroit des impoſitions qu'à la troiſième génération, & lorſqu'on ſeroit propriétaire au moins de cinq ou ſix cens ans de Nobleſſe. Pour empêcher même l'accroiſſement immodéré des Nobles, chacun fourniroit tous les trois ans, ſa déclaration au Roi, de la quantité & de la nature de ſa Nobleſſe ; & les Officiers prépoſés pour la recevoir, impoſeroient le nouveau Noble à une capitation d'Office proportionnée à ſes acquiſitions & à ſes facultés. Ce droit remplaceroit, & au-delà, le vuide qui pourroit s'opérer ſur la taille : on le payeroit même ſans regret & en connoiſſance de cauſe.

Un riche Financier qui auroit trois ou quatre mille ans de Nobleſſe, n'auroit point de répugnance à aider annuellement l'Etat d'une contribution un peu forte, dès que ce ſeroit à titre d'homme plus Noble qu'un autre.

Il eſt bon même que la Nobleſſe ſoit, par préférence, entre les mains de gens opulens, qui ſoient en état de la ſoutenir & d'aider la patrie. On pourroit peut-être ériger en charge des Agens de Nobleſſe comme il y a des Agens de Change; mais il ſeroit à craindre que l'agiot ne s'en mêlât, ou que des uſuriers, par des pratiques ſourdes, ne cherchaſſent à profiter des circonſtances pour en opérer la rareté & la cherté; ainſi, l'on croit que le commerce d'une marchandiſe auſſi précieuſe doit être libre en tout temps: il y aura même beaucoup de gens qui voudront tenir leurs negociations les plus ſecrettes qu'il leur ſera poſſible; il ſeroit donc dur de les aſſujettir à paſſer par des mains étrangères; mais rien ne doit les diſpenſer de la formalité de l'inſinuation & du contrôle.

Il ſeroit pernicieux qu'un homme pût manger ſa Nobleſſe en avancement d'hoirie, ou en diſpoſer avant ſa majorité coutumière. Il n'en ſera le maître que par le décès, la donation, le conſentement de diſpoſer, ou la démiſſion de ſon père: alors, il pourra la vendre

ou l'hypothéquer dans les formes de Droit ; mais il ſera ſujet à la peine du ſtellionat s'il fait de fauſſes déclarations *de franc & quitte*, & s'il affecte doublement la même choſe. Il ſera donc tenu d'expliquer clairement qu'il affecte au payement d'un emprunt, ſa Nobleſſe, depuis tel temps jusqu'à tel temps, en énonçant les années anciennes ou modernes : par exemple, depuis 1500 juſqu'à 1600 ; alors la créancier aura une hypothèque ſpéciale ſur cette partie, & les deniers ſe diſtribueront, en cas de dérangement, ſuivant l'ordre des hypothèques, ſans que le prétexte de déconfiture donne lieu à la contribution au marc la livre.

Il ne ſera permis de donner ni de vendre des portions de Nobleſſe à aucune fille de théâtre ou autre, qui par ſéduction s'en procureroient en abuſant de leurs charmes & de la foibleſſe de leurs adorateurs. Les lettres de reſciſion ſeront admiſes dans les cas de dol, de ſurpriſe ou de lézion. Comme on donne plus aiſément ce qu'on ne tire pas manuellement de ſa bourſe, il eſt à craindre que cette précaution n'engen-

être bien des procès, & qu'on ne cherche à éluder la diſpoſition en ſe ſervant de détours & de ſuppoſitions : mais il eſt néceſſaire dans un Etat que tout le monde vive & acquitte ſes charges.

Lorſqu'un homme riche voudra épouſer une fille Noble qui n'aura rien, il achetera d'elle trois ou quatre cens ans de Nobleſſe, il réaliſera la ſomme dans le contrat; ainſi, on n'aura plus beſoin de recourir au menſonge, pour lui faire reconnoître fictivement ce qu'il n'a pas touché; ils ſe trouveront ſolidairement riches & Nobles. La même choſe ſe pratiquera lorſqu'un grand Seigneur épuiſé ſe mariera à une opulente Roturière; le contrat de mariage portera échange réciproque de Nobleſſe & d'argent; alors les choſes ſe rapprocheront de l'équilibre.

Une veuve riche & titrée déſirera élever juſqu'à elle un homme nouveau dont ſon cœur s'eſt épris, elle cherchera à pallier le blâme de ſon choix, en conférant à l'objet de ſon amour, avant de l'épouſer, autant & plus de Nobleſſe qu'elle n'en auroit elle-même. Le mari ſera le maître de la commu-

tous les carroſſes, ſi tous les Propriétaires dépouillés n'étoient pas tenus de mettre une barre ſur leur Ecu à chaque aliénation de cent ans qu'ils feront. Il n'eſt pas juſte d'admettre le double emploi, à moins que la vente ne ſoit faite à faculté de remérer pendant dix ans. La permiſſion accordée aux Acquéreurs de parer leurs armoiries des dépouilles de l'ancienne Nobleſſe, introduira une émulation admirable; on dira : j'ai du Laval, du Montmorency, du la Tremouille, du Polignac; il me manque encore du Chatillon, du Gontault, & j'en veux à quelque prix que ce ſoit; j'en payerois un quartier cent mille écus pour être complet. Mais on n'en trouve point : ces Maiſons-là ſont rangées quant à préſent; il faut attendre. Les Courtiers, les Proxénetes ſe mettront à la découverte; on tentera l'un, l'autre, & cette ambition deviendra un Pérou pour la Nobleſſe, dont les échantillons ſeront recherchés comme les anciennes médailles, ou les tableaux rares des plus grands maîtres.

Il ſera libre à un homme qui aura acquis la Nobleſſe entière d'une Mai-

ſon, de s'en approprier les armes, en payant au Roi le droit de mutation, & en mettant un Lambel à l'écuſſon. Il paroîtroit même juſte qu'il mît en argent, ou en autre couleur, les figures qui étoient en or, afin de rappeller le titre de ſon acquiſition. Il n'eſt pas décent, en effet, de tendre des piéges à la poſtérité. Un père qui aura 400 ans de Nobleſſe d'origine, en tranſmettra la totalité à chacun de ſes enfans, & il ne pourra avantager ſon aîné, qui ſouvent vaut moins que les autres, qu'avec de la Nobleſſe d'acquêts. La portion héréditaire conſervée aux cadets, ſera pour eux une légitime de droit, dont ils pourront tirer parti pour s'avancer.

La Nobleſſe acquiſe ne donnera aucun privilège pour entrer dans les Ordres ou dans les Chapitres nobles, à moins que l'Acquéreur n'achete des quartiers d'une vingtaine de Chevaliers ou de Capitulans, auquel cas ils pourront le recevoir s'ils le jugent à propos. Bien des Chanoines ne ſeront point fâchés de retirer de l'utilité de leur ſuperflu; c'eſt une eſpèce de coupe de

bois qui ſervira à arranger leurs affaires.

Ceux & celles qui voudront faire profeſſion de la vie Religieuſe, ſeront tenus, avant d'entrer dans le cloître, de ſe défaire de leur Nobleſſe par donation, vente, ou autre acte autoriſé de leur père ou d'un avis de parens : une partie du produit ſervira à payer leur dot ; le ſuperflu ſera un bénéfice pour leur famille. Il ſeroit inutile de leur conſerver un bien qui ne ſerviroit qu'à leur donner des hauteurs, & qui ſûrement leur occaſioneroit des dégoûts & des humiliations dans les couvens, où l'on prêche ſans ceſſe l'humilité & l'oubli de ſoi-même.

Un Evêque, un Abbé, auront la faculté d'aliéner une partie de leur Nobleſſe pour payer leurs Bulles ; le ſurplus n'entrera point dans le commerce ; ils ſeront obligés de le réſerver pour le ſoutien de leur dignité. Après leur mort l'Econôme ſequeſtre fera l'inventaire de ce qui leur reſtera en Biens & en Nobleſſe : ſur le produit de cette dernière partie, ſi elle eſt ſuffiſante, on payera leurs dettes, on fera faire les

réparations à leurs bénéfices ; & comme ils n'ont point ordinairement d'héritiers directs, on ſauvera, au profit de leurs collatéraux, leurs biens de famille ou d'acquêts : c'eſt un moyen d'empêcher que des perſonnes reſpectables meurent ſouvent dans l'état d'inſolvabilité.

La Nobleſſe ne pourra être acquiſe ni poſſédée par ceux qui profeſſeront des arts méchaniques ; ſi on leur en légue ou donne quelque portion, ils ſeront tenus d'en vuider leurs mains dans le mois, à peine de confiſcation & d'amende. Tous ceux qui uſurperont des qualités qui ne leur appartiendront pas, ſeront traités comme fauſſaires, & condamnés à des amendes conſidérables, payables en argent ou en Nobleſſe : ces dernières amendes ſeront portées à une caiſſe des amortiſſemens ; & pour ſubvenir aux beſoins de l'Etat, on pourra faire de temps en temps des loteries, dont les billets ſe payeront en argent & les lots en Nobleſſe. La nature a ſes haſards ; la fortune aura auſſi pour elle les coups du ſort.

En général, ce n'eſt point l'effet

d'une mauvaiſe politique, que de rapprocher inſenſiblement les citoyens les uns des autres. L'abus d'une diſtinction trop marquée, a occaſioné autrefois les maux les plus redoutables. Depuis long-temps la Nobleſſe eſt en poſſeſſion de dire à tout propos : pourquoi ces Financiers ont-ils tout l'argent du Royaume ? pourquoi acquierent-ils les plus riches terres ? pourquoi nous effacent-ils par un faſte qui ſemble nous inſulter ? Le Millionnaire dit de ſon côté : hé, pourquoi les Gentilshommes ont-ils toute la Nobleſſe, qui les rend ſi vains ? pourquoi nous empruntent-ils de l'argent ? pourquoi viennent-ils nous manger & rechercher nos filles, lorſqu'ils nous traitent avec dédain en notre abſence ? Hé bien, Meſſieurs, vous ferez des échanges, vous vous aiderez l'un l'autre de ce qui vous appartient, & chacun ſera content, s'il peut l'être.

Y a-t-il un ſi grand inconvenient à rapprocher un peu les hommes, lorſque la nature ne les a pas encore ſi prodigieuſement écarté les uns des autres. En effet, les mortels qui ſont le

plus étrangers l'un à l'autre, ſont au moins parens au 174e degré. La démonſtration en eſt ſenſible. Après l'extinction preſque totale du genre humain opérée par le déluge, il ne reſta que les trois fils de Noé : Sem, Cham & Japhet, avec leurs femmes. D'après ces principes, tout ce qui reſpire a pris ſa ſource dans l'un des trois. Cet événement eſt arrivé, ſuivant la plus forte ſupputation, environ quatre mille ans avant la naiſſance du Sauveur; conſéquemment il y a actuellement 5756 années. Or, que l'on compte, conformément à la régle ordinaire, trois générations par ſiècle, il en réſultera que les hommes qui vivent aujourd'hui, ne ſont éloignés de la tige commune que de 173 ou 174 degrés ; par conſéquent, le Pape, l'Empereur, le Mogol, tous les Potentats, le Duc préſomptueux, le dédaigneux Marquis, le Financier bouffy, le ſimple Bourgeois, l'Artiſan groſſier, le Payſan mépriſé, & juſqu'aux Nègres, nous ſommes tous parens au 173 ou 174e degré, en ſuppoſant même que nous n'ayons été rapprochés par aucun mariage de rem-

contre pendant le cours de près de ſix mille ans. Cette ſeule conſidération me paroît ſuffiſante pour augmenter en nous l'amour de l'humanité. L'univers n'eſt qu'une vaſte famille ; & il n'eſt perſonne qui, de plus prés ou de plus loin, n'appartienne à des gens d'honneur, à des ſcélérats, à des riches, à des pauvres, à des nobles, à des roturiers, à des Saints, & à des proſtituées.

Ceux qui n'auront que de la Nobleſſe achetée, ne pourront, ſous peine de déchéance, s'arroger la faculté de ſurmonter l'écuſſon de leurs armes d'une couronne de Duc, de Comte ou de Marquis ; ils pourront ſeulement les obombrer d'un plateau, d'une balance, ou de toute autre figure circulaire ou oblongue, à moins qu'ils ne ſoient poſſeſſeurs de deux mille ans de Nobleſſe, dans leſquels il y ait au moins un tiers de Nobleſſe d'Epée : celle de cette eſpèce eſt privilégiée, & l'on doit en favoriſer le débit.

Il faudra poſſéder au moins 200 ans de Nobleſſe pour avoir droit de faire porter la queue & le carreau à ſa fem-

me : on ne pourra pas non plus, à moins de 300 ans, avoir une livrée galonnée ſur toutes les tailles ; encore moins des aiguillettes ſur l'épaule, ou de la dorure ſur l'habit de ſes gens. La même quantité d'années ſera néceſſaire pour porter des talons rouges, & l'on ne mettra des plumets que lorſqu'on ſera au ſervice militaire : le tout à peine d'amende, payable en argent ou en Nobleſſe. L'Ordre des Nobles ſe ſoutiendra mieux en bornant le luxe.

Il ſera permis de vendre & d'acheter de la Nobleſſe à vie ; mais après la mort de l'uſufruitier, il en tombera un tiers aux parties caſuelles du Roi, attendu qu'on ne doit pas ſe jouer indéfiniment de la Nobleſſe, de même qu'on ne ſe joue pas intégralement de ſon Fief.

Ce ſyſtême peut encore s'étendre & ſe ſoutenir par de ſages réglemens que les circonſtances & l'exigence des cas feront naître La prudence du ſouverain Légiſlateur préviendra les abus, & établira la ſûreté des négociations par des ordonnances & des édits, dont la compilation ſera appellée le Code Noble,

comme on dit le code militaire, le code marchand, le code noir, &c.

L'obſervation des loix & de la bonne foi dans ce trafic purement honorable, produira une utilité évidente pour le Royaume.

Premiérement, les fonds de la Nobleſſe ſont plus que doublés; & ce qu'ils regardoient comme un effet mort entre leurs mains, quant à l'intérêt, deviendra un patrimoine effectif, duquel ils pourront tirer dans le beſoin des reſſources infinies. Aucun Gentilhomme n'aura plus l'excuſe de dire que ſa fortune le met hors d'état de placer ſes garçons au ſervice, & de marier ſes filles : au lieu de vendre la terre qui fourniſſoit journellement à ſa ſubſtance, il n'aliénera que quelques années de Nobleſſe ; il en réſervera ſeulement aſſez pour faire admettre ſes enfans à l'école militaire, à St. Cyr ou ailleurs, & il n'en ſera pas moins fier, il n'en ſera que plus aiſé.

Celui qui voudra tenter la fortune en courant les mers, troquera le ſuperflu de ſa Nobleſſe contre de riches pacodilles; & s'il a le bonheur de réuſſir,

il

il ſe verra en état d'acheter dix fois la valeur de ce qu'il aura perdu.

Ceux qui, faute de biens, ſe mettent forcément dans l'Etat Eccléſiaſtique, ou dans les Cloîtres, ne ſeront plus forcés d'épouſer un genre de vie pour lequel ils n'étoient pas nés. Une aliénation de quelques luſtres de Nobleſſe les mettra en ſituation de ſervir l'Etat plus utilement & plus décemment dans le ſervice Militaire, ou dans la Magiſtrature. Une ſeconde utilité du ſyſtême propoſé, ſe tire de la population, qui doit en être la ſuite.

Une grande quantité de Gentilshommes, trop pauvres pour marier leurs enfans mâles & fémelles, leur procureront des établiſſemens qui fourniront des ſerviteurs au Roi, & des ſujets à l'Etat.

Un Bourgeois, en ſortant de chez le Notaire, où il aura fait une acquiſition d'une Nobleſſe abondante, s'empreſſera d'éprouver conjugalement ſi le plaiſir de fabriquer des Gentilshommes n'eſt pas ſupérieur à la ſenſation groſſière qui ne produit que de ſimples Ro-

turiers. Pour peu qu'on ſoit ſenſible à la gloire, on ſera plus jaloux de tranſmettre la Nobleſſe que la Roture.

Enfin, la Nobleſſe ceſſera ſans doute d'envier à la Finance ces richeſſes qui ſont l'objet de ſa jalouſie, qu'elle ſe croit dues par préférence, & de la privation deſquelles elle ſe dédommage par les propos mépriſans qu'elle exhale journellement contre ceux qui les poſſèdent.

L'on ne doit pas craindre que la vénalité libre de la Nobleſſe puiſſe préjudicier à la vente des offices auxquels elle a été attachée par le Roi. Il ne ſuffit pas en France d'être Noble, il faut encore avoir un état, des exemptions, des committimus; ainſi l'on n'aura pas moins d'empreſſement à entrer dans la Magiſtrature ou dans le collège des Secretaires du Roi: ces offices ſont des effets Royaux, utiles à ceux qui ont de l'argent à placer. On pourra même n'admettre dans les compagnies ſouveraines, que des ſujets qui aient déja une certaine quantité de Nobleſſe acquiſe d'ailleurs; ils en ſeront plus

reſpectés, ils ſeront charmés de joindre à ce premier avantage, celui de diſpoſer de la vie & des biens de leurs concitoyens. Un état dont les fonctions ſont ſi importantes & ſi belles, ne peut être trop noble.

L'élévation de l'ame a introduit originairement la Nobleſſe, & la Nobleſſe à ſon tour, entretiendra & fera croître l'élévation de l'ame. La facilité d'avoir de la Nobleſſe diminuera l'orgueil des Nobles, & leur donnera lieu de croire que leur diſtinction principale eſt dans le courage & la vertu, qui ne peuvent ſe vendre ni s'acheter. Tous les Grands, à l'exemple de quelques-uns d'entr'eux qui ont conſervé ces vieux préjugés, auront de la probité, de la délicateſſe, de l'exactitude à payer leurs dettes, de la fidélité à tenir leur parole, & de la politeſſe ſans baſſeſſe, afin de ne point ſe laiſſer confondre avec les nouveaux parvenus. Les Roturiers, de leur côté, pour ſe montrer dignes du corps où ils ſont admis, ſeront ſerviables, obligeans ſans rudeſſe, civils ſans contrainte, & généreux ſans oſtentation;

cette heureuſe harmonie entretiendra l'émulation, & les choſes ſubſiſteront dans un équilibre auſſi agréable qu'utile au Royaume.

Je voulois donner plus d'étendue à mes réflexions ; mais la ceſſation de mon loiſir vient forcément en borner le cours ; je laiſſe donc à un politique plus habile que moi, le ſoin de répandre de nouvelles lumières ſur mon ſyſtême. Nobleſſe Françoiſe, vous êtes l'objet de mon admiration ; je voudrois avoir donné des vues capables d'opérer votre bonheur. Aimable Bourgeoiſie, vous êtes l'objet de mon affection ; je déſirerois ſavoir vos talens & vos vertus récompenſés ; & comme la reconnoiſſance eſt un ſentiment digne de la Nobleſſe, prouvez que vous penſez noblement les uns & les autres, en me tenant compte des foibles efforts que je fais pour procurer votre félicité.

En effet : pourquoi, Nobles, refuſeriez-vous un partage qui vous eſt purement utile ? Votre nature eſt-elle plus épurée ? votre éducation eſt-elle

plus parfaite ? vos ſentimens ſont-ils plus élevés que ceux du reſte des humains ? Il en eſt parmi vous dont les hautes qualités, ſoutenues du mérite, captivent nos reſpects & notre eſtime ; mais combien en eſt-il auſſi, qui, loin de retracer les grands hommes que vous croyez repréſenter, déshonorent l'humanité même par des baſſeſſes & des écarts honteux. Applaudiſſez-vous également, riches enfans de la terre, d'une aſſociation glorieuſe ; il eſt dans votre ordre des ames généreuſes, dont la probité & les vertus méritent l'eſtime & l'hommage de vos concitoyens : mais, combien n'en trouve-t-on pas, dont la turpitude feroit horreur, ſi l'enduit qui le couvre tomboit en pouſſière. La véritable pierre de touche pour apprécier les mortels, eſt de les ſéparer de leur écaille : & combien trouve-t-on peu d'hommes avec qui l'on déſirât vivre, s'ils n'étoient plus Nobles ou riches ? Que feroient-ils pour vivre ? Par qui ſeroient-ils accueillis ? Les plus vils emplois deviendroient leur partage, & la miſère même creuſeroit leur tom-

beau. Ces réflexions me font conclure, que ſans être énorgueillis de leurs avantages, les hommes doivent s'aider mutuellement, & que n'ayant tous qu'une même eſſence, les mêmes vertus, les mêmes vices, les mêmes infirmités, ils doivent, ſans s'affranchir des égards dûs à la condition, vivre tous dans la confraternité.

LETTRE

SUR Mr. TRONCHIN.

OUi, Madame, je l'ai enfin vu, cet homme célèbre, qui fait depuis plus d'un mois le ſujet des converſations de tout Paris. S'il eſt permis de juger des hommes par l'extérieur, je puis parler de M. *Tronchin* comme un autre, & j'oſe aſſurer que tout ce qui frappe les yeux eſt tout-à-fait à ſon avantage. Sa taille eſt des plus grande, & ſa phyſionomie des plus heureuſes. Son air eſt plus délibéré que ne l'eſt communément celui d'un Médecin & d'un étranger. Sa converſation eſt douce & modeſte; il y met de l'agrément, de la politeſſe; enfin, il eſt peu d'hommes qui ne gagnaſſent à repréſenter & à parler comme lui. L'enthouſiaſme, dont il eſt aujourd'hui le ſujet, me l'a fait obſerver avec plus d'attention, & j'ai vu avec plaiſir que mes conjectures ſur ſon compte ſe rapportoient parfaitement avec tout ce que j'ai appris de ceux

qui vivent avec lui dans une intimité particulière.

M. *Tronchin* a trop de jugement pour ne pas ſe divertir intérieurement de l'eſprit de partialité qui nous domine à l'aſpect de la nouveauté. Preſque tout Paris s'eſt empreſſé de paſſer en revue ſous ſes yeux. La curioſité a ſans doute déterminé une grande partie de ces viſites. En effet, doit-on ſe promettre une guériſon effective d'une converſation rapide avec un Médecin, quelqu'habile qu'il ſoit, lorſque les objets ne font que défiler devant lui comme dans une lanterne magique. Quoi qu'il en ſoit, chacun lui a conté ſes maux, réels ou imaginaires; chacun lui a dit ſes foibleſſes. Les vaporeux ſur-tout ſe ſont empreſſés à le viſiter; jugez de la ſolidité d'une multitude de raiſonnemens que cet homme de ſang froid a été obligé d'entendre; appréciez la valeur d'une infinité de détails que chacun croit avoir droit de regarder pour ſoi comme la choſe du monde la plus importante. Cependant, M. *Tronchin*, précédé ici par ſa réputation, n'a pas trouvé une uniformité de ſentimens abſolue; c'eſt

le ſort des plus grands hommes & des meilleures choſes. La prévention pour ou contre, l'eſprit de contradiction qui nous eſt naturel, des intérêts oppoſés, la jalouſie que peut exciter un mérite étranger ; enfin, d'autres raiſons inconnues, ont excité un partage d'opinions qui ſe ſeroit tourné à l'avantage du ſujet, s'il eut été connu de ceux qui décidoient de ſa valeur ; mais une de nos manies eſt de parler toujours de ce que nous ignorons pleinement, & les moins inſtruits ſont communément ceux qui s'expliquent le plus haut & le plus affirmativement. J'ai vu dans la même journée, M. *Tronchin* annoncé, préconiſé cent fois comme un Prophète, comme un Dieu en Médecine, dont l'ombre ſeule diſſipoit les maladies ; on attribuoit à ſon ſavoir les miracles accordés à la vertu de nos anciens Saints. J'ai vu vingt autres fois le même *Eſculape* attaqué comme un téméraire, dont la confiance préſomptueuſe cherchoit à nous abuſer par des preſtiges, & à introduire parmi nous un uſage funeſte à l'humanité. On ſe paſſionnoit de part & d'autre, &, après de vives diſputes, chacun

n'abandonnoit le combat que plus confirmé dans ſon opinion.

Je m'expoſerois à l'indignation de l'un ou de l'autre parti, ſi je faiſois l'apologie ou la critique du ſyſtême de M. *Tronchin*. Mais, ſans vouloir entrer dans cette diſcuſſion, j'oſe dire qu'il eſt beaucoup plus modéré que la plûpart de ceux qui, ſans le connoître, le font journellement penſer & parler. Il pèſe, il doute, il examine, & ne croit point du tout que l'inoculation puiſſe être faite indiſtinctement à tout le monde, ni que le ſoin de la faire doive être commis indifféremment à tous ceux qui auroient la hardieſſe de s'en charger; au contraire, il prévoit le brigandage qui pourroit en réſulter, & il en redoute les ſuites pour la ſociété. L'on ſait même qu'il a refuſé d'admettre à cette épreuve nombre de perſonnes qui ſe ſont offertes pour la ſubir, & dont il n'a pas jugé la diſpoſition aſſez favorable pour être aſſuré du ſuccès.

C'eſt donc à tort qu'on dépeint M. *Tronchin* comme un philoſophe orgueilleux qui veut tenter la Providence, changer l'ordre de la nature, & ſubju-

guer des préjugés dans leſquels nos pères ont vieilli. Ce n'eſt point là ſon idée ; il a ſimplement obſervé les effets d'une opération établie depuis long-temps chez des peuples jaloux de conſerver la beauté de leurs enfans. Il a conſulté pareillement les effets de cette même opération chez une nation plus voiſine de nos climats, & trouvant que la ſomme des biens qui en réſultoit excédoit la ſomme des maux, il a cherché à prévenir & à aider la nature dans ſon épuration ; le ſuccès a couronné ſes tentatives, & lui a mérité la confiance d'une grande Ville, témoin journellement de l'efficacité de ſa pratique.

La réuſſite n'a cependant point enhardi M. *Tronchin* juſqu'au point de devenir le panégyriſte perpétuel de l'inoculation. Il s'en explique avec ſageſſe ; il la conſeille avec meſure, & ce n'eſt pas lui rendre juſtice que de lui faire débiter par jour cent miſères, lorſqu'il n'eſt pas capable d'en dire une ſeule. C'eſt purement notre faute & non pas la ſienne ; il parle peu, il s'obſerve, & ce n'eſt pas le côté par où nous brillons le plus.

J'ai remarqué que le plus grand obſtacle que M. *Tronchin* eut à combattre ici, eſt la tendreſſe maternelle. Elle s'eſt ſoulevée au ſeul nom d'un homme qui, diſoit-on, réaliſoit des maux incertains. Chaque mère a tremblé pour ſon fils, & c'eſt d'après cette vive émotion d'entrailles, qu'on a caractériſé notre Médecin. L'élève du grand *Boerhaave*, la lumière Génévoiſe eſt devenu le fléau des mères & la terreur des enfans. Ce ſentiment a été outré au point que j'ai entendu dire à une femme d'eſprit, ou qui paſſe pour en avoir, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit ſouper avec un homme qui portoit de la graine de petite vérole dans ſa poche. Une autre ſoutenoit que la boîte du Docteur étoit celle de *Pandore*, dont il faiſoit à ſon gré ſortir la goutte, la peſte, & toutes les malignes influences qui affligent le genre humain. Malgré ce diſcours, M. *Tronchin* a été couru. La confiance, la curioſité, le bel air & la mode l'ont fait aſſiéger, & ſachant qu'on ridiculiſoit la ſimplicité d'un grand nombre de ſes propos & de ſes remèdes, il nous a permis d'être ſots en payant.

Il eſt certain que pluſieurs perſonnes ont eu à s'applaudir de l'utilité de ſes ordonnances ; il n'a point fatigué leur tempérament par la violence des remèdes, & s'il n'a pas guéri tous ceux qui ſe ſont préſentés à lui, c'eſt qu'en tout temps & en tout pays, la maladie & la mort ſeront toujours plus forte que la Médecine & le Médecin, quel qu'il puiſſe être. Il eſt entr'autres, un ordre de malades, pour qui la nouveauté eſt un ſpécifique admirable ; mais malheureuſement l'effet n'en eſt pas de durée. Ce ſont ceux dont les trois quarts de la maladie réſide dans l'imagination, & les malades d'habitude. Un nouveau Docteur, un nouveau régime raniment leur confiance, & les premiers eſſais leur paroiſſent toujours ſalutaires. Le charme ſe diſſipe ; l'ennui revient ; la confiance diminue, & les plaintes recommencent. C'eſt toujours quelque choſe que d'avoir gagné du temps ; il faut recourir à un autre Médecin, à une autre recette. Le malade n'en eſt pas mieux au fonds ; mais l'illuſion qu'il ſe fait, l'eſpérance dont il ſe repaît, eſt un ſoulagement pour lui ; le

changement eſt un palliatif pour ſon imagination, qui eſt le ſiége principal de la maladie.

Ce genre de malades a beſoin, plus qu'un autre, d'être remué par la ſingularité. Un Médecin ordinaire, quoiqu'habile, les affecte peu. S'il eſt François, l'impreſſion eſt légère. Un Anglois, un Hollandois commence à intéreſſer l'attention. Un Turc ſeroit excellent, un Perſan admirable, un Siamois encore meilleur. La confiance croîtra en proportion de ce qu'il viendra de plus loin : elle augmentera auſſi ſuivant le degré de particularité qu'il fera entrer dans ſes opérations, dans ſes habillemens, dans ſa manière de vivre & de parler. Saigner, purger, tâter le poulx, parler bon François, on eſt accoutumé à cette rubrique bannale, & l'on en eſt las. Une route extraordinaire offre des attraits nouveaux à quiconque a pris ſon parti d'être malade.

C'eſt la raiſon pour laquelle nous avons vu dans tous les temps quelque nouveau phénomène s'accréditer en Médecine ou en charlatanerie ; on le prône avec emphaſe ; c'eſt l'homme du jour ;

le preſtige ſe ſoutient ſix mois, un an ; mais les effets parlent moins que les hommes ; l'admiration s'épuiſe & ſe convertit en dédain ; un autre le remplace, & leurs noms vont ſe perdre ſucceſſivement dans la foule & l'obſcurité dont on les avoit tirés ſans ſavoir pourquoi.

On a vu à Paris un M. *de la Mulotière*, un Médecin Arabe, & vingt autres que l'on pourroit citer, attirer journellement chez eux le concours le plus nombreux. L'un avoit le ſecret de connoître toutes les maladies dans les yeux ; mais à peine ſavoit-il lire. Il ne connoiſſoit d'autre faculté que celle de boire, ni d'autres degrés que ceux de la cave. L'autre, ſans être jamais ſorti de la banlieue, avoit apporté d'Arabie des ſpécifiques admirables. Son art conſiſtoit à avoir échangé ſa ſouquenille contre un habit oriental, & couvrant ſon ignorance d'un jargon inintelligible, il s'applaudiſſoit de trouver des malades plus ſimples que les remèdes qu'il leur diſtribuoit. Comme la crédulité du vulgaire eſt un fond inépuiſable, ces hommes auſſi groſſiers qu'ignorans étoient plus

courus, plus payés que des Docteurs en règle, qui depuis trente ans ſuivoient les ſentiers battus.

Je me garderois bien, Madame, d'admettre la plus légère comparaiſon entre de pareils avanturiers & M. *Tronchin*, que j'honore. Son état, ſes études, ſa fortune, ſes liaiſons, ſes mœurs, le rendront toujours un homme célèbre & diſtingué, non-ſeulement en France, mais dans toute l'Europe où ſon mérite eſt connu.

Ce qui met le dernier ſceau à ſa réputation, c'eſt la diſtinction glorieuſe qu'il vient d'obtenir de la part d'un grand Prince, dont la prudence courageuſe a confié à ſon expérience un dépôt cher à ſon cœur & à toute la nation. L'événement a juſtifié la ſageſſe des précautions, & notre reconnoiſſance pour M. *Tronchin* doit être proportionnée à notre tendre & reſpectueux attachement pour ce Prince, dont nous avons ſincérement partagé les inquiétudes.

Je ne me puis diſpenſer, Madame, de vous rendre compte à ce ſujet d'une converſation dont j'ai été le témoin. On parloit des préparatifs qui ſe faiſoient pour l'inoculation de M. le Duc DE

CHARTRES. Une dévote fit des exclamations étonnantes, & elle s'oppoſa en forme à l'opération, ſous prétexte que le germe d'inſertion ne pouvoit venir que de Genève ou d'Angleterre ; que par conſéquent ſe trouvant infecté d'héréſie, on couroit riſque d'altéter la pureté du ſang de *St. Louis*, dont la catholicité devoit ſubſiſter ſans le moindre mêlange impur. Elle voulut à ce ſujet citer les Pères de l'Egliſe ; mais comme l'inoculation étoit ignorée de leur temps, elle ſe contenta de dire, qu'ils s'étoient perpétuellement oppoſés aux conjonctions entre perſonnes de Religion différente ; qu'ainſi ce qu'ils avoient décidé pour le tout, devoit s'appliquer à la plus légère partie. Comme elle s'échauffoit, on eut la complaiſance de lui accorder qu'un germe catholique ſeroit plus analogue ; l'on conſentit donc que M. *Tronchin* en fît venir de Lyon, & qu'il le choiſît par préférence dans le ſein d'une famille anciennement attachée à la pureté du dogme. Un Marquis nouvellement arrivé de ſes terres s'éleva fortement contre ce projet. Il ſoutint que le germe

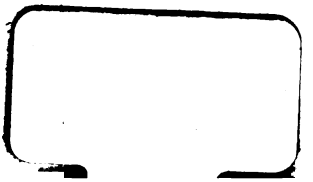
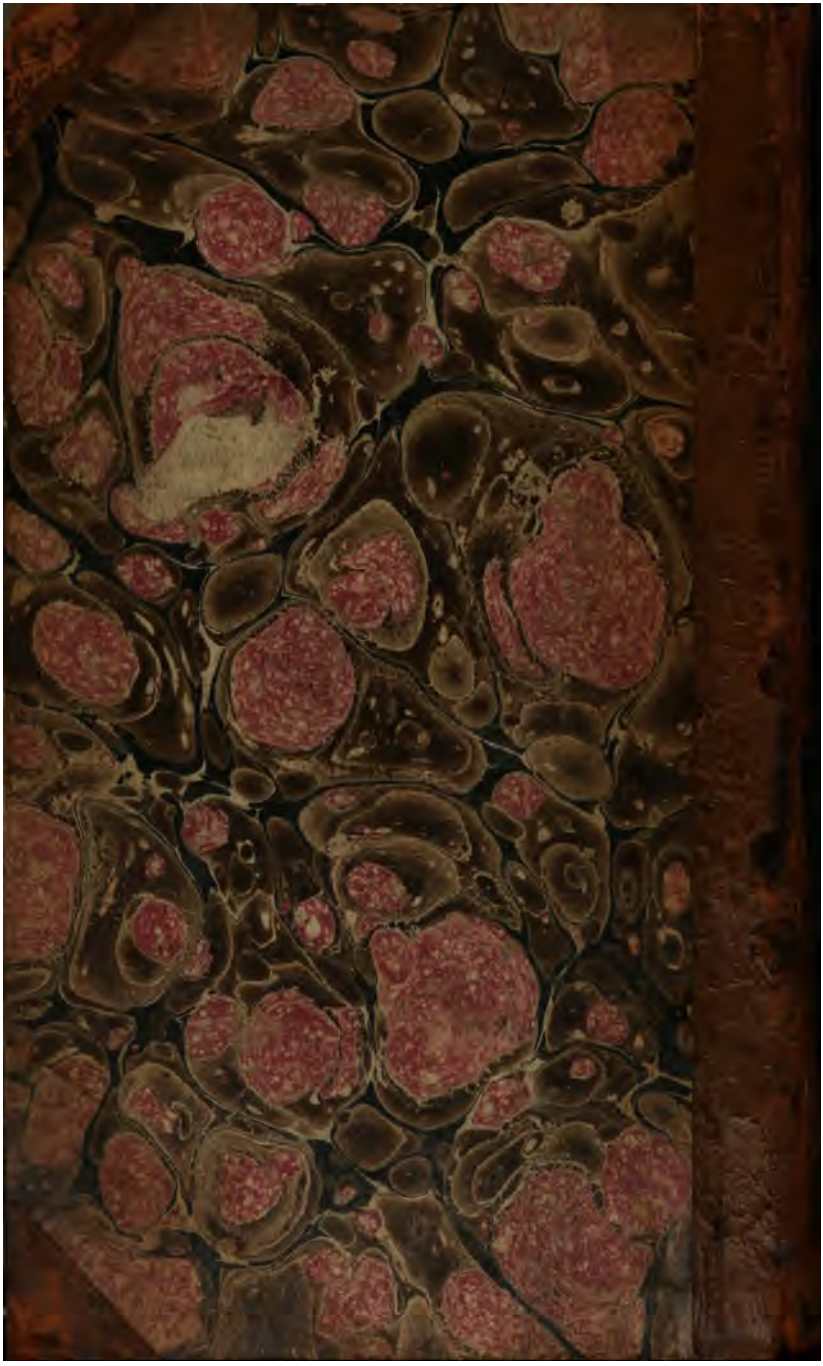
Lyonnois pourroit être roturier, & qu'on ne devoit l'employer qu'avec l'entière certitude qu'il provenoit d'une ancienne nobleſſe : autrement, dit-il, ce ſeroit déshonorer le ſang de France que de l'allier à un limon impur, avec lequel le ſang de tant de Héros & de Rois ne devoit ni couler ni ſympathiſer. Il fit à ce ſujet une diſſertation pathétique ſur les méſalliances & ſur les dangers qui pouvoient réſulter.

Un Abbé, qui étoit préſent, crut avoir fait une rare découverte, en propoſant l'uſage d'un germe de la Maiſon Royale d'Angleterre, s'il étoit poſſible d'en avoir. Sa raiſon étoit que le propre des Maiſons ſouveraines étoit de s'allier enſemble, & qu'ainſi l'opération ſeroit plus conforme à la régle des proportions. Notre dévote revint encore pour faire valoir l'intérêt de la Religion ; mais un politique, qui depuis quelque temps méditoit profondément, éleva tout d'un coup la voix, & dit affirmativement que le ſyſtême de l'Abbé étoit impraticable dans les circonſtances préſentes. Les Anglois, s'écria-t-il, ſont impétueux, & de tout temps antipathiques avec nous.

Leur levain fier & altier ſympatiſeroit mal avec la douceur & la bonté qui caractériſent la Maiſon de France. Actuellement la bille fermente trop vivement dans le ſang Anglois, l'abondance du chyle & le gonflement des vaiſſeaux leur enfle la rate, & l'acreté de leurs humeurs cauſeroit à l'Inoculé une irritation & un feu dévorant; car un germe ſe reſſent toujours de ſa première origine.

On alloit répondre à ces difficultés, lorſqu'un Académicien de Province prit hautement l'affirmative ſur la dernière partie du diſcours : oui, je ſoutiens, dit-il, que le germe doit être connu & éprouvé; c'eſt là le point eſſentiel & difficile, non-ſeulement il faudroit connoître celui dont le levain dérive, mais on devroit même remonter juſqu'à la quatrième génération de père & mère, pour s'aſſurer de la pureté de ſon ſang; l'examen devroit s'étendre juſqu'aux nourrices. Enfin, il faudroit approfondir les inclinations, les mœurs, la bonne ſanté de tous ceux qui ont participé à la fabrication du principe pour être bien aſſuré qu'un ferment impur ne laiſſera aucune impreſſion diſgracieuſe dans la maſſe du ſang de l'inoculé.

On s'échauffa vivement ſur ces différentes opinions au point de ne plus s'entendre. Un homme qui avoit beaucoup voyagé, vouloit qu'on fît venir de la Chine de la petite vérole en poudre, afin de la faire reſpirer en guiſede tabac à ceux qui voudroient ſe ſoumettre à l'épreuve. Ce genre d'inſinuation étoit, ſelon *lui*, plus propre & moins riſquable que l'inoculation. Un Chanoine propoſoit gravement de faire venir en droiture de la graine féminine de Georgie ou de Circaſſie, parce que la tige devoit en être belle & peu mordicante. En un mot, quoiqu'on ne ſe déchaînât pas contre l'épreuve, quant au fond, on éleva tant de difficultés dans la forme, que l'opération ſeroit encore à faire, ſi M. *Tronchin* eut été forcé d'attendre la fin de *ces* débats. Heureuſement il s'eſt déterminé, après avoir pris les plus juſtes meſures, & nous devons le remercier de la tranquillité d'eſprit qu'il procure à une famille auguſte dont la perpétuité intéreſſe le Royaume. J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

59594274